

DELLY

# Le repaire des fauves



BeQ

**Delly**

# **Le repaire des fauves**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 317 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **Le repaire des fauves**

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier. 1953.

# **Première partie**

## I

En cet après-midi de fin juillet, le duc de Pengdale avait convié toute la jeunesse aristocratique du comté à une réception donnée pour le vingtième anniversaire de son fils unique, lord Charles Brasleigh. Des acteurs mondains occupaient le théâtre dressé dans la galerie de marbre, des couples dansaient dans les salons décorés avec une somptuosité princière, d'autres s'en allaient flirter à travers les magnifiques jardins d'Elsdone Castle dont l'entretien, disait-on, représentait une lourde charge pour le duc actuel, les revenus de celui-ci, probablement par suite d'une mauvaise gestion, étant devenus sensiblement inférieurs à ceux de ses prédécesseurs.

Le maître de céans, grand vieillard au front chauve, à la mine indolente et distinguée, circulait au milieu de ses hôtes avec l'aide d'une

canne dont ses jambes rhumatisantes ne lui permettaient plus de se passer. Il adressait un mot à l'un, à l'autre, avec l'air de courtoise indifférence qui lui était habituel dans ses relations mondaines. De fait, lord George Brasleigh, huitième duc de Pengdale, ne s'intéressait guère qu'à lui-même et – dans de moindres proportions – à son entourage familial. Sa nature molle, sans ressort, égoïste et orgueilleuse, n'avait jamais été capable d'une amitié sérieuse. Par contre, elle faisait de lui une proie toute désignée pour la femme habile, souple, ambitieuse, qui, vingt-deux ans auparavant, réussissait à se faire épouser par lui en secondes noces et lui donnait le fils vainement désiré au cours de sa première union.

Elle était suédoise, de bonne famille bourgeoise, fille d'un professeur de musique. Sa voix, très remarquable, lui valait de grands succès dans les concerts où elle se faisait entendre, particulièrement en Russie et en Allemagne. Sans réelle beauté, cette jeune fille aux allures sérieuses et au sourire discret, possédait cependant une séduction enveloppante qui agit

aussitôt sur le duc, plus âgé qu'elle de vingt-cinq ans. Bien que ce mariage représentât une mésalliance telle qu'il n'en avait jamais existé chez les Brasleigh, l'une des plus anciennes, des plus illustres familles d'Angleterre. Ebba devint duchesse de Pengdale. Elle ne jouit pas très longtemps de son triomphe, d'ailleurs quelque peu gâté par la froideur que lui témoignait en général l'aristocratie du royaume. Après six années de mariage, elle mourut d'une pleurésie au cours d'un voyage en Italie.

Avant de quitter ce monde, elle avait fait promettre à son mari d'appeler pour la remplacer près de leur fils, enfant malingre et souffreteux, sa sœur cadette que la mort d'un mari dissipateur laissait presque sans ressources, avec une fille de l'âge du petit lord Charles. En conséquence. M<sup>me</sup> Storven arriva bientôt de Suède en Angleterre, s'installa chez son noble beau-frère et, peu à peu, prit toute la direction de l'intérieur.

Le duc, tenant avant tout à sa tranquillité, la laissait entièrement libre sous ce rapport, ayant du reste vite reconnu qu'elle y était fort entendue.

Elle possédait en outre un caractère très souple, agréable, un esprit assimilateur, un extérieur distingué. Son éducation ne laissait rien à désirer au point de vue mondain. Comme femme de consul, elle avait eu l'occasion de fréquenter quelques salons aristocratiques, de telle sorte qu'elle put aussitôt remplir fort correctement, dans les résidences de son beau-frère, le rôle de maîtresse de maison qui lui était dévolu.

Il se trouvait des gens pour prétendre que M<sup>me</sup> Storven avait eu des visées plus hautes. Mais, en admettant que ceux-là vissent clair, le duc n'avait pas réalisé les ambitions de sa belle-sœur. Sans doute jugeait-il suffisante l'introduction, dans son arbre généalogique, d'une descendante des Stôrm, petits bourgeois de Suède.

D'ailleurs, son attitude à l'égard de M<sup>me</sup> Storven avait toujours conservé quelque chose de cérémonieux, comme s'il tenait à bien maintenir une certaine distance et à la traiter plutôt en invitée qu'en parente.

Il la cherchait en ce moment et, l'apercevant à l'entrée de la galerie de marbre, alla vers elle en

boitant un peu.

– Savez-vous où est Charles, madame ?

– Charles ? Non, voici déjà quelque temps que je ne l’ai vu... Mais je crains que vous ne vous fatigiez, my lord...

Elle attachait sur le vieillard un regard plein de sollicitude.

– ... Vous circulez beaucoup trop et vous risquez de vous trouver immobilisé demain.

– Je vais me retirer dans la bibliothèque, maintenant. C’est assez pour moi, en effet... Hulda, sauriez-vous me dire où se trouve Charles ?

Il s’adressait à une jeune fille qui passait à ce moment près de lui. Dans le visage d’une blancheur neigeuse, les fines lèvres roses et les yeux bleus aux reflets de turquoise rirent doucement.

– Charles est en train de se morfondre. Regardez par ici, mon oncle.

La jeune fille, de la main, désignait une des larges ouvertures qui faisaient communiquer la

galerie avec les salons voisins.

Dans cette embrasure se tenait debout un maigre jeune homme, mal bâti, de physionomie insignifiante et même légèrement niaise. Il portait le smoking avec la plus complète inélégance et ses cheveux blonds s'ébouriffaient comme s'il venait d'y passer les doigts au hasard.

Précisément, à l'instant où Hulda Storven le désignait au duc, une main s'abattait sur l'épaule osseuse du futur maître d'Elsdone Castle, tandis qu'une voix brève et railleuse demandait :

– Vous avez l'air de vous amuser follement, Charlie ?

Lord Charles sursauta et se détourna en jetant sur celui qui l'abordait ainsi un regard craintif.

– Quels doigts de fer vous avez, Harold !... Non, je ne m'amuse pas du tout, comme bien vous pensez. Mon père aurait pu me faire grâce de cette corvée...

– Voyons, il faut bien vous présenter dans le monde ! Vous ne pouvez vous occuper à perpétuité de canotage et de pêche.

Charles eut une moue boudeuse.

– Pourquoi pas ? Rien ne me plaît que cela. Ici, je m’ennuie... et aujourd’hui surtout ! Harold, si je m’esquivais en douceur ?

Il regardait avec quelque perplexité son interlocuteur – un jeune homme qui paraissait plus âgé que lui bien qu’en réalité il eût un an de moins. Grand, souple, parfaitement proportionné, lord Harold Treswyll réalisait un remarquable type masculin. La fermeté des traits nettement dessinés, l’expression altière de la physionomie, le pli froidement ironique des lèvres frappaient aussitôt, en ce jeune visage déjà singulièrement viril, et plus que tout encore le regard dur, railleur, énigmatique des yeux bruns où, comme en ceux des fauves, passaient de troublantes lueurs vertes.

Le duc, qui venait vers son fils, s’était arrêté un moment pour considérer les deux jeunes gens, debout l’un près de l’autre. Le contraste était saisissant. Lord Treswyll écrasait littéralement de son aisance hautaine, de sa vigueur souple, de son élégance patricienne, l’héritier du duché de

Pengdale.

Un pli se formait sur le front du vieillard. Celui-ci, entre ses dents, murmura avec un dépit auquel se mêlait une sorte d'orgueilleuse satisfaction :

– Quel homme il sera, cet Harold !

Comme il s'approchait de son fils, lord Treswyll répondait avec un sourire sarcastique à la question de Charles :

– Vous êtes libre de le faire, mon cher. Mais je doute que votre père en soit très satisfait.

Le duc, entendant ces mots, demanda :

– Satisfait de quoi ?

Charles tourna vers lui un regard quelque peu effaré.

– Ah ! mon père, vous voilà ? Je disais à Harold que... que je préférerais à tout ceci une promenade en canot.

Le duc répliqua sur un ton d'impatience :

– Ne faites pas l'enfant, je vous prie. Cette réunion est donnée pour vous et vous allez me

faire le plaisir de vous y comporter correctement. Tenez, voici là-bas lady Grace Mingh que sir Julius reconduit à sa place. Voyez à être son cavalier pour la prochaine danse et tâchez de trouver quelque chose d'aimable à lui dire.

La physionomie de Charles laissa voir une véritable consternation.

– Oh ! non, non ! J'ai horreur de la danse, vous le savez... et lady Grace est si... si...

– Si mordante, acheva lord Treswyll. Eh bien, Charlie, tant mieux, cela stimulera votre amour-propre.

Lord Brasleigh répliqua d'un ton pleurnichard :

– Oui, oui, c'est bon à dire ! Vous, Harold, vous êtes un demi-dieu pour ces jeunes personnes qui sont toutes en admiration devant vous. Mais elles voient bien que je déteste le monde, que j'ai peur d'elles, de leurs airs moqueurs, et je suis bien sûr que...

Le duc l'interrompit brusquement :

– Assez, Charles ! Faites ce que je vous dis, en

y mettant de la bonne volonté. En outre, votre santé s'améliorant beaucoup, je vous avertis que nous passerons une partie de l'hiver prochain à Londres, car il est grand temps de vous mettre en contact avec la société où, par votre rang, vous êtes appelé à vivre.

Ce dernier coup parut anéantir lord Brasleigh. Il s'éloigna, tête basse, la démarche traînante, tout emprunté dans son vêtement sorti de chez le premier tailleur de Londres.

Son père et son cousin le suivaient des yeux. Lord Treswyll murmura, d'un ton où l'ironie se mêlait au dédain :

– Ce pauvre Charlie se souviendra de cette journée d'anniversaire !

Le duc tourna vers son petit-neveu un regard assombri.

– Il s'habituera... Je l'ai, jusqu'ici, laissé trop libre de mener cette existence de plein air, d'ailleurs nécessaire à sa santé. Mais il n'a que vingt ans et la vie de Londres, les voyages que je lui ferai faire, le changeront vite.

– Cela se peut... bien que j'en doute.

Une lueur d'irritation passa dans les yeux du vieillard.

– On croirait toujours, à vous entendre parler de Charles, que vous avez dix ans de plus que lui ! Cependant, il est votre aîné. En outre, à certains points de vue, il est beaucoup plus sérieux que vous. Sa conduite ne peut donner lieu à aucun reproche... tandis qu'il m'est revenu qu'à Londres, à Paris, vous vous faisiez déjà remarquer dans le monde où l'on s'amuse.

– Avez-vous l'intention de me faire des reproches à ce sujet, mon oncle ?

Le ton était poli, mais bref, et dans le regard hautain passait un éclair qui fit baisser les yeux du vieillard. Celui-ci répliqua, d'un accent plus doux :

– Je sais que ce serait chose inutile avec vous. D'ailleurs, cela ne me regarde pas. Sir Hector est votre tuteur et du moment où il juge parfait...

– Comment, s'il le juge parfait ? Mais c'est lui-même qui m'a initié à la vie de plaisir dans

laquelle il est passé maître.

– J’espère du moins que vous ne l’imiterez pas dans sa passion pour les cartes.

– Quant à cela, non ! Je déteste le jeu.

– C’est fort heureux pour vous. Car sir Hector a depuis longtemps laissé à Monte-Carlo et ailleurs sa part de patrimoine. Sans son frère, il serait aujourd’hui dans la misère.

– Pas précisément, puisqu’il aurait son neveu pour l’aider à vivre.

– En effet. Je voulais dire qu’il lui aurait fallu changer d’existence, renoncer à cette vie cosmopolite et indépendante que lui permet la libéralité de M. Dorgan... Avez-vous eu de récentes nouvelles de celui-ci ?

– Non, aucune depuis plus de six mois. Cela n’a d’ailleurs rien d’étonnant pour nous qui connaissons l’originalité de mon oncle.

– En tout cas, c’est une originalité qui lui a rapporté l’opulence et une situation quasi royale. Si vous héritez de lui, Harold, vous serez probablement l’homme le plus riche

d'Angleterre.

Lord Treswyll dit avec aisance :

– Je le crois, en effet.

Le duc le quitta, se dirigeant vers la bibliothèque où il allait chercher un peu de repos. Harold gagna le salon voisin, suivi par de nombreux et éloquents regards féminins. Hulda Storven, quittant deux jeunes gens avec lesquels elle s'entretenait, vint aussitôt à lui.

– Vous ne partez pas encore, lord Treswyll ?

Elle attachait sur le jeune homme ses yeux bleus dont la douceur câline s'animait d'un éclair de passion.

– Tout à l'heure, quand vous aurez fait avec moi un tour dans les jardins.

Le teint si blanc de la Suédoise devint légèrement rose. Elle dit avec vivacité :

– Allons !

Ils s'éloignèrent, sortirent du salon par une des portes-fenêtres ouvertes sur la grande terrasse qui, de ce côté, longeait la façade du château.

Tous les regards suivaient le jeune lord et sa compagne, belle créature mince, à la taille flexible, à la démarche onduleuse. Une vieille dame, qui accompagnait sa petite-fille à cette fête, chuchota, en se penchant à l'oreille de sa voisine, l'Honorable Violet Sempton :

– Ils flirtent beaucoup ensemble, paraît-il. On les a vus plusieurs fois se promener à cheval du côté de Deerden. M<sup>me</sup> Storven ferait bien de prendre garde, car lord Treswyll, si jeune soit-il, fait déjà perdre la tête aux femmes.

– Hulda Storven est très sérieuse. Mais il est bien vrai qu'il est terriblement beau !

– Terriblement, c'est le mot. Dans quelques années, avec ce regard où la séduction et la dureté se mêlent si étrangement... eh bien, je plains celles dont il fera ses victimes !

– Et encore plus celle qui deviendra sa femme.

– Il est de fait que... Peut-être – bien qu'elle soit un peu plus âgée que lui – sera-ce miss Storven ?

– Y pensez-vous ? Il n'y a pas plus orgueilleux

que les Dorgan, qui se vantent superbement de leur origine royale, de leur arbre généalogique vierge de mésalliance. Jamais sir Hector et lady Treswyll n'ont reçu chez eux la seconde femme du duc de Pengdale, et si vous avez bien remarqué, lady Bruswell...

Ici, Mrs. Sempton baissa encore la voix :

– ... Lord Treswyll semble traiter M<sup>me</sup> Storven avec tout juste la politesse qu'un homme bien élevé doit à une femme, lorsqu'il est absolument obligé d'avoir des rapports avec elle. Quant à sa fille, elle est probablement pour lui une distraction, rien de plus. Mais je veux la croire assez intelligente et prudente pour se défier, pour arrêter à temps.

Lady Bruswell hocha la tête.

– Sait-on ! Enfin, cela regarde sa mère et elle. Au fond, M<sup>me</sup> Storven est une personne distinguée. On ne peut lui reprocher que son origine roturière.

– Évidemment... Ah ! la voici.

Sortant d'un salon voisin, M<sup>me</sup> Storven allait

passer près des deux causeuses. Elle semblait chercher quelqu'un. Avisant un jeune homme brun, petit, de physionomie douce et fine, elle lui demanda :

– Sauriez-vous me dire où est ma fille, sir Julius ?

– Je l'ai vue se diriger vers les jardins avec lord Treswyll, madame.

Une ombre passait dans le regard de sir Julius, tandis qu'il répondait ainsi.

M<sup>me</sup> Storven eut peine à réprimer un vif mouvement de contrariété. Elle réfléchit un instant, puis dit en souriant aimablement :

– Puis-je vous demander, sir Julius, de la chercher pour l'avertir que j'ai besoin d'elle ?

Le jeune homme hésita avant de répondre :

– Je suis à votre disposition, madame.

Il quitta le salon et s'engagea dans la direction où il avait vu disparaître lord Harold et Hulda. Amoureux de la belle Suédoise, sir Julius Barclay éprouvait une secrète jalousie à l'égard de lord Treswyll qu'il semblait accaparer toute

l'attention de M<sup>lle</sup> Storven et contre lequel il se sentait incapable de lutter, s'il lui plaisait de prendre le cœur de la jeune étrangère.

Au tournant d'une allée, ceux qu'il cherchait lui apparurent. Lord Treswyll tenait par l'épaule un jeune garçon jardinier, qu'il secouait sans pitié. Celui-ci, blême d'effroi et de douleur, laissait échapper des gémissements sous l'étreinte de cette main dont la finesse cachait une force peu commune. Près d'Harold, Hulda Storven considérait cette scène avec tranquillité. Comme sir Julius approchait, il l'entendait qui disait sur un ton d'admiration câline :

– Il ne fait pas bon d'être corrigé par vous, lord Treswyll !

D'un mouvement souple, sans effort, le jeune lord envoya le jardinier rouler plus loin, sur le gravier de l'allée. En se détournant alors, il aperçut l'arrivant.

– Tiens, vous voilà, Barclay !

Hulda, à la vue de sir Julius, ne put réprimer un léger mouvement d'impatience.

Le jeune homme expliqua :

– M<sup>me</sup> Storven vous demande, miss Storven, car elle a besoin de vous.

Les blonds sourcils de la jeune Suédoise se rapprochèrent. Un mot d'irritation était sur ses lèvres. Elle le retint pourtant et se tourna vers Harold :

– Je retourne donc, my lord. Venez-vous aussi ?

– Oui, car je vais partir maintenant.

Tandis qu'ils reprenaient tous trois la direction du château, sir Julius demanda :

– Qu'avait donc fait ce pauvre garçon que vous secouiez si bien, Treswyll ?

– L'imbécile, comme nous passions, avait dirigé sur nous sa lance d'arrosage.

– Exprès ?

Lord Treswyll répliqua, sur un ton d'altière ironie :

– Vous ne supposez pas, je pense, que personne dans la contrée se hasarderait à me

causer « exprès » quelque désagrément ?

Hulda approuva vivement :

– Certes, on sait trop bien ce qu’il en coûterait ! Vous auriez brisé les os de ce garçon, si vous l’aviez voulu, avec ces doigts qui n’ont pas l’air d’y toucher.

Elle levait les yeux sur Harold et sir Julius, le cœur serré par la colère jalouse, y revit l’admiration presque idolâtre qu’il avait déjà remarquée tout à l’heure.

À quelques mètres du château, lord Treswyll s’arrêta, en disant à Hulda :

– Je vais prendre congé de vous ici, car il est inutile que je passe par les salons. Mon oncle doit se reposer. Vous lui direz bonsoir de ma part, je vous prie. Donc, au revoir.

Et, presque sans baisser la voix, il ajouta :

– À demain.

Il serra la main de la jeune fille, celle de sir Julius et se dirigea vers l’extrémité du bâtiment principal pour, de là, gagner le hall.

Hulda se mit à la recherche de sa mère. Elle la trouva dans un petit salon où il n’y avait personne d’autre en ce moment. M<sup>me</sup> Storven se leva du fauteuil qu’elle occupait et ferma la porte derrière sa fille.

Hulda dit avec une surprise un peu ironique :

– Pourquoi tant de précautions ? S’agit-il de secrets d’État ?

– Non, mais d’une chose plus importante à mes yeux. Hulda, Hulda, tu sais pourtant quel but je me suis proposé, dès le moment où je suis venue chez le duc de Pengdale ! Et tu es en train de tout compromettre par ton fol engouement pour lord Treswyll ! Je sais que tu vois souvent celui-ci... qu’au cours de tes promenades tu le rejoins à des endroits convenus...

La jeune fille interrompit sa mère avec colère :

– Qui donc nous a espionnés ? Ah ! que je le connaisse, celui-là, et lord Treswyll, qui déteste tant les racontars, aura tôt fait de lui ôter l’envie de recommencer !

– Inutile de t’emporter. C’est lui qui l’a dit,

paraît-il, au fils de sir John Benley.

Une vive rougeur monta aux joues de Hulda.

– Il l’a dit ? Quelle... quelle idée !

– Tu vois l’agréable position dans laquelle te met ton imprudence ? Lord Treswyll, cet orgueilleux jeune homme, se moque de toi avec ses amis, sans aucun souci de te compromettre. Que cela revienne aux oreilles du duc de Pengdale, et tout mon plan s’écroule...

Hulda l’interrompt avec véhémence :

– Jamais je n’épouserai Charles !... Jamais, jamais ! Cette moitié d’idiot... cet être disgracié ! Ah ! non, non ! C’est lord Treswyll que j’aime, et je veux devenir sa femme.

M<sup>me</sup> Storven saisit la main de sa fille.

– Hulda, tu déraisonnes ! Charles est le futur duc, et tout enfant, tu me disais : « Je veux devenir duchesse. »

– Pas avec lui !... Non, non ! D’ailleurs, son cousin sera probablement beaucoup plus riche que lui, car il héritera de l’émir.

– Ce n'est pas absolument certain.

– Mais très probable. Tandis que les affaires du duc sont embarrassées, paraît-il.

– Mais le titre ?

– Le titre ? Qui sait ? Lord Harold le portera peut-être, car Charles n'a pas une brillante santé. Mais, en tout cas, je vous le répète, maman, c'est lui que j'aime... que j'aime au point de...

Elle resta silencieuse pendant quelques secondes, la poitrine oppressée par une émotion violente, puis elle acheva d'une voix étouffée :

– Au point de tout lui sacrifier.

– Hulda ! Mais vraiment, oui, tu es folle, complètement !... Et si lui ne t'aime pas ?... S'il cherche seulement une distraction ?

Hulda pâlit, sans répondre.

Sa mère insista :

– Crois-tu qu'il t'aime ? Mon enfant, tu as été jusqu'ici une fille sérieuse, tu es intelligente et d'esprit réfléchi. Eh bien ! tu as dû pouvoir discerner quelque peu si les sentiments de lord

Treswyll répondent à ceux que tu éprouves pour lui ?

Hulda hésita pendant quelques secondes, avant de répondre brièvement :

– Je crois qu’il n’aimera jamais que lui-même.

– Ce qui veut dire qu’il ne se donne même pas la peine de te cacher que tu es pour lui l’objet dont il daigne s’amuser, pendant quelque temps ? Ah ! tu as beau chercher à t’aveugler, tu sais bien qu’il est trop orgueilleux pour se mésallier, celui-là ! Va, ma chère, crois-moi, renonce à cette chimère, prépare les voies pour épouser Charles, qui fera un mari de tout repos et que tu mèneras à ta guise... tandis que l’autre !...

– L’autre sera un maître. Et s’il me plaît de me soumettre à lui ?... s’il me plaît d’être esclave ?... d’être « son » esclave ?

Hulda se redressait, les joues empourprées, le regard en feu. Soudainement, M<sup>me</sup> Storven comprit que – semblable en cela à beaucoup de mères – elle ne connaissait pas sa fille.

Pendant un moment, elle resta stupéfaite

devant cette révélation.

Certes, elle avait bien deviné depuis quelque temps que Hulda aimait le petit-neveu du duc de Pengdale ; mais elle s'en inquiétait peu, sachant que lord Treswyll était déjà pour toutes les femmes, selon l'expression de son cousin Charles, une sorte de demi-dieu, et se disant que la sagesse, la pondération, les tendances pratiques de sa fille lui feraient vite comprendre la folie d'un attachement trop vif pour ce très jeune homme de nature fort inquiétante, orgueilleux comme Lucifer lui-même et dont on racontait dans le pays, tout bas – car il était déjà redouté – certains traits de caractère qui promettaient pour l'avenir.

Or, M<sup>me</sup> Storven découvrait qu'elle s'était lourdement trompée. Cette tranquille Hulda, qu'elle croyait toujours disposée à un mariage de raison et d'intérêt dès longtemps combiné par sa mère, cette belle créature dont la coquetterie habile se mêlait de gracieuse réserve et qui cachait sous une apparente égalité d'humeur sa volonté impérieuse, son goût de l'autorité, se

révélaît comme une amoureuse prête à plier humblement sous le joug de son vainqueur.

M<sup>me</sup> Storven balbutia :

– Jamais je ne me serais attendue à cela de ta part ! C’est... c’est inouï !... Et il le sait, probablement. Il se joue de toi ! Car jamais, jamais il ne songera à t’épouser ! Ah ! je sens trop bien comme il nous dédaigne, comme il nous regarde de haut, avec toute sa morgue de grand seigneur ! Toi-même, tu dois en avoir l’impression ?

Hulda laissa passer un temps, avant de répondre avec effort :

– Oui. Mais j’espère arriver à me faire aimer...  
En tout cas...

Ici, l’accent redevint ferme :

– Si, plus tard, j’en devais épouser un autre, je sens bien que je n’aimerai que lui.

– On dit cela... mais heureusement le temps arrange bien des choses. D’ailleurs, le seul parti raisonnable à prendre est de t’éloigner de lui. Tu iras passer quelques mois chez ta tante Stava...

Hulda eut un geste d'ardente protestation.

– Cela, non !... Oh ! certes non ! Je resterai ici, je continuerai de le voir...

Avec un sourire d'ironie forcée, elle ajouta :

– Ne craignez rien, je suis une personne raisonnable et je saurai toujours me tenir dans les limites permises. Mais qu'il ne soit plus question de départ. Vous m'avez élevée dans un complet esprit d'indépendance, vous m'avez dit plus d'une fois : « Ton genre d'éducation te permettra de te garder toi-même. » À quel propos viendriez-vous me retirer ma liberté, maintenant que j'en veux faire usage pour conquérir mon bonheur ?

– Ton bonheur ? Ah ! malheureuse enfant, ce n'est pas avec lord Treswyll que tu le trouverais !

Hulda secoua la tête en murmurant :

– Alors, je ne le trouverai jamais.

## II

Celui dont il était ainsi question entre la mère et la fille quittait à ce moment Elsdone Castle dans l'élégant phaéton dont les chevaux très vifs étaient conduits par lui avec maîtrise. L'équipage ayant franchi la grille monumentale, merveille de ferronnerie ancienne, s'engagea dans l'allée de hêtres séculaires qui précédait la résidence des ducs de Pengdale. Aussitôt après, ce fut la campagne, belle et prospère aux alentours immédiats du château, mais qui changeait bientôt d'aspect dès qu'on se dirigeait vers la mer. Des landes apparaissaient entre les bois que le soleil de juillet, à cette heure baissant vers l'horizon, éclairait de chaudes lueurs. Une rivière, qui traversait d'abord le parc d'Elsdone Castle, s'allongeait indolemment entre ses berges rocheuses avant d'aller se perdre plus loin dans l'Océan. Elle était profonde, très navigable, et permettait à lord Charles Brasleigh les parties de

canot dont il se montrait si grand amateur.

Un oratoire de style ogival, construit en granit bleu, apparut à l'orée d'un bois. Il avait été bâti en expiation d'un crime commis à cet endroit par un Dorgan d'autrefois. Là commençait le domaine de lord Harold Treswyll.

L'équipage roulait maintenant sur une route forestière bien entretenue, qui débouchait sur une plaine couverte d'une herbe rase que paissaient de nombreux moutons. À gauche, dans un repli de terrain où coulait la rivière, apparaissait une sorte de parc clos d'un mur crénelé au-dessus duquel se dressaient des frondaisons superbes. On ne distinguait là aucune habitation. Lord Harold, d'ailleurs, ne dirigea pas ses chevaux de ce côté. Il continua sa route à travers la plaine ensoleillée, où la senteur de varech et de sel dénonçait l'approche de la mer. Puis le terrain s'éleva, devint plus granitique et, soudainement, à un tournant de la route, un logis apparut, bâti sur un exhaussement du sol. Ce vaste manoir, fait du granit bleu indestructible que, depuis des siècles, on extrayait des carrières de Kitney,

présentait un aspect sombre et rébarbatif. Ses ouvertures en plein cintre, la noire patine de ses murs, témoignaient que sa construction remontait à une époque fort lointaine.

Par une route montante, fort bien entretenue, l'équipage gagna cette demeure et s'arrêta devant une voûte romane sous laquelle commençait un large escalier de granit. Sautant à terre, lord Treswyll jeta les guides au domestique assis derrière lui, puis s'engagea dans cet escalier.

Un homme qui descendait se rangea de côté, en s'inclinant profondément. Il était vêtu à la manière des serviteurs arabes et paraissait avoir une vingtaine d'années. Petit, souple, très brun de visage, il présentait dans sa physionomie les traits caractérisant diverses races. Les pommettes saillantes étaient celles du Kalmouk, la mâchoire proéminente rappelait la race noire, les yeux sombres, bien fendus, semblaient attester une origine arabe.

Lord Treswyll, s'arrêtant un instant au passage, demanda brièvement :

– Sir Hector est-il rentré, Abdallah ?

– Oui, my lord, Son Honneur est dans le hall.

Tandis qu'Harold continuait de monter, Abdallah le suivit un instant des yeux. Une fanatique adoration était contenue dans ce regard et en changeait complètement l'expression, douce, indifférente à l'ordinaire.

L'escalier aboutissait à un énorme hall voûté, que de lourds piliers romans divisaient en trois travées. Des tapisseries anciennes cachaient en partie le granit des murs ; sur les dalles étaient jetés des tapis d'Orient, des peaux de tigres, de lions, d'ours blancs. Entre les piliers se dressaient des armures témoignant par leur magnificence des goûts fastueux de ceux qui les avaient portées. De lourdes tables de chêne, des cathèdres sculptées, des escabeaux, des bancs garnis de coussins en précieuses étoffes orientales se trouvaient disséminés dans cette immensité qu'éclairaient, sur toute la longueur du hall faisant face au côté dont l'escalier occupait le milieu, d'admirables verrières colorées, en ce moment éclairées par le soleil couchant. Un orgue occupait l'une des extrémités de cette

galerie ; un escalier de granit d'une imposante largeur lui faisait face, conduisant à l'étage supérieur.

Un homme qui fumait, assis près d'une table, tourna vers Harold son visage maigre et ridé, à la bouche sarcastique.

– Ah ! vous voilà, mon cher ? Venez donc que je vous fasse part d'une extraordinaire missive de mon frère. Vous verrez quelle corvée il a l'idée de nous offrir !

Harold s'approcha et prit la lettre qui lui était tendue. Puis il s'assit et commença de lire :

« Voici quelque temps que je ne vous ai donné de mes nouvelles, mon cher Hector. Il faut en accuser l'âge et la fatigue. Je me fais vieux, très vieux, bien qu'ayant un an de moins que vous, car ma santé laisse beaucoup à désirer. Vous n'ignorez pas non plus que je suis l'indolence personnifiée dès qu'il s'agit de correspondre. Puis encore, avouons que nous n'avons jamais été des frères bien affectueux. Tout jeunes gens, nous avons suivi chacun notre voie : vous les courses, le jeu, la grande vie de plaisir, moi l'existence

aventureuse du voyageur, de l'explorateur. Ainsi donc, nous nous connaissons en réalité fort peu.

« Néanmoins, les liens de famille sont puissants chez nous. Tout Arabe que je sois devenu, et très attaché à mon pays d'adoption, je n'oublie pas que je suis un Dorgan et j'ai voulu que mon frère, ainsi que le petit-fils de ma sœur, eussent large part des richesses qui me sont échues. C'est pourquoi aussi j'ai résolu de faire d'Harold mon héritier, à charge par lui d'assurer le sort pécuniaire de mes filles, puisque Allah m'a refusé une descendance masculine.

« Toutefois, je voudrais bien le mieux connaître, ce beau neveu qui était déjà un superbe garçon, d'une rare intelligence, quand vous me l'avez amené, il y a six ans. Qu'il vienne donc passer quelque temps près de son oncle l'émir. Je l'initierai à cette vie de grand seigneur oriental qui ne manque pas d'attraits et je lui ferai connaître de charmantes houris, lesquelles ne demanderont pas mieux que de le retenir dans notre paradis.

« Maintenant, passons à autre chose. J'ai un

service à vous demander, mon cher Hector.

« Il y a une dizaine d'années, allant de Soumas à Médine, je faillis être victime d'un fanatique, cerveau déséquilibré. Assailli par lui en pleine route, je ne dus la vie qu'à la prompt intervention d'un Français qui me croisait à cheval, au moment où ce fou se jetait sur moi. Je le remerciai de mon mieux et lui demandai son nom. Il s'appelait Jacques de Versigny et habitait généralement Beyrouth avec sa jeune femme, qui appartenait à une très noble, très ancienne famille ottomane tombée dans la pauvreté par suite de la disgrâce dont le sultan avait frappé le grand-père de ladite jeune personne, avec confiscation à la clef et exil forcé sous peine de mort.

« Ce Versigny était lui-même de noble race, et sans fortune. Il exerçait à Beyrouth les fonctions d'ingénieur pour une compagnie française. Je le jugeai aussitôt un homme distingué, intelligent, mais de nature hésitante et faible – en un mot peu fait pour réussir dans la vie.

« Avant de nous séparer, je lui dis que je serais heureux de lui rendre service, au cas où

l'occasion s'en présenterait. Après quoi, je ne pensai plus guère à cette aventure, l'un des nombreux incidents dramatiques de mon existence mouvementée.

« Or, voici un mois environ, je reçus une lettre de M. de Versigny.

« Il était très malade, condamné par les médecins, me disait-il. Depuis cinq ans, bien des épreuves l'avaient assailli : la mort de sa femme, la perte de sa situation causée par une féroce jalousie de collègue hautement apparenté, la lutte contre une malchance persistante, la gêne et bientôt la pauvreté. Sa santé, de tout temps délicate, se trouvait maintenant irrémédiablement atteinte. Il se mourait en laissant dans la misère deux enfants, plus une vieille tante incapable de leur être une aide.

« Pas de parenté, ni du côté paternel, ni du côté maternel ; pas d'amis, ceux-ci ayant déserté quand ils avaient craint une demande de secours. Alors, à ses derniers moments, M. de Versigny songeait à moi et venait me prier de procurer le nécessaire à ses enfants, à sa vieille parente, afin

qu'après lui tous trois ne mourussent pas de faim.

« Vous le savez, Hector, sans avoir votre parfaite sécheresse de cœur, je ne suis pas une nature sensible, loin de là. Venant de tout autre, pareille requête n'aurait pas été prise en considération. Mais j'avais une dette à l'égard de cet homme. Je résolus de la payer en prenant la tutelle des enfants, en pourvoyant à leurs besoins, à leur éducation, en leur donnant les moyens de gagner plus tard honorablement leur vie.

« Un de mes serviteurs, homme intelligent et débrouillard, fut envoyé à Athènes où se trouvait en dernier lieu Jacques de Versigny. Celui-ci était mourant. Il conservait cependant encore la connaissance nécessaire pour comprendre que je répondais à son désir et, de ce fait, put mourir en paix.

« Sélim lui fit faire des funérailles convenables, paya quelques dettes de boulanger, pharmacien, etc... puis revint me rendre compte de sa mission. La vieille demoiselle de Versigny lui semblait une pauvre cervelle, tout à fait incapable de diriger ses petits-neveux. Ceux-ci,

une fille et un garçon, étaient des enfants de neuf et sept ans. Ils paraissaient bien élevés, tranquilles, assez chétifs, ayant sans doute beaucoup pâti par suite des privations.

« Qu'allais-je faire d'eux ? Quelles que fussent mes idées personnelles, je considérais comme sacrée la volonté exprimée par le père au sujet de leur éducation catholique. Or, celle-ci ne pouvait être assurée dans le milieu musulman où je vis.

« Après mûre réflexion, je m'arrêtai à la décision suivante :

« Je vais vous envoyer M<sup>lle</sup> de Versigny et les deux orphelins. Vous les logerez très modestement dans une des dépendances de Deerden et je leur ferai une rente suffisante pour leur permettre de vivre avec simplicité. Les enfants, jusqu'à un certain âge, pourront être instruits à l'école de Leigham, après quoi ils seront mis dans un collège où ils travailleront de manière à pouvoir subvenir plus tard à leur existence. Tel est, d'ailleurs, le vœu exprimé par leur père dans la lettre qu'il m'écrivait.

J'accomplis ce désir en reconnaissance du service qu'il m'a rendu.

« Je pense que tout cela va déplaire au parfait égoïste que vous êtes, mon cher Hector. Mais vous pourrez confier le soin de ces détails à lady Jane... »

Ici, Harold interrompit sa lecture et rit avec ironie.

– Mon oncle Éric ne connaît pas ma mère, cela se voit. S'il croit qu'elle se dérangerait quelque peu pour ces étrangers !... Mais quelle singulière idée de nous envoyer ceux-ci !

– N'est-ce pas ? Oh ! il en a de drôles, Éric ! Il y avait cent autres combinaisons, s'il tenait absolument à contenter le désir de ce Français. Mais non, il se décharge élégamment sur autrui de la corvée – tout en accusant son frère d'égoïsme !... Enfin, il n'y a pas moyen de lui refuser cela !

– Non, c'est difficile. Mais où les mettrons-nous ?

Pendant un moment, Harold réfléchit, puis il

dit sur le ton de décision qui lui était habituel :

– Black-House leur conviendra. Il suffira de donner à Spread les ordres nécessaires pour qu'elle prépare cela convenablement, qu'elle installe ces gens-là et leur fournisse les indications dont ils auront besoin. Nous n'avons pas à nous en occuper autrement.

Sir Hector eut un geste approbateur.

– Très bien, mon cher. Vous arrangez tout en un clin d'œil, là où d'autres hésiteraient, chercheraient... Ah ! quel cerveau est le vôtre, mon bel Harold !

Il considérait orgueilleusement le jeune visage dont un rayon de soleil, descendant des verrières, caressait à ce moment le front mat bien dégagé, les souples cheveux bruns aux chauds reflets fauves.

Harold accueillit l'exclamation de son oncle avec l'indifférence d'un être accoutumé aux adulations. Il posa sur la table près de lui la lettre d'Éric Dorgan, prit un cigare et l'alluma, tandis que sir Hector, après un court silence,

demandait :

– Rien de nouveau à Elsdone Castle ?

– Rien du tout. Charles s’est montré sauvage à son ordinaire et son père a dû se fâcher presque pour obtenir qu’il allât inviter lady Grace Mingh.

Sir Hector eut un rire sardonique et ses yeux brillèrent de satisfaction mauvaise.

– Ah ! ah ! il est charmant, le futur duc ! Il fera honneur à la famille. George doit être fameusement mortifié ! Tant mieux ! Il n’avait qu’à ne pas faire ce sot mariage et, alors, il n’aurait pas eu lieu de rougir de son héritier.

À nouveau, le regard orgueilleux de sir Hector enveloppait Harold.

Lord Treswyll se leva et se dirigea vers une très large baie fermée d’une porte de chêne, qui faisait face à l’escalier par où il était venu. Il ouvrit les deux battants, tout en disant :

– La chaleur est supportable, maintenant.

La porte donnait sur une terrasse de granit garnie d’orangers et de lauriers-roses, qui longeait tout l’immense hall. De magnifiques

géraniums, dans des vases de vieille faïence, décoraient la balustrade massive, coupée en son milieu par trois escaliers conduisant aux jardins. Ceux-ci formaient une suite de terrasses fleuries garnies de bassins, de vasques en pierre patinée par le temps, de charmilles et de bosquets. Mais le regard était, avant toute chose, attiré, fasciné par la vue qui s'étendait au loin devant lui : l'Océan, houleux, difficile toujours dans ces parages, semé d'écueils et, aujourd'hui, d'une ardente nuance verte sur laquelle le soleil déclinant répandait son lumineux or pâle.

Le terrain, qui descendait du manoir en pente assez rapide, redevenait plan là où finissaient les jardins et continuait ainsi jusqu'à la mer. On distinguait de la terrasse les sombres têtes des pins bordant une partie de la grève et quelques-uns des rochers aux formes fantastiques dont était parsemée toute cette côte sauvage où la furie des flots, aux jours de tempête, offrait un spectacle d'une tragique et terrifiante beauté.

Lord Treswyll demeura un moment immobile, les yeux attachés sur la mer. Il se détourna à

peine en entendant son oncle demander :

– Eh bien ! avec la blonde Hulda, cela va toujours ? La sérieuse et irréprochable jeune personne s’emballe de plus en plus pour vous, mon beau faune ?

Harold eut un léger sourire d’ironie.

– Sérieuse, elle l’est en apparence, pour qui ne l’étudie pas attentivement. Là-dessous se cache une nature de coquette, habile, ambitieuse, intéressée, un caractère orgueilleux et autoritaire que je m’amuse beaucoup à mettre sous le joug.

– Parfait ! Voilà ce qu’il faut ! Depuis le commencement du monde, la femme, quand elle sait bien s’y prendre, a mené l’homme et lui a fait commettre plus d’une sottise. Il convient que, de temps à autre, l’un de nous les asservisse, ces astucieuses dames. Or, je crois que vous vous entendez à cela, mon cher.

Harold dit avec calme :

– Je le crois aussi.

Il se tenait debout, le front redressé, face au soleil dont la pâissante lumière éclairait les yeux

où s'allumaient d'ardentes clartés. De tout ce jeune être émanaient l'orgueil indomptable, l'énergie dominatrice, la conviction d'une supériorité qui le mettait fort au-dessus des lois communes, d'un pouvoir dont il avait pu éprouver l'efficacité dès son enfance, alors qu'il se faisait craindre et idolâtrer de sa mère comme de tout son entourage.

Deux chiens de chasse étendus sur la terrasse, dans l'ombre d'un laurier-rose, s'approchèrent en rampant d'Harold avec un regard de soumission craintive. Il les renvoya d'un mot bref et rentra dans le hall où venait de paraître, descendant des appartements qui occupaient l'étage supérieur, lady Jane, sa mère.

Une femme très mince, grande, fort élégante dans sa robe de faille bleu turquoise dont le décolleté en carré s'ornait d'une précieuse dentelle. Le visage aux traits irréguliers conservait une grande fraîcheur et les yeux bleus étaient beaux, sous leurs cils châains un peu plus clairs que les cheveux savamment ondulés.

Cette physionomie, dont l'expression

d'indifférence était mêlée d'ennui, s'éclaira quelque peu à la vue d'Harold. En avançant de quelques pas, lady Treswyll demanda :

– Vous êtes déjà rentré ? Ce ne devait pas être fini, cependant ?

– Non, mais j'en avais assez. Mon oncle m'a exprimé son regret que vous n'ayez pu faire une apparition... et M<sup>me</sup> Storven également.

Ces derniers mots tombèrent de la bouche d'Harold avec un tranquille dédain.

Lady Jane eut un petit plissement de lèvres qui témoignait éloquemment du peu d'importance qu'avaient pour elle les regrets de ladite dame.

Sir Hector, qui venait d'allumer un cigare, dit avec le ricanement fréquent chez lui :

– Ma chère, je viens de recevoir une lettre de mon frère. Il nous envoie une famille de trois personnes à héberger, avec l'espoir que vous voudrez bien vous en occuper quelque peu.

– Que dites-vous là, mon oncle ? Quelles personnes ?

– Une vieille demoiselle et deux enfants.

Brièvement, sir Hector résuma la lettre d'Éric Dorgan. En l'entendant, lady Treswyll ne dissimula pas sa surprise et sa contrariété.

– Je ne comprends guère que M. Dorgan nous envoie ces inconnus ! Et cela, non pour peu de temps, car il paraît demander que nous nous chargions de faire instruire les enfants et de leur préparer un avenir ?

– Exactement. Hé ! c'est assez dans sa manière ! Il ne se soustrairait pour rien au monde à une dette de reconnaissance, mais il en rejette le souci sur autrui, estimant suffisant de verser l'argent nécessaire. Puis, en l'occurrence, il se dit probablement que sa libéralité à mon égard l'autorise à m'imposer cette corvée. Or, ceci n'entre aucunement dans mes aptitudes... et je ne vous vois pas non plus, Jane, vous occupant de ces étrangers. Mais Harold a aussitôt réglé l'affaire. Nous mettrons la famille en question entre les mains de Spread, qui l'installera tant bien que mal à Black-House.

Lady Treswyll parut aussitôt soulagée.

– À Black-House ? Oui, ce sera bien pour ces

gens-là, qui ne peuvent être difficiles. Au moins, ils ne gêneront personne.

– Et mon frère sera satisfait, ajouta sir Hector en se levant.

Sa haute taille maigre, restée souple, se dressa dans la lumière répandue par le couchant, qui éclairait son front chauve. Sa mince figure aux traits creusés, au teint jaunâtre, ses yeux clairs aux paupières flétries dont l'une retombait constamment, accentuant ainsi l'expression habituellement sardonique, le froid cynisme de cette physionomie.

S'approchant de son neveu, sir Hector lui prit le bras en demandant :

– Vous rendrez-vous au désir de votre oncle Éric, Harold ?

– Mais oui, dans quelque temps. J'y songeais déjà, comme vous le savez. Un séjour dans ces pays d'Orient n'a rien qui puisse me déplaire. Mon oncle m'initiera aux coutumes arabes.

– Et les houris de Mahomet remplaceront la belle fille du Nord, Hulda aux yeux de turquoise,

acheva sir Hector avec un petit rire aigu.

Harold sourit et dit en posant dans le cendrier son cigare à demi consommé :

– Naturellement.

### III

Vers le neuvième siècle, des pirates scandinaves ayant débarqué sur le point des côtes anglaises où devait s'élever plus tard le village de Leigham, massacrèrent une partie des habitants de la contrée, pillèrent, dévastèrent, sous la direction de leur Viking Nurik, fils d'un roi danois. Ce chef, doué d'une force prodigieuse, d'une intelligence souple, d'une nature altière et cruelle, avait été surnommé, tant à cause de son caractère et de ses exploits sanguinaires que par allusion à la nuance de sa chevelure, Nurik le Fauve. Maître du pays terrorisé, il y établit une base pour les expéditions de ses Danois et un lieu de repos où il venait retrouver sa femme, la belle Deïla. Celle-ci était une Sarrasine, capturée par Nurik en même temps que de hardis aventuriers arabes venus en exploration vers les côtes d'Armorique. D'après la chronique, jamais époux ne s'entendirent mieux que ces deux êtres

appartenant à des races si différentes. Leurs descendants s'implantèrent sur cette côte, s'y firent redouter par leur orgueil et leur cruauté. Dans tout le pays, on appelait leur demeure Deerden, le « Repaire des Fauves ». Ils le savaient et s'en glorifiaient. Quand, vers la fin du onzième siècle, l'un d'eux fit bâtir le logis qui subsiste encore aujourd'hui, il lui donna ce nom qu'il devait conserver par la suite.

À cette époque, bien qu'ils eussent été convertis au christianisme et fussent en apparence plus civilisés, ces fils de Vikings conservaient encore leurs instincts farouches et leur goût des périlleuses aventures maritimes. La piraterie demeurait chez eux en honneur et le grand hall de Deerden vit plus d'une fois le spectacle des orgies qui suivaient les fructueuses expéditions après lesquelles de nouvelles richesses venaient s'ajouter à celles entassées dans les salles souterraines, que de secrètes issues faisaient communiquer avec la mer.

Plusieurs aussi, probablement attirés par un impérieux atavisme, s'en allèrent vers ces pays

d'Orient d'où était venue leur aïeule Deïla. Quelques-uns y restèrent et embrassèrent la religion musulmane. À l'époque de la première croisade, Richard Dorgan, parti avec son homonyme au Cœur de Lion, ramena de ce voyage aux lieux saints une jeune femme d'une grande beauté, fille d'un puissant émir, qu'il prétendait avoir convertie au christianisme. Pour elle, il fit construire un merveilleux palais sarrasin, au milieu d'un parc ombreux qu'entouraient des murs crénelés. Jamais, à dater du jour où elle y entra, on ne revit la belle Medjine aux yeux noirs mélancoliques. Richard Dorgan était un maître féroce jaloux. Cela, et la claustration imposée n'étaient pas pour étonner une Orientale. Mais il manquait à Medjine le soleil, l'atmosphère de son pays. Elle s'étiola sous le ciel brumeux d'Angleterre et mourut en donnant le jour à un fils.

Après cela, au cours des siècles suivants, les Dorgan continuèrent de s'affirmer comme des esprits fort indépendants et aventureux. Leur orgueil intraitable, leur dédain des faveurs royales, les tinrent éloignés de la cour. Toujours,

ils refusèrent les titres et les honneurs.

– Nous sommes Dorgan, fils de Nurik, descendants d'une des plus antiques races royales, disaient-ils fièrement.

Ils détestaient les chaînes, fussent-elles d'or, et revendiquaient énergiquement leur liberté aussitôt qu'ils la voyaient menacée. Quand les persécutions contre les catholiques commencèrent, dans le royaume de Grande-Bretagne, ils restèrent indéfectiblement fidèles à la religion dont certains d'entre eux ne mettaient guère en pratique les préceptes, mais de laquelle ils n'entendaient pas qu'on prétendît les forcer à se détacher. L'autorité royale, qui avait toujours eu des ménagements pour ces seigneurs puissants et indomptables, n'osa non plus les molester en cette occurrence et c'est ainsi que les Dorgan restèrent catholiques, de même que les villes et villages dépendant de leur suzeraineté.

Hommes aux passions ardentes, plusieurs d'entre eux, les dirigeant vers Dieu, devinrent des saints ; d'autres furent des objets de scandale par leur orgueil, leurs vices, leur existence de plaisir

et de luxe arrogant. Tout se trouvait porté aux extrêmes en cette race où le sang oriental s'était mêlé à celui de l'homme du Nord. Ainsi, chez les descendants de Nurik le Fauve et de la belle Deïla, de Richard Dorgan et de Medjine la Sarrasine, voyait-on reparaître des instincts hérités de leur rude ancêtre le Viking et d'autres qui rappelaient les fastueux émirs arabes, hommes lettrés, de goûts raffinés, de mœurs violentes et parfois cruelles. De même, le type oriental s'était reproduit plusieurs fois parmi eux ; mais, en général, on retrouvait dans la chevelure des hommes la teinte fauve qui avait fait donner à Nurik son surnom et, presque tous, ils tenaient de lui leur haute stature, leur force proverbiale, leur orgueil non moins fameux.

Au cours des siècles, les Dorgan avaient contracté des alliances avec les plus illustres familles d'Angleterre, et particulièrement avec les Brasleigh, dont les terres touchaient leurs domaines. Plus récemment, le frère cadet de lord George Brasleigh, duc de Pengdale, qui portait le titre de lord Treswyll, avait épousé la sœur de sir Hector et d'Éric Dorgan. De ce mariage naquit un

filz qui, marié à la fille aînée du marquis de Shetford, fut le père d'Harold.

Ce lord Treswyll, de caractère difficile et aventureux, mourut au cours d'une expédition en Afrique, peu après la naissance de son fils. L'enfant, très beau, très volontaire, doué d'une rare intelligence et d'une séduction dont il comprit bien vite la puissance, devint l'idole de sa mère, nature frivole, vaniteuse, autoritaire, mais qui pliait sans résistance devant le jeune autocrate. Quant à sir Hector, dès que son petit-neveu fut capable de le comprendre, il lui tint ce discours :

– Mon cher Harold, vous êtes un très bel enfant et il est à penser que vous deviendrez un homme superbe, car vous me paraissez avoir tous les traits des Dorgan. De plus, vous serez loin d'être une bête, si j'en crois les preuves d'intelligence précoce que vous nous donnez. Avec cela, volontaire, orgueilleux, toujours comme un vrai Dorgan. Un être doué de ces avantages, possédant de plus l'illustration de la naissance et une belle fortune, doit dominer la

foule des simples mortels, vivre selon sa fantaisie, piétiner sans pitié ce qui oserait s'opposer à son bon plaisir. Or donc, Harold, c'est dans ce dessein que vous serez élevé. Je veux faire de vous le plus beau type des Dorgan, le fauve magnifique dont il est question dans les vieilles chroniques traitant de Nurik, notre farouche ancêtre.

Sir Hector, jusqu'alors, ne s'était jamais occupé d'autre chose que de ses plaisirs. Mais il approchait à cette époque de la soixantaine et, bien qu'il ne fût pas las de son existence de viveur, il désirait y ajouter un autre intérêt qui subsisterait quand l'âge l'aurait obligé à se ranger quelque peu. Incapable d'affection, ce fut l'orgueil qui l'attacha à son petit-neveu, qui le mit au nombre de ses thuriféraires. Cet enfant, il rêva d'en faire un surhomme, un être supérieur physiquement et intellectuellement, qui passerait dans le monde en se faisant craindre, admirer, aduler, qui ne connaîtrait d'autres entraves que celles d'un certain code d'honneur assez large, jugé par sir Hector suffisant pour un Dorgan.

Avec une diabolique habileté, il combattit peu à peu les tendances généreuses, les nobles ardeurs de cette riche nature enfantine ; il exalta en elle l'orgueil héréditaire, lui apprit la dureté de cœur, le mépris pour tout ce qui se trouvait au-dessous d'un Dorgan, flatta complaisamment ses défauts et en particulier cette volonté impérieuse devant laquelle il fallait que tout pliât. Son âme de vieux pécheur cynique, haïssant d'instinct religion et vertu, éprouvait une satisfaction perverse à diriger ainsi vers l'incroyance, vers le dédain des lois divines et des prescriptions morales cette âme d'enfant, d'adolescent, que la mère, tout à sa vie mondaine, ne songeait pas à défendre et contribuait même à déformer en encensant précisément ce qu'il aurait fallu combattre.

Peu à peu, sir Hector vit s'épanouir son œuvre. Harold devenait tel qu'il l'avait rêvé dans ses plus ambitieux désirs. Et l'oncle, tout le premier, s'inclinait devant celui que Nietzsche eût salué avec enthousiasme comme un type parfait de force orgueilleuse, de beauté virile et d'inflexible dureté.

\*

Le lendemain de la réception d'Elsdone Castle, dans la matinée, lord Treswyll sortit du manoir et commença de descendre les terrasses, avec ses chiens sur les talons. Au passage, il s'arrêta près du domestique arabe occupé à cueillir des fleurs.

– Abdallah, j'irai bientôt voir mon oncle l'émir et il est possible que je t'emmène.

Il lui adressait la parole en langue arabe. Abdallah s'inclina profondément et baisa la main du jeune lord.

– Je suis ton esclave, seigneur. Ce que tu voudras faire de moi sera bien.

Comme la veille, il suivit des yeux avec une ardente adoration son maître qui s'éloignait, après lui avoir donné cette marque d'attention d'autant plus appréciée que lord Treswyll était loin d'en être prodigue, même à l'égard d'un serviteur aussi fanatiquement dévoué

qu'Abdallah. Ce métis, produit de races diverses, asiatiques et africaines, fils de serviteurs esclaves, avait été envoyé vers l'âge de dix ans à lord Harold par son grand-oncle Éric, devenu l'émir Abd-el-Malari après une série d'aventures dont sa famille ne connaissait guère que les grandes lignes. Aussi peu croyant que son frère Hector, Éric Dorgan avait embrassé le mahométisme, épousé la fille aînée de l'émir Haroun-bel-Kaddour, puis hérité à la fois de la haute dignité de son beau-père et de ses biens immenses. Ceux-ci consistaient principalement en terres d'une incomparable fertilité, en carrières à peine exploitées encore, dont on extrayait un marbre superbe, en gisements de minerai dont l'ex-émir ne soupçonnait pas l'existence, mais que son gendre sut découvrir et qui furent très vite la principale source de son opulence. Ainsi devenu vers la quarantaine un grand seigneur musulman, ayant adopté toutes les coutumes du pays, la polygamie comprise, Éric ne revint jamais en Angleterre. Mais il continua toujours d'entretenir une correspondance avec son frère et lui vint très largement en aide dans les embarras d'argent qui

survinrent quand le jeu et les prodigalités de toutes sortes eurent dévoré sa fortune. Il avait, de même, racheté le domaine patrimonial à son aîné pour en faire don à lord Harold Treswyll, unique descendant mâle des Dorgan, l'émir Abd-el-Malari n'ayant pu conserver aucun des cinq fils qui lui étaient nés.

Ainsi, une fois de plus, un descendant de Deïla et de la belle Medjine avait été attiré par l'Orient fascinateur, qui l'avait pris et gardé. Maintenant, c'était le tour d'Harold. Se souvenant des pays lumineux où sir Hector l'avait emmené, quelques années auparavant, pour le faire connaître à son oncle Éric, voici qu'il songeait à retourner vers eux.

Il descendait les terrasses fleuries d'un pas souple et décidé. Une longue serre, sur la droite, s'ornait de très belles clématites foncées. Plus loin, d'un bosquet de roses, surgissait une statue de Pallas Athéné. Sur la troisième terrasse, à gauche, une charmille s'allongeait, percée de larges ouvertures d'où l'on découvrait le paysage de landes, de bois, de ravins et le parc mystérieux

enclos dans ses murs crénelés.

La cinquième et dernière terrasse, beaucoup plus large que les autres, était occupée par un bois de pins. Une allée bien sablée, la coupant par le milieu, conduisait à un escalier de granit comptant une vingtaine de marches. Après quoi, on n'avait plus qu'à marcher tout droit, en terrain plat, jusqu'à la mer, par une route étroite, mais en bon état, qui s'allongeait entre des roches d'abord de petite taille, et peu à peu beaucoup plus imposantes à mesure qu'elles se rapprochaient de la mer.

Harold la suivit pendant un moment, puis s'engagea dans un sentier qui montait, fort abrupt, entre des rochers creusés par l'action des pluies. Le jeune homme avançait avec aisance dans ce chemin difficile et ensuite dans un dédale de roches glissantes après lequel il longea une sorte de gouffre appelé dans le pays le « Puits des Trépassés », passa sous un portique naturel, traversa un chaos formé par des roches de toutes formes pour s'arrêter enfin près d'un roc énorme, représentant assez bien un lion accroupi, face à la

mer.

La légende racontait que le faune pétrifié n'était autre qu'un fils de Nurik, monstre d'orgueil et de cruauté. Entre autres forfaits, il fit massacrer avec des raffinements abominables de saints missionnaires chrétiens qui avaient abordé sur la côte. Comme il regardait mourir ses victimes en les accablant d'injures, en multipliant les blasphèmes, une grande flamme descendit du ciel, aveuglant tous les assistants. Quand ceux-ci, enfin, recouvrèrent la vue, ils aperçurent, à la place où se trouvait le fils du Viking, un gigantesque lion de pierre dont la tête féroce se tournait vers cette mer qui avait été pour le chef pirate l'élément familier dont il se plaisait à vaincre les fureurs.

À l'instant où lord Treswyll atteignait ce rocher légendaire, une jeune fille assise dans une anfractuosité, un livre à la main, se leva d'un mouvement vif et vint à lui. C'était Hulda Storven, dont la physionomie, tout à coup, s'animait de joie ardente.

Harold prit la main qu'elle lui tendait, en

disant avec une intonation de raillerie :

– Depuis combien de temps êtes-vous là, Hulda ?

Elle rougit un peu, sourit et répondit :

– Mais... depuis une demi-heure environ, je crois.

– Mettons une heure. Vous êtes une patiente personne, ma chère, et je ne puis qu’être flatté de vous voir attendre ainsi ma venue, dans la contemplation de cette mer que vous n’aimez pas. En compagnie de quel auteur ?

Il étendit la main, prit le livre que tenait Hulda et y jeta les yeux. Un léger rire d’ironie sortit alors de ses lèvres.

– Non, je vous en prie, ne poussez pas la flatterie jusque-là ! Songez qu’il y a quelques mois, alors que vous ignoriez encore mon goût pour ce poème français, vous avez dit devant moi à sir Levis qu’il vous ennuyait horriblement et que vous n’aviez pu le terminer.

Cette fois, Hulda rougit tout à fait et ses paupières battirent un instant sous le regard

moqueur.

Elle répliqua, en balbutiant un peu :

– Je souhaite apprendre à l’apprécier. Voudriez-vous, lord Treswyll, m’en faire remarquer les beautés ?

– Je vous avoue qu’il m’est assez indifférent que vous appréciiez ou non ce poète. Ne perdez donc pas votre temps à cette lecture...

D’un geste prompt, il lança le livre sur l’herbe rase qui couvrait le sol.

Hulda ne protesta pas. Elle était complètement dominée par les manières impérieuses de lord Treswyll et redoutait par-dessus tout la raillerie dont il usait fréquemment.

Harold s’assit dans une excavation du rocher, entre les pattes grossièrement ébauchées du lion, et Hulda prit place un peu plus bas, de telle sorte qu’elle devait lever la tête pour adresser la parole au jeune lord ou le regarder.

Harold alluma une cigarette, la lui offrit, puis en prit une lui-même. Pendant un moment, il fuma en silence, les yeux attachés sur l’Océan

d'un gris sombre, agité sourdement sous un ciel chargé de pluie. Hulda, la cigarette entre ses lèvres roses, en tirait de courtes bouffées, tandis que son regard distrait allait de l'un à l'autre des chiens étendus à quelques pas de là.

La voix de lord Treswyll s'éleva tout à coup :

– Si vous êtes libre après-demain, venez donc faire avec moi une promenade en mer.

Elle leva les yeux en répondant avec une vivacité joyeuse :

– Je m'arrangerai pour l'être. À quelle heure ?

– Vers huit heures.

– Huit heures ? Ce sera difficile. Ma mère s'étonnerait que je parte en promenade si tôt, moi qui suis à l'ordinaire fort peu matinale.

– Eh bien, vous lui en direz la raison.

– Je ne le puis. Elle... elle serait mécontente.

– Pourquoi cela ? Ne juge-t-elle pas que lord Treswyll soit un flirt digne de sa fille ?

Il y avait, dans le ton d'Harold, une impertinence voilée, une ironie mordante

qu'accentuait encore le sourire. Un instant, chez Hulda, se réveilla l'amour-propre dont elle était amplement pourvue, mais que lord Treswyll, depuis qu'il la savait amoureuse de lui, avait plus d'une fois mis à l'épreuve et fait plier sans peine.

Vivement, elle riposta :

– Ma mère ne pense pas qu'une haute naissance présente une garantie suffisante pour ma réputation... Et, à ce propos, lord Treswyll, est-il vrai que vous ayez parlé à Mr. Benley de nos rencontres, de nos promenades à cheval ?

– Parfaitement vrai.

– Oh !

Il eut un rire bref, devant le reproche contenu dans le regard de Hulda.

– Eh bien ! quoi donc ? J'ai coutume d'agir ouvertement et, s'il me plaît de flirter avec vous, je ne vois pas la nécessité d'en faire un mystère. Il est vrai que je contrarie peut-être ainsi des prétentions à demeurer, aux yeux du monde, une jeune personne absolument irréprochable...

Il regardait Hulda avec une ironie pénétrante.

Elle rougit encore davantage et baissa les yeux en murmurant :

– Quelle idée ! Je ne fais pas de ces calculs... et, d'ailleurs, je ne vois pas ce qu'on pourrait trouver à redire quand je me promène avec le petit-neveu du duc de Pengdale, mon oncle.

– Ah ! oui, votre oncle... c'est vrai !

Le même dédain subtil, la même impertinence légère que tout à l'heure passaient dans l'accent d'Harold.

– ... Mais, en ce cas, je ne comprends pas cette sorte de reproche que vous m'adressiez...

L'intonation, maintenant, se faisait dure, comme le regard qui s'abaissait vers Hulda – ce regard que connaissaient bien tous ceux ayant encouru le mécontentement de lord Treswyll.

Elle eut un frémissement de crainte et sa voix se fit humble, caressante, pour répliquer :

– Je ne vous fais pas de reproches, lord Treswyll ! Il est bien certain que nous n'avons pas à cacher nos rapports et ma mère elle-même m'a toujours laissé la plus grande indépendance,

comme il est d'usage dans notre pays. Mais, je ne sais pourquoi, hier, elle a paru très contrariée... Sir John lui avait dit que nous nous rencontrions souvent...

Lord Treswyll l'interrompt, avec un air de nonchalant ennui :

– Ma chère, une fois pour toutes, laissez-moi vous dire que je ne veux pas de ces petites histoires-là. Si vous avez peur de vous compromettre avec moi, retirez-vous. Je ne ferai pas un geste pour vous retenir et je vous affirme que je vous laisserai ensuite parfaitement tranquille. Vous pourrez continuer alors de jouer votre rôle de vertu intangible, que M<sup>me</sup> Storven craint sans doute de vous voir oublier, dans l'intérêt que vous me portez.

Hulda se redressa brusquement, sous la cinglante raillerie qui l'atteignait au point sensible, car elle lui prouvait que lord Treswyll, singulièrement perspicace en dépit de sa jeunesse, connaissait déjà sa mère et elle-même, au point de vue moral, beaucoup plus qu'elle ne l'eût souhaité.

– Ma mère ne craint rien de cela ! Je ne suis pas une coquette, lord Treswyll, et mes habitudes d'indépendance ne m'empêchent pas d'être sérieuse. Ce n'est donc pas un rôle que je joue, quand je me tiens sur la réserve...

Il riposta d'un ton moqueur :

– Non, non... mais alors, vous en jouez peut-être un quand, manquant à cette même réserve, vous me laissez entendre que je ne vous suis pas indifférent ?

Avec véhémence, elle s'écria :

– Vous savez bien que non ! Vous savez bien que je suis sincère !

Il sourit ironiquement et remit la cigarette entre ses lèvres. Hulda, du bout de son soulier, se mit à pétrir nerveusement la mousse qui couvrait le roc sur lequel s'appuyaient ses pieds. Lord Treswyll la considérait avec un mélange d'amusement et de froide assurance. Comme un félin tenant entre ses griffes une proie fascinée, il jouait avec la passion de la jeune Suédoise, avec sa ruse féminine, avec les sursauts d'amour-

propre qui, chez elle, remplaçaient la conscience. Car – et ceci encore, Harold l’avait promptement compris – la vertu, chez la mère comme chez la fille, était surtout une façade. Pas plus que leur religion, en apparence très strictement observée, elle ne reposait sur des convictions, ni sur une base morale bien établie. Mais M<sup>me</sup> Storven avait toujours basé sa conduite sur ce principe qu’une réputation irréprochable conduit à un but plus certain, à une position peut-être moins brillante mais plus assurée qu’une existence où pénètre quelque peu de désordre. Hulda, élevée dans ces idées, les avait mises en pratique avec habileté. Fort coquette, très avide d’hommages, elle savait attirer ceux-ci tout en gardant une attitude réservée. De nature peu sentimentale, elle ne songeait qu’à se préparer une haute position par un mariage où la fortune marcherait de pair avec le rang... Et voilà que tout son système de ruse, d’intrigues, avait été bouleversé quand, l’hiver précédent, revenant d’un long voyage aux Indes avec son précepteur, lord Treswyll était apparu à Elsdone Castle.

Dès lors, l’amour avait fait d’elle le jouet de

ce jeune être orgueilleux, qui ne l'aimait pas – elle-même l'avait reconnu implicitement devant sa mère – et que M<sup>me</sup> Storven qualifiait avec raison de dangereux, car, plus clairvoyante que Hulda, elle ne s'aveuglait pas au sujet des véritables intentions de lord Treswyll.

Quelques minutes s'écoulèrent dans le silence. Harold continuait de fumer en suivant des yeux un cargo lourdement chargé qui passait au large. Il paraissait avoir oublié la présence de la jeune personne dont le regard anxieux se levait sur lui.

D'un mouvement lent, un peu hésitant, Hulda se leva en ramenant autour de son visage le voile de gaze blanche qui entourait son chapeau. Elle dit, la voix un peu frémissante :

– Je serai à l'embarcadère après-demain à huit heures, comme vous le désirez.

Un regard dédaigneux s'abaissa vers elle.

– Non pas, miss Storven. Puisque vous paraissez tant craindre de compromettre votre réputation, restez donc tranquillement, désormais, sous l'aile maternelle. Je n'irai pas vous y

chercher, soyez-en certaine.

Sur ces mots, Harold se leva, souleva son chapeau et ajouta d'un ton sarcastique :

– Adieu, belle hermine !

Puis, sautant du rocher sur le sol, il s'éloigna vers la grève, précédé de ses chiens bondissants.

Hulda, blême, frissonnante, demeura un moment immobile, le suivant des yeux. Adieu ? Pourquoi lui disait-il adieu ? Ne voulait-il plus la voir ? Non, c'était impossible ! Elle lui plaisait, et il reviendrait... elle était sûre qu'il reviendrait !

Mais elle essayait vainement de se le persuader. Ce n'était pas lord Treswyll qui l'avait recherchée – il ne se gênait pas pour le lui faire entendre – et elle comprenait trop bien que la distraction passagère dont Hulda Storven était pour lui l'occasion ne lui manquerait guère. Tandis qu'elle... Ah ! elle qui se demandait tout à coup comment elle pourrait vivre sans lui !

Sa passion, comme une rafale prête à tout emporter, passait sur son âme désespérée. À demi inconsciente, tellement l'angoisse la

dominait, elle quitta les rochers afin de gagner, par un raide sentier, la petite auberge située à l'entrée du village de Leigham, où elle avait laissé le poney-chaise, cadeau du duc de Pengdale, dont elle se servait pour ses promenades.

## IV

Deux mois plus tard, par une grise matinée de septembre, un petit omnibus amenait de la station desservant Elsdone Castle et Deerden les protégés de l'émir Abd-el-Malari : M<sup>lle</sup> de Versigny et ses neveux, Yildiz et Hubert.

De la voiture arrêtée à l'entrée de Deerden descendit d'abord un petit garçon d'environ sept ans, très brun, maigre et chétif, puis une fillette un peu plus âgée, figure pâle et menue aux merveilleux yeux noirs, et enfin une vieille petite dame toute sèche, toute recroquevillée dans ses vêtements de deuil grisâtres et fripés. Son mince visage ridé, ses yeux bleus ahuris témoignaient d'un tel effroi que Mrs. Spread, la femme de charge qui se trouvait là pour accueillir les arrivants, s'exclama :

– Qu'y a-t-il donc, mademoiselle ? Que vous est-il arrivé ?

Bien qu'elle eût parlé un excellent français, M<sup>lle</sup> de Versigny la regarda comme si elle ne comprenait pas. Ce fut la fillette qui répondit, d'une voix douce et bien timbrée :

– Ma tante a eu peur en voiture, à cause des chevaux qui étaient un peu vifs.

Mrs. Spread, grande et forte femme de physionomie peu amène, eut un plissement de lèvres témoignant de son dédain et toisa avec quelque arrogance la pauvre vieille demoiselle qui serrait très fort le bras d'Yildiz.

– Vous ne savez donc pas ce que c'est que des chevaux ayant un peu de sang, mademoiselle ? Il n'existe pas ici de haridelles, soyez-en persuadée. Ceux-ci comptent parmi les plus tranquilles de Deerden... et je pense que vous mourriez tout à fait de peur, si jamais vous montiez dans une des voitures particulières de notre jeune lord.

Après quoi, sur un ton protecteur, la femme de charge ajouta :

– Suivez-moi, s'il vous plaît, je vais vous conduire à votre demeure.

Sous le porche roman, de chaque côté de l'escalier, s'ouvraient de larges portes massives donnant accès au rez-de-chaussée du manoir, occupé par les offices, cuisines, logements des serviteurs. Mrs. Spread franchit avec les nouveaux venus le seuil de l'une d'elles, passa dans une grande antichambre lambrissée, puis dans une galerie voûtée un peu sombre. Là, elle ouvrit une porte qui donnait dans l'orangerie située sous la grande terrasse dont elle occupait toute la longueur. On avait commencé d'y ranger les caisses d'orangers, de lauriers-roses, de grenadiers. La femme de charge et ses compagnons la traversèrent et, par une des portes vitrées que venait de laisser ouverte un aide jardinier, sortirent sur la seconde terrasse.

Les yeux d'Yildiz allèrent aussitôt des jardins à la mer et l'enfant murmura :

– Que c'est beau !

M<sup>lle</sup> de Versigny semblait de plus en plus ahurie. Elle balbutia, en serrant de nouveau le bras de sa petite-nièce :

– Où nous conduit-on, Yildiz ?

– Je ne sais, tante Constance. Mais n’ayez pas peur...

Elle regardait la vieille demoiselle avec une douceur affectueuse. Dans ses beaux yeux se reflétait une âme candide et ardente à la fois, mûrie par de précoces épreuves.

Mrs. Spread, toujours en silence, précéda les voyageurs dans la descente des jardins. Cette digne personne, depuis sa jeunesse au service des Dorgan, accomplissait correctement la tâche dont sir Hector et lord Treswyll l’avaient chargée. Elle devait non seulement installer ces étrangers, mais encore s’occuper d’eux par la suite et faire donner aux enfants l’instruction nécessaire. En un mot, M<sup>lle</sup> de Versigny et ses petits-neveux n’auraient affaire qu’à elle.

– Arrangez-vous pour que nous n’ayons aucun souci avec ces personnes, Spread, avait ajouté lord Harold. Faites en sorte qu’elles soient convenablement traitées, ainsi que le demande Mr. Dorgan, mais qu’elles se tiennent tranquilles à Black-House et que nous n’en entendions pas parler.

Mrs. Spread avait humblement répondu à son jeune maître que sa volonté serait satisfaite. Mais, petite et servile devant lord Treswyll, elle était par contre fort disposée à l'arrogance envers tout ce qui était pauvre, faible et dépendant. Aussi, dès maintenant, commençait-elle de traiter avec dédain ces « sans-le-sou » que Mr. Dorgan avait l'idée bizarre d'adresser à son frère et à son petit-neveu.

Comme tous quatre atteignaient la troisième terrasse, une petite fille blonde surgit de la charmille.

La femme de charge dit sur un ton de vive contrariété :

– Que faisais-tu là, Bessie ? As-tu envie d'être corrigée, comme Jemmy l'autre jour ?

L'enfant eut un sourire de ruse.

– Sa Seigneurie n'est pas à Deerden. Elle fait une promenade en mer avec miss Storven. Je les ai vus, là...

Elle étendait la main vers l'océan voilé de brume.

– Sans cela, bien sûr que je n’oserais pas ! Jemmy a encore sur la figure une marque toute rouge.

Dans les yeux effrontés de l’enfant passait une lueur d’effroi. Mrs. Spread se tourna vers Yildiz et Hubert :

– Comprenez-vous l’anglais ? demanda-t-elle.

– Oui, madame, répondit Yildiz. Papa le parlait couramment et nous l’a appris.

– Eh bien, vous avez entendu ma fille ? Voilà ce que lord Treswyll, le maître de Deerden, réserve aux enfants qu’il trouve sur son chemin, dans les jardins, en dépit de la défense qui leur est faite d’y mettre les pieds.

S’adressant à Bessie qui dévisageait insolemment les nouveaux venus, Mrs. Spread ajouta, sur un ton radouci :

– Allons, rentre vite ! Je me méfie d’Abdallah. Il serait bien capable de dire à son maître que tu as désobéi à ses ordres !

L’effroi parut à nouveau sur la physionomie de Bessie. Tournant les talons, la petite fille

s'éloigna en se glissant derrière les bosquets.

Mrs. Spread leva les épaules en murmurant :

– Ces enfants !... toujours des risque-tout !  
Heureusement, celle-là est adroite et ne se fera pas prendre sottement comme le gros Jemmy !

M<sup>lle</sup> de Versigny, tout en suivant la femme de charge qui reprenait sa marche, demanda tout bas :

– Qu'a-t-elle dit, Yildiz ?

– Qu'il ne fallait pas que les enfants se promènent dans les jardins, sous peine d'être corrigés par quelqu'un dont je n'ai pas bien compris le nom.

La vieille demoiselle balbutia avec effarement :

– Mon bon Seigneur !

Le petit garçon saisit la main de sa sœur, en levant sur elle des yeux effrayés.

– Oh ! Yildiz, on a l'air méchant, ici ?

– Mais non, tu verras, Hubert...

Les lèvres de la fillette tremblaient un peu,

mais elle s'efforçait de prendre un ton rassurant.

– ... Quand nous connaissons bien les gens, tout s'arrangera.

M<sup>lle</sup> de Versigny gémit :

– Où nous conduit-on ? Je n'en puis plus !

Mais on approchait du but. Arrivés au bois de pins qui couvrait la dernière terrasse, Mrs. Spread et ses compagnons s'engagèrent dans un sentier débouchant devant une petite maison de granit sombre, triste, presque lugubre d'aspect, en dépit des rideaux bien blancs tombant derrière les petits carreaux verdâtres des fenêtres cintrées. Une jeune servante proprement vêtue parut sur le seuil et salua gauchement. Mrs. Spread la désigna à M<sup>lle</sup> de Versigny :

– Voici Molly Horn, qui s'occupera de votre service. Elle est un peu sourde, mais travailleuse, bonne fille, et elle appartient à une très honnête famille du village de Leigham.

Puis, s'adressant à la servante, elle ajouta en élevant beaucoup la voix :

– Vous ferez voir la maison à cette demoiselle,

Molly, et vous l'aidez à s'installer. S'il y a besoin de quelque chose, venez me le dire. Tout à l'heure, on apportera les bagages... Bonsoir, mademoiselle.

Adressant aux étrangers un petit salut protecteur, Mrs. Spread s'éloigna.

À la suite de Molly, dont les yeux tristes et doux avaient longuement considéré ses nouveaux maîtres, M<sup>lle</sup> de Versigny et les enfants visitèrent le logis. Celui-ci devait être contemporain du manoir. De petites portes basses conduisaient d'une pièce à l'autre, de grosses poutres traversaient les plafonds, des dalles usées couvraient le sol. Un jour verdâtre pénétrait dans les quatre pièces – deux au rez-de-chaussée, deux au premier – qui composaient cette demeure. Les bois des meubles, évidemment fort anciens, étaient mangés par les vers ; mais on avait remplacé l'étoffe des sièges, des rideaux et repeint les murs. Le nécessaire ne manquait pas et, placée ailleurs, la maison aurait satisfait les pauvres voyageurs habitués, de par leurs précédentes épreuves, à n'être pas difficiles.

Mais ici, dans l'ombre perpétuelle du bois de pins, dans la mélancolie de cette complète solitude, elle fit sur la vieille demoiselle et les enfants une impression presque sinistre. M<sup>lle</sup> Constance s'affala sur un fauteuil de paille, sans mot dire, en regardant sa petite-nièce avec désespoir. Yildiz refoulait courageusement ses larmes ; mais Hubert se mit à pleurer en gémissant :

– Je ne veux pas rester ! Je ne veux pas rester ici !

Debout sur le seuil, Molly les considérait avec une sorte de vague compassion. Elle se mit à rouler entre ses doigts les cordons de son tablier, murmura quelques mots indistincts et dit enfin d'une voix gutturale :

– C'est Black-House. Personne ne voulait venir. Il n'y a que moi... Je servirai bien ces dames.

## V

L'arrivée des protégés de l'émir passa complètement inaperçue à Deerden. Personne ne s'informa d'eux, ne témoigna le désir de les connaître. Quelques hôtes venus pour l'époque des chasses, ainsi que chaque année, se trouvaient en ce moment au manoir. De grands dîners réunissaient autour d'une table somptueusement servie les principales notabilités du comté, parmi lesquelles le duc de Pengdale et son fils. Celui-ci ne faisait pas en ces circonstances brillante figure. Le duc dérobaît du mieux possible sa mortification ; mais elle ne pouvait échapper au narquois, malveillant coup d'œil de sir Hector, qui ne pardonnait pas au châtelain d'Elsdone Castle d'avoir privé Harold du titre ducal par son remariage – et, cela, pour obtenir un rejeton qu'il avait honte de produire dans le monde.

M<sup>me</sup> Storven et sa fille n'étaient jamais

invitées à Deerden. Lady Treswyll, quand elle les rencontrait à Elsdone Castle ou ailleurs, leur témoignait une banale amabilité mondaine, mais elle n'entretenait pas de relations avec elles. Les deux femmes ressentait profondément ce dédain de la noble dame. Plus d'une fois, naguère, Hulda avait dit avec une rage mal contenue :

– Eh bien, on lui en donnera encore, une autre duchesse de Pengdale appartenant à la classe roturière ! Je me moquerai pas mal de ses grands airs quand je serai la femme de Charles.

Mais, depuis quelques mois, elle ne parlait plus ainsi. Le mariage avec son cousin, jusqu'alors but secret de ses ambitions, avait disparu dans un horizon fort lointain, au grand désespoir de M<sup>me</sup> Storven. Celle-ci, avec consternation, voyait Hulda poursuivre une dangereuse chimère. Les avertissements maternels n'avaient pas eu de prise sur cette nature volontaire, qui se targuait de résister à tous les entraînements, par sa seule force morale, et revendiquait ses droits à l'indépendance.

Maintenant, Hulda bravait ouvertement la réprobation de sa mère pour suivre la volonté fantasque de lord Treswyll près duquel, après s'être abaissée jusqu'à d'humiliantes prières, elle était enfin rentrée en grâce.

Cependant, elle n'ignorait pas le sort qui l'attendait, car Harold lui avait dit avec une sincérité railleuse :

– Vous avez bien tort de m'aimer, Hulda, car, moi, je suis incapable d'amour. Je ne connais qu'un guide : ma fantaisie.

Mais elle n'avait cependant pas le courage d'échapper à cette passion qui la dominait plus fortement chaque jour. Elle se répétait encore, sans y croire : « Je deviendrai sa femme. Oui, quoi qu'il en dise, un jour il m'aimera. » Et elle attendait fiévreusement chacune de leurs rencontres, en redoutant toujours que ce fût la dernière.

Cet état d'esprit ne pouvait manquer d'avoir quelque répercussion à l'extérieur. Hulda, si égale de caractère auparavant, passait d'une gaieté presque fébrile à une préoccupation

sombre, ou bien à une impatience qui s'attaquait généralement à lord Charles. Celui-ci acceptait avec bonne humeur – ou plus exactement avec indifférence – cette fonction de bouc émissaire. D'ailleurs, sur cet être de caractère facile, et même faible, Hulda avait toujours eu une grande influence ; elle le faisait tourner à son gré, en usant alternativement du ton sec et des manières câlines, d'après les dispositions du moment.

Quelle que fût sa confiance en la sagesse de sa fille, M<sup>me</sup> Storven se sentait de plus en plus inquiète, car elle commençait de craindre que cette fameuse sagesse ne pût résister à l'épreuve du feu. Aussi eut-elle peine à maîtriser sa joie quand le duc, un jour, lui apprit que lord Treswyll projetait de quitter prochainement l'Angleterre pour aller passer quelque temps chez son oncle l'émir.

« Quand il ne sera plus ici, Hulda reviendra probablement à la raison, pensa-t-elle. S'il pouvait rester absent un ou deux ans !... Le temps que j'aie marié ma fille à son cousin. »

Elle s'informa discrètement à ce sujet près de

son beau-frère. Le duc répondit avec un mouvement d'épaules.

– Lord Treswyll n'a malheureusement d'autre règle que son caprice. Personne donc ne connaît la durée probable de ce séjour.

Après un court silence, il ajouta en hésitant légèrement :

– À vous dire vrai, je ne suis pas fâché de ce départ. Charles est fasciné par son cousin, il l'admire et le craint à la fois. Or, une telle influence exercée sur lui ne me plairait aucunement. Mon fils a de bons principes, une vie très correcte, mais avec son caractère faible, il serait incapable de résister aux mauvais conseils d'Harold, au cas où celui-ci aurait idée de lui en donner. Car c'est déjà un terrible garçon que ce Treswyll !

M<sup>me</sup> Storven hocha la tête.

– Oui... et...

Elle réfléchit un moment avant d'ajouter :

– Je dois avouer que je suis également satisfaite de le voir s'éloigner. Il fait la cour à

Hulda depuis quelque temps. Heureusement, celle-ci est une fille sérieuse et de bon sens.

– Heureusement, en effet, car Harold est déjà dangereux pour le repos d'un cœur féminin. Je savais depuis quelques jours qu'il était avec Hulda en flirt réglé...

M<sup>me</sup> Storven, réprimant sa contrariété, dit vivement :

– Oh ! c'est exagéré ! Ils font ensemble quelques promenades, et Hulda ne m'a pas caché qu'elle a parfois quelque peine à se délivrer de ses empressements. Ceux-ci ne sont pas sans la flatter, certes, mais elle est trop sérieuse, trop réfléchie, je le répète, pour se laisser griser comme le feraient tant d'autres.

M<sup>me</sup> Storven excellait à présenter les choses sous le jour le plus favorable pour ses projets. En la circonstance, il s'agissait de maintenir chez le duc la bonne opinion qu'il avait de sa nièce. Les discrètes flatteries de celle-ci, son intelligence souple, habile, sa beauté vraiment distinguée, lui valaient, de la part du vieillard, une certaine sympathie. C'était là un des meilleurs atouts pour

faire réussir le mariage de Hulda et de Charles. Donc, à aucun prix, il ne fallait que le duc pût croire la jeune fille capable d'un entraînement tel que celui dont sa mère devait, bon gré mal gré, constater l'existence.

Elle vit qu'elle avait réussi en entendant le duc répliquer aussitôt :

– Évidemment, ce n'est pas elle que l'on doit blâmer. J'aurais dû parler à lord Treswyll pour mettre un terme à ses assiduités, s'il n'avait été question de son départ, lequel arrangera tout.

Et, visiblement satisfait, le vieillard frotta l'une contre l'autre ses mains sèches. Car il se trouvait ainsi délivré d'un grand ennui, la perspective d'adresser des observations à son petit-neveu ne lui souriant guère.

Quelques jours après cette conversation, Hulda et Charles, sur l'invitation d'Harold, allèrent passer la journée à Creilagh, île rocheuse située à une assez courte distance de Deerden et qui était la propriété de lord Treswyll. Ils s'y rendirent sur l'élégant petit yacht dont l'émir Abd-el-Malari avait fait présent à son petit-neveu

quelques mois auparavant. Au vif mécontentement de M<sup>me</sup> Storven, les promeneurs rentrèrent fort tard. Charles avait la mine enchantée d'un jeune homme ayant passé une agréable journée. Hulda semblait très gaie, très animée ; dans ses yeux brillants passaient des lueurs de fièvre et son rire, habituellement discret, résonnait avec des vibrations nerveuses.

Au reproche que lui fit sa mère, elle répondit brièvement :

– Lord Treswyll n'a pas voulu nous laisser partir plus tôt.

Le duc, qui se trouvait là, fit observer avec impatience :

– Êtes-vous donc à ses ordres ? En vérité, les gens ont toujours l'air de se laisser mener par lui, comme s'il était impossible de lui résister !

Charles déclara, en s'asseyant au hasard et en étendant ses longues jambes :

– Eh ! oui, précisément ! Qu'Harold dise « je veux » ou bien « je désire », c'est la même chose ; on sent qu'il faut en passer par sa volonté.

Le duc ne put retenir un geste d'irritation.

– Vous êtes stupide, Charles ! Cette excuse à votre retard ne peut être admise par moi. Veuillez vous en souvenir pour une autre fois.

Le jeune lord Brasleigh baissa le nez. Hulda lui jeta un coup d'œil moqueur et dit avec une ironie légère :

– Ce pauvre Charlie qui était si content de son après-midi de pêche ! Il a rapporté de magnifiques pièces...

Charles se redressa, la physionomie subitement rayonnante.

– Creilagh est un endroit idéal ! Le poisson abonde dans ces petites criques. Jamais je n'en avais pris autant !

M<sup>me</sup> Storven demanda :

– Et toi, Hulda, nous en rapportes-tu beaucoup ?

Avec le même accent bref que tout à l'heure, la jeune fille répondit :

– Lord Treswyll n'aime pas la pêche et j'ai dû,

naturellement, causer avec lui tandis que Charles se livrait à son plaisir favori. D'ailleurs, ce genre de distraction n'a pas pour moi un excessif attrait.

– Tandis que la conversation de lord Treswyll en a beaucoup ? dit le duc sur un ton sardonique.

Le joli visage rougit, frémit légèrement ; mais Hulda soutint avec tranquillité le regard de sa mère et de son oncle.

– Je ne le nie point. Vous-même, plus d'une fois, mon oncle, avez dit que bien peu savaient, comme lui, donner de l'intérêt à une causerie, quand il le voulait bien.

– Je ne songe pas à contester la précoce valeur intellectuelle, les dons remarquables de mon petit-neveu ; mais il ne faudrait pas, ma chère Hulda, vous laisser subjugué comme le font, paraît-il, d'autres jeunes personnes moins raisonnables que vous.

Elle eut un éclair dans le regard, sourit et répliqua avec la même tranquillité :

– La supériorité subjugué toujours, en dépit de tout ce que l'on peut essayer pour échapper à son

influence.

– Oh ! permettez, à l’âge d’Harold, elle ne s’impose pas de telle façon ! Et je veux croire, Hulda, que vous ne vous laissez pas prendre aux avances qu’il peut vous faire ?

Elle regarda le duc en face, avec une ironie voilée qui se mélangeait d’amertume.

– Je puis vous assurer que lord Treswyll ne m’a jamais fait d’avances.

– Allons, tant mieux ! Je sais d’ailleurs qu’avec vous la chose n’aurait que peu de conséquences, car vous êtes parfaitement sérieuse et réfléchie, ma chère enfant.

Le regard du vieillard s’attachait avec sympathie à la gracieuse et calme physionomie. Sans paraître aucunement troublée par la réflexion de son oncle, Hulda s’assit près de lui et se mit à causer gaiement, avec une animation quelque peu fébrile, parlant de son excursion à Creilagh, du yacht de lord Treswyll, de la tempête qui s’annonçait pour cette nuit, tandis que Charles, les yeux au plafond, rêvait sans

doute de la pêche magnifique dont son cousin lui avait donné aujourd'hui l'occasion.

## VI

M<sup>lle</sup> de Versigny et ses petits-neveux étaient maintenant installés à Black-House, la mélancolique demeure sous les pins. Molly, comme elle l'avait promis, les servait de son mieux. Par l'intermédiaire de Mrs. Spread, sir Hector avait fait remettre à la vieille demoiselle la somme que Mr. Éric Dorgan attribuait chaque trimestre à la famille de son sauveur pour l'entretien et la nourriture. M<sup>lle</sup> Constance et les deux enfants se trouvaient donc assurés d'une existence simple et convenable.

Par comparaison avec leur vie de privations, depuis la maladie de M. de Versigny, ils se jugeaient fort à l'aise. Mais ils ne pouvaient s'accoutumer à la morne tristesse de cette demeure, si bien nommée la « Maison Noire ». Molly avait encore augmenté leur répugnance en leur racontant maladroitement qu'un Dorgan

d'autrefois l'avait fait bâtir pour y enfermer sa femme qu'il prétendait folle et qui l'était réellement devenue dans le sombre abandon de cette solitude.

Heureusement, presque chaque après-midi, les enfants pouvaient se rendre à la grève. Ils y jouaient tranquillement, puis revenaient à Black-House que quittait peu M<sup>lle</sup> Constance. Le dimanche, ils allaient entendre la messe à Leigham. Un chemin raide, longeant le mur de soutènement des terrasses fleuries, montait jusqu'à la route qui menait au village. L'église, contemporaine du manoir, se dressait parmi des maisons propres, avenantes, disséminées au pied d'un monticule planté de pins. On y voyait, le banc seigneurial qui restait vide le dimanche. Lady Treswyll appartenait à la confession anglicane et lord Harold, pas plus que son oncle, ne se souciait d'observer le devoir dominical.

Un après-midi, Mrs. Spread apparut à Black-House. Elle venait chercher les enfants pour les faire inscrire aux écoles de Leigham.

En sa compagnie, tous deux gagnèrent le

village. Comme ils en approchaient, la femme de charge dit à Hubert :

– Vous aurez soin de retirer votre chapeau quand ce cavalier va nous croiser. C’est lord Treswyll, le maître de Deerden et de tout le pays.

Harold, au passage, abaissa à peine vers les enfants un regard chargé d’indifférence. L’un des chiens qui bondissaient autour de son cheval s’approcha d’Yildiz. Elle glissa une caresse sur la tête soyeuse, mais, tout aussitôt, Mrs. Spread la gourmanda :

– Ne touchez pas aux chiens de Sa Seigneurie, petite ! Notre jeune lord n’aime pas cela.

Non loin de l’église se trouvait l’école des garçons, maison claire à un étage où logeait le maître, Silas Dorne, avec sa mère infirme et une sœur très délicate de santé dont il était le seul soutien. Lui-même semblait maladif. Mais, dans sa pâle figure, des yeux doux et bons attiraient aussitôt vers lui le cœur des enfants confiés à ses soins.

Mrs. Spread lui présenta Hubert et il fut

convenu que le petit garçon viendrait en classe dès le lendemain. Le jeune maître tapota la joue de son nouvel élève en faisant observer :

– Il a besoin de reprendre meilleure mine, ce petit. L’air de la mer sera excellent pour lui.

Son regard allait de la figure chétive d’Hubert au délicat visage d’Yildiz, tout éclairé par la pensive douceur des yeux si beaux.

– Vous allez sans doute confier la petite fille aux sœurs de Saint-Jude, Mrs. Spread ?

– J’y vais de ce pas. Bonsoir, Mr. Dorne. Si le petit ne travaillait pas, il faudrait me le dire, car je suis responsable de ces enfants qui me sont confiés par mes maîtres.

Un peu plus haut que l’église se dressait un vieux bâtiment postérieur d’un siècle à Deerden. C’était le couvent fondé jadis par une pieuse lady Dorgan. Depuis lors, les religieuses vivaient des libéralités que voulaient bien leur faire les seigneurs de Deerden. Cela représentait un revenu fort aléatoire, la communauté se trouvant dans l’aisance ou dans la gêne selon le degré de

piété ou de générosité de ses protecteurs. Or, elle passait depuis plusieurs années par la seconde phase, lord Treswyll, pas plus que sir Hector, ne songeant à lui venir en aide.

La supérieure, sœur Mechtilde, accueillit donc avec satisfaction cette nouvelle élève. Il fut convenu entre elle et Mrs. Spread qu'Yildiz serait dirigée plutôt vers les études pratiques afin de se trouver à même de gagner sa vie de bonne heure, selon le vœu de son père et de Mr. Dorgan.

Comme la femme de charge et les deux enfants sortaient du parloir, accompagnés par la supérieure, une femme aux cheveux blancs, vêtue d'une robe noire presque pauvre, passa dans le couloir. Elle marchait difficilement à l'aide de cannes. Son regard mélancolique effleura Mrs. Spread et Hubert, avant de s'arrêter avec complaisance sur Yildiz.

Elle demanda :

– Est-ce une élève pour vous, ma chère sœur ?

– Mais oui, Mrs. Darley : une petite Française restée orpheline avec son frère, sous la protection

d'une vieille tante et sous la tutelle de Mr. Éric Dorgan, le frère de sir Hector.

Mrs. Darley dit avec intérêt :

– Ah ! vous êtes française, ma mignonne ? Ma mère l'était aussi... Quels beaux cheveux vous avez là !

Son regard s'attachait à la natte épaisse, d'un admirable brun doré, qui tombait sur l'épaule de l'enfant.

Mrs. Spread reconnut avec condescendance :

– Évidemment, ils ne sont pas mal. C'est une teinte qui ne court pas les rues... Allons, Yildiz, saluez ces dames et reprenons le chemin de Black-House, car j'ai beaucoup à faire à Deerden.

Mrs. Darley tendit à la fillette sa main fine et ridée.

– Bonsoir, chère petite. Nous nous reverrons et nous causerons quelquefois en français. Je pense que cela vous fera plaisir ?

– Oh ! tant de plaisir, madame ! répondit Yildiz avec élan.

En quittant le couvent, elle emportait la vision de ce visage pâli, creusé par une longue souffrance, et de ces yeux où son âme d'enfant vibrante et délicate avait discerné un vif intérêt, mêlé à la plus compatissante bonté.

\*

Le dimanche qui suivit cette présentation des enfants à leurs écoles respectives, Harold, vers le milieu de l'après-midi, rentra d'une promenade en mer et, coupant au plus court, prit par la grève pour gagner le chemin par où l'on atteignait le bas des jardins de Deerden.

Il était à la veille de son départ. Demain, il quitterait le manoir pour aller s'embarquer à destination de l'Arabie. Cette perspective lui agréait fort. Un changement d'horizon, un peu d'aventure, quelques mois ou quelques années – selon son bon plaisir – de l'existence d'un grand seigneur arabe, ne pouvaient que séduire un Dorgan. Il s'en irait donc avec l'insouciance d'un

cœur que rien n'attache, dédaigneux du désespoir de la blonde Hulda qui, déjà, n'était plus pour lui que le caprice d'hier.

À un tournant du chemin, tout à coup, un jeune chat passa près de lui, s'enfuyant, effrayé... puis un caillou fut lancé qui lui frôla le bras. En même temps éclatait un rire d'enfant, aigu et mauvais, tandis qu'une jeune voix indignée criait :

– Oh ! méchante !... méchante !...

Lord Treswyll, les sourcils froncés, avança vivement. Deux fillettes se tenaient dans le chemin : Yildiz de Versigny et Bessie Spread. Celle-ci ricanait encore en regardant la petite Française que cette méchanceté à l'égard d'un animal inoffensif venait d'enlever à son habituelle douceur. Mais en voyant apparaître lord Treswyll, elle devint très rouge et, en frissonnant, baissa les yeux sous le dur regard irrité.

Harold demanda :

– Qui a jeté la pierre ?

Bessie répondit, d'une voix que la peur faisait chevroter :

– C'est elle, Votre Seigneurie.

Son doigt tendu désignait Yildiz. Celle-ci protesta avec véhémence :

– Oh ! non, ce n'est pas moi !

– Si... si...

– Assez ! Je n'ai qu'à regarder vos yeux et ceux de cette petite pour savoir à quoi m'en tenir. Le mensonge dans les uns, la sincérité dans les autres... Venez ici.

Bessie, subitement blêmie, s'avança en tremblant. Lord Treswyll lui saisit l'oreille, la serra entre ses doigts. La petite fille jeta un cri de douleur et voulut essayer d'échapper. Mais Harold serra plus fort en avertissant :

– Vous partirez quand il me plaira de vous laisser aller. Je pense qu'après cela vous vous abstenrez de jeter des pierres au hasard.

La douleur faisait monter des larmes aux yeux de Bessie. Yildiz joignit les mains en s'écriant :

– Oh ! my lord, ne lui faites pas de mal ! Elle ne recommencera plus, certainement.

– En effet, on n’a pas coutume de récidiver, après les corrections que je donne. Quant à vous, petite, ne vous mêlez pas de cela et gardez pour d’autres que moi vos supplications, car elles sont tout à fait inutiles.

Ce disant, il secoua Bessie qui jeta un nouveau cri. Puis ses doigts quittèrent l’oreille devenue d’un rouge violacé.

– Allez maintenant, et ayez soin de ne plus vous retrouver sur mon chemin,

Bessie recula avec une mine terrifiée, puis salua et s’éloigna presque en courant.

Lord Treswyll, alors, regarda Yildiz qui demeurait immobile, toute tremblante, tout émue de compassion, quelles qu’eussent été les méchancetés de Bessie quelques instants auparavant.

– Vous avez l’accent français. Ne seriez-vous pas la pupille de l’émir Abd-el-Malari ?

– Oui, my lord, je suis Yildiz de Versigny.

– Yildiz ? Ah ! oui, votre mère était de race ottomane. Savez-vous ce que veut dire ce nom ?

– Il veut dire « étoile ».

– Oui, c'est bien cela. Eh bien ! petite fille, je serai curieux de voir, dans quelques années, si cette étoile a tenu les promesses que l'on découvre en elle aujourd'hui.

Sur ces paroles, dont le sens restait énigmatique pour l'enfant, lord Treswyll s'éloigna, jugeant qu'il venait d'accorder un suffisant intérêt à cette pupille de son grand-oncle, cette petite créature dont la physionomie charmante, les yeux d'Orientale et la remarquable chevelure avaient un instant retenu son attention.

Yildiz demeurait là, toute frissonnante. Elle venait d'être fortement impressionnée par la dureté froide, implacable de ce jeune homme, par son regard, par son air d'impérieuse fierté.

Reprenant enfin sa présence d'esprit, elle se mit à courir dans la direction de la grève, à la recherche du petit chat.

Il n'était pas loin. Blotti dans un trou de roc, il

tremblait convulsivement. C'était un misérable petit animal, trouvé la veille demi-mort de faim sur une route par Molly, qui l'avait apporté à Black-House. Yildiz s'était empressée de le soigner. Mais cet après-midi, tandis qu'elle passait dans le chemin de la grève, suivie de son protégé, Bessie Spread, surgissant inopinément, s'était amusée à effrayer le chat pour le plaisir méchant d'indigner la petite étrangère, et finalement lui avait lancé cette pierre qui avait failli atteindre lord Treswyll.

Yildiz prit la petite bête, la caressa en lui parlant doucement. Mais sa pensée retournait en arrière, revoyait la froide et belle figure, les yeux aux fauves lueurs qui s'étaient un instant arrêtés sur elle, toute cette physionomie hautaine, dominatrice, dont l'enfant venait, sans trop s'en rendre compte, d'éprouver l'énigmatique attrait.

## VII

Un matin d'automne, quatre ans plus tard, une petite fille naissait à Elsdone Castle. Elle s'appelait lady Maud Brasleigh et sa mère était Hulda Storven, qui avait épousé, l'année précédente, son cousin Charles.

Ce fut une terrible déception pour le duc, pour M<sup>me</sup> Storven et pour la jeune mère qui, tous trois, désiraient ardemment un héritier. Seul, le père conserva en cette occurrence son indifférence habituelle. Le mariage ne l'avait pas changé. Il continuait de ne s'intéresser à rien, en dehors de la pêche et du canotage, de telle sorte que la naissance d'un enfant lui apparaissait comme un fait sans importance.

Le duc, que l'âge et les infirmités croissantes rendaient irascible, laissa voir son dépit plus qu'il ne convenait. Il avait été longtemps à autoriser ce mariage et, seule, l'insinuante habileté de Hulda

avait pu l'amener à reconnaître que Charles, inintelligent, faible, complètement incapable, en un mot, ne pourrait mieux faire que d'épouser cette jeune personne pourvue des qualités qui lui manquaient, toute disposée, en outre, à se dévouer au père et au fils en même temps qu'à se montrer profondément reconnaissante de l'honneur qu'on lui ferait en l'unissant à l'héritier du duché de Pengdale.

De fait, elle ne rendait pas Charles malheureux ; mais elle le laissait à ses occupations préférées, tandis qu'elle-même vivait à son gré, recevant beaucoup, allant dans le monde où sa beauté lui valait des succès. Pour son beau-père, elle se montrait attentive et gracieuse ; mais elle prenait à son égard des allures indépendantes qui froissaient le vieillard. Celui-ci, peu à peu, en venait à éprouver envers elle une sorte d'animosité qui se manifestait par une désapprobation systématique de tous les actes de la jeune femme. En outre, il l'accusait secrètement de mépriser son mari, de le laisser de côté parce qu'elle était honteuse de lui.

Hulda, très fine, se rendait fort bien compte de cette disposition d'esprit. Mais elle ne se souciait aucunement de renoncer à son agréable existence mondaine pour s'intéresser aux occupations de Charles. Le mécontentement du vieux duc n'avait à ses yeux aucune importance. La naissance espérée d'un fils la ferait d'ailleurs rentrer en grâce près de l'aïeul qui concentrait tous ses espoirs sur le futur héritier de son nom.

Déçu de ce côté, le vieillard devint plus acrimonieux et prononça quelques paroles aigres qui blessèrent profondément Hulda. Elle cacha toutefois sa colère, en se promettant de prendre sa revanche dès que l'occasion s'en présenterait. Le duc était d'esprit trop lucide, en dépit de ses infirmités, pour qu'on pût le taxer de ramollissement sénile. Mais quand il en serait là, elle aurait beau jeu entre lui et Charles dont elle savait si bien se faire craindre.

En attendant, elle avait hâte de se remettre pour reprendre les distractions mondaines où elle trouvait un aliment à son goût des hommages en même temps qu'un étourdissement passager pour

son esprit troublé par un persistant souvenir.

Un après-midi, à l'une de ses premières sorties, elle se dirigea vers Medjine-Park dans la légère voiture qu'elle conduisait elle-même. Un vent fort venait de la mer et balayait de son souffle aux senteurs de varech la lande grise où les troupeaux de moutons formaient de grandes plaques mouvantes. Dans le lointain, les pins courbaient leurs hautes cimes qui se détachaient en sombre relief sur le ciel obscurci de nuées rapides.

Près de la chapelle expiatoire, un homme croisa lady Brasleigh, qu'il salua. C'était Abdallah, le serviteur arabe de lord Treswyll. Celui-ci, lors de son dernier séjour en Angleterre, l'avait laissé à Deerden en punition d'une négligence dans son service, tout à fait involontaire d'ailleurs de la part de cet homme qui lui était fanatiquement dévoué.

D'une main nerveuse, Hulda tira sur les rênes, ce qui ne parut pas du goût de son cheval. La vue du serviteur réveillait, plus aigu, le souvenir du maître.

Elle ne l'avait pas revu depuis qu'il était parti pour rejoindre son oncle l'émir. À deux reprises, il était revenu en Angleterre, mais pour peu de temps et, précisément, chaque fois, Hulda se trouvait à l'étranger avec son mari et son beau-père. Qu'aurait-elle donné, cependant, pour l'apercevoir, pour rencontrer à nouveau ces yeux qui avaient fait d'elle une créature sans volonté, une captive humiliée sous la domination fantasque d'un jeune être orgueilleux !

Elle l'avait aimé follement, sans vouloir entendre aucune des voix raisonnables qui parlaient en elle et bien qu'elle se rendît compte qu'elle n'était qu'un jouet pour lui. Jouet vite brisé, impitoyablement brisé.

Il lui avait dit avant son départ :

– Surtout pas de lettres. Je n'ai aucun goût pour les correspondances de ce genre.

Elle avait objecté :

– Mais vous m'oubliez, alors !

Quel sourire et quelle mordante ironie dans sa voix, tandis qu'il répliquait :

– Pensiez-vous donc que je vous garderais un souvenir éternel ?

Hélas ! ce souvenir, comme il était brûlant encore, chez elle !

En dépit de cet avertissement, elle lui avait écrit plusieurs fois. Mais ces lettres passionnées, suppliantes, n'avaient jamais reçu de réponse.

Deux ans après le départ de lord Treswyll, on apprenait à Elsdone Castle qu'il venait d'épouser une des filles de son oncle, Khadidjah. Son origine orientale, si lointaine fût-elle, jointe à son prestige personnel, lui valait de la part des notabilités arabes une grande considération. Aussi n'éprouva-t-il aucune difficulté à faire accueillir le vœu d'Abd-el-Malari mourant, qui le désignait comme son successeur.

Le nouvel émir héritait en même temps les biens immenses du défunt, les cinq fils de celui-ci étant morts en bas âge, enlevés par un mal mystérieux dont, prétendait-on, Abd-el-Malari portait en lui le germe depuis un séjour fait parmi les tribus presque sauvages du Turkestan.

Cette nouvelle fut apportée à Elsdone Castle par sir Hector, qui semblait dans la jubilation.

– Voilà bien ce qu’il fallait à Harold ! Je le vois d’ici, menant une fastueuse existence orientale dans ce délicieux palais de Soumas aux jardins enchantés, parmi ses femmes, ses esclaves...

Le duc l’interrompit avec une légère grimace :

– Tout ceci est fort beau. Mais, en retour de ces avantages, n’a-t-il pas dû, comme son grand-oncle, renier sa religion ?

Sir Hector eut un rire sec :

– Sa religion ? Il n’en a pas, au fond, mon cher, pas plus que moi. Ce n’est qu’une étiquette. Là-bas, il pratique certaines formes rituelles, qui font partie de son rang ; mais il n’y attache pas la moindre importance. Harold, grâce à moi, est un esprit dégagé de tous préjugés.

Le duc grommela :

– Malheureusement pour lui... et surtout pour les autres.

Néanmoins, son mécontentement ne dura

guère. À l'irritation jalouse que lui inspirait la supériorité d'Harold quand il comparait celui-ci à son fils, se mêlait l'orgueilleuse satisfaction de penser que cet être si bien doué sous tant de rapports était de son sang. Maintenant, tout jeune encore, lord Treswyll devenait une très importante personnalité, car il succédait à un homme fort influent dans les milieux orientaux et, en outre, posséderait d'énormes richesses. Dans cette disposition, il accueillit donc fort mal les critiques que se permit M<sup>me</sup> Storven, qui n'avait jamais pardonné au jeune lord de Deerden d'avoir fait sortir sa fille de la voie droite.

Quant à Hulda, elle gardait secrets son désespoir et sa colère. Mais, patiemment, avec une sournoise habileté, elle préparait la seule revanche qui s'offrit à elle : épouser lord Brasleigh avec l'espoir de lui donner un fils qui serait l'héritier du titre ducal. Ainsi, sur ce point du moins, lord Treswyll se trouverait frustré, lui qui avait dit un jour à la jeune Suédoise, avec son air d'ironique mépris :

– Ce pauvre Charlie, quel singulier duc il

fera ! Mais j'imagine qu'il ne se mariera pas, et le duc de Pengdale, plus tard, ce sera moi.

Mais, par la naissance de la petite Maud, cette revanche tant souhaitée se trouvait retardée. Hulda en ressentait une irritation nerveuse qu'elle dissimulait avec peine à son entourage. Aujourd'hui, pour essayer de la calmer, elle avait entrepris cette promenade. Mais, là encore, c'était le souvenir tout-puissant qui s'imposait à elle, en ces lieux où, si souvent, avait passé la svelte et altière silhouette de lord Treswyll.

Quand elle fut près de la route bordée de peupliers qui conduisait à Medjine-Park, elle hésita un moment avant de s'y engager. Puis, avec un léger mouvement d'épaules, elle fit tourner son cheval dans cette direction.

Bientôt, elle se trouva au pied des murs crénelés. Sous la retombée des lierres et des aristoloches se cachait à demi une petite porte. Abdallah, un jour, l'avait ouverte devant Hulda Storven pour l'introduire dans le parc mystérieux et, de là, dans le palais sarrasin où l'attendait Harold.

Lady Brasleigh descendit de voiture et donna un ordre au groom assis derrière elle. Puis, tandis que le jeune garçon s'éloignait avec l'équipage, elle fit quelques pas, machinalement, dans la direction de la porte.

Il lui venait un désir fou de revoir ce palais, d'errer dans ces salles décorées à l'orientale, de s'arrêter un instant sous les arcades légères de la cour intérieure où la vasque de marbre demeurerait vide depuis des siècles. Là où avait vécu la belle Medjine, et où elle était morte d'ennui, Hulda voulait évoquer l'énigmatique figure de ce descendant des Vikings et des khalifes arabes devant lequel s'était effondrée toute sa fausse sagesse qu'aucune sérieuse conviction n'étayait.

Mais la porte était bien close. La serrure se rouillait un peu et l'herbe montait au pied du vantail.

Hulda passa la main sur son front, en frémissant longuement. Quelle démente de ne pas oublier cet orgueilleux Treswyll, et de l'aimer encore, tout en le détestant !

Elle eut un rire qui s'étouffa dans sa gorge, en

se faisant cette dernière réflexion. Puis elle se mit à longer le mur, très haut. Richard Dorgan avait pris toutes les précautions nécessaires pour que sa belle Sarrasine ne pût échapper à sa prison dorée, au cas où elle en aurait eu quelque velléité. Mais, ni vivante ni morte, elle n'en avait franchi le seuil. Hulda avait vu la stèle de granit qui désignait sa sépulture, au fond du parc envahi par une végétation désordonnée.

Dans le silence des alentours généralement déserts, une voix jeune, au timbre charmant, s'éleva, disant en français :

– Allons, viens, Hubert. Tante Constance trouvera que nous sommes bien longs à rentrer.

Une autre voix d'enfant répondit :

– Je voudrais tant voir ce palais !

Hulda songea :

« Ce sont les petits Français que Mr. Éric Dorgan avait pris à sa charge. »

Elle les connaissait de vue, les ayant rencontrés parfois. Très personnelle, vaniteuse et de cœur peu sensible, elle ne s'intéressait pas à

eux, non plus qu'à aucun être dans une position modeste, à moins qu'elle n'y vît un moyen de se faire valoir. Toutefois, elle avait remarqué les yeux si beaux et l'admirable chevelure de la petite étrangère.

En tournant l'angle de la clôture, elle vit les deux enfants arrêtés devant l'entrée principale de Medjine-Park.

Hubert appliquait un œil contre l'énorme serrure de la haute et large porte faite d'un bois épais, déteint par les intempéries et dans laquelle était percé un judas garni de barreaux de fer rouillés.

Yildiz se tenait debout à quelques pas de là. Elle salua lady Brasleigh et appela de nouveau son frère.

– Viens donc, Hubert. On ne peut rien voir, tu le sais bien.

– Non, absolument rien, dit Hulda, en français, elle aussi. Le palais est à peu près au milieu du parc, c'est-à-dire complètement invisible de cette entrée.

Hubert tourna vers elle son visage un peu hâlé par le grand air de la côte et qui était maintenant celui d'un enfant bien portant.

– C'est dommage ! Est-ce vrai, my lady, que la princesse arabe y est morte de chagrin ?

– Peut-être pas de chagrin. Mais il lui manquait le soleil de son pays.

– Oui, le soleil si chaud, le ciel si bleu, comme à Beyrouth.

– Votre mère était de race orientale, je crois ?

Ce fut Yildiz qui répondit :

– Oui, my lady, elle appartenait à une vieille famille ottomane.

– Qui donc, maintenant que l'émir Abd-el-Malari est mort, a pris votre tutelle ? Sir Hector Dorgan, probablement ?

– Non, Mrs. Spread nous a dit que c'était son petit-neveu, lord Treswyll.

Hulda eut un léger tressaillement à ce nom qu'elle ne pouvait entendre prononcer sans émotion. Puis, après un vague geste d'adieu à

l'adresse des enfants, elle continua sa route pour rejoindre la voiture qui l'attendait plus loin.

Yildiz suivit un moment des yeux l'élégante jeune femme. Hubert dit, avec un accent admiratif :

– Elle est jolie, lady Brasleigh... et puis si bien habillée !

– C'est vrai. Mais rentrons vite, car tu nous as retardés, avec ta curiosité.

Ils s'en allèrent par un sentier encaissé, d'où l'on gagnait la lande plus directement. Mais, comme ils s'engageaient sur celle-ci, Yildiz arrêta son frère.

– Voilà Mrs. Spread et sa fille, là-bas. Laissons-les passer, car elles trouveraient encore quelque chose de désagréable à nous dire.

Hubert fit observer avec humeur :

– Je ne sais pourquoi elles sont si mauvaises pour nous !

Le visage aux traits encore indécis, qui avait un charme délicat, reflet d'une âme très pure, sembla tout à coup assombri. La sourde hostilité

de la femme de charge était un gros point noir dans l'existence des habitants de Black-House. Mrs. Spread ne ménageait pas à ceux-ci les mesquines taquineries, dès qu'elle en trouvait l'occasion. Quant à Bessie, elle ne manquait pas de ricaner méchamment chaque fois qu'elle croisait Yildiz, et lui lançait de mauvais regards. Tout ceci datait du jour où lord Treswyll avait châtié la petite Spread. La mère, qui gâtait à outrance cette unique enfant, conservait de ce fait une vive rancune à l'égard d'Yildiz. Tandis que Bessie, dans sa sournoise cervelle, cherchait tous les moyens d'être désagréable aux petits Français, Mrs. Spread, de son côté, avait réussi à tourner contre eux certains des habitants de Leigham, en mettant sur le compte de la fierté, du mépris, la réserve qu'ils gardaient instinctivement à l'égard des autres enfants, réserve toujours nuancée d'obligeance et de simplicité chez la fillette, mais qui, à la vérité, n'allait pas sans une pointe de hauteur chez son frère, de caractère plus orgueilleux et beaucoup moins aimable. Mrs. Spread avait habilement tiré parti de ce défaut, comme aussi de l'existence retirée que menait

M<sup>lle</sup> Constance, par dédain des gens de Leigham, prétendait la femme de charge.

À la vérité, la pauvre demoiselle était bien loin de mépriser qui que ce soit. Si elle restait confinée à Black-House, n'en sortant que pour se rendre à la messe dominicale, c'est que la montée la fatiguait beaucoup. Elle profitait de cette promenade hebdomadaire pour faire une courte visite soit à la supérieure du couvent, soit à la mère de Silas Dorne, le jeune maître d'école. Après quoi, elle rentrait dans la triste maison sous les pins que Molly entretenait dans un état de méticuleuse propreté.

Hubert travaillait bien, mais son caractère difficile n'était pas sans donner quelque mal à Mr. Dorne. Tout au contraire, la nature charmante d'Yildiz ne procurait que des satisfactions aux religieuses et à Mrs. Darley. Celle-ci, qui appartenait à une excellente famille bourgeoise, vivait depuis plusieurs années comme pensionnaire dans ce couvent dont les prix étaient minimes. Elle avait eu de grands malheurs et en restait toute brisée d'esprit et de corps. Très vite,

elle s'était intéressée à Yildiz et, reconnaissant les dons rares de ce cœur, de cette intelligence d'enfant, elle résolut de remédier aux lacunes de l'instruction que la fille recevait à Saint-Jude.

La supérieure ne s'y opposa pas, ayant conscience que cette petite Yildiz, affinée moralement et physiquement, devait recevoir une éducation différente de celle qui suffisait à ses habituelles élèves. Mais il fut convenu qu'on n'en dirait mot à Mrs. Spread, dont la malveillance n'avait pas échappé à sœur Mechtilde.

Ainsi donc, Mrs Darley, qui avait autrefois exercé les fonctions d'institutrice dans une grande famille française, apprit à Yildiz le dessin, la musique, l'italien, et lui donna en littérature et en histoire des connaissances non très étendues, mais formant un bon fond sur lequel, plus tard, d'autres viendraient facilement se greffer.

La vive intelligence d'Yildiz s'assimilait toutes choses avec facilité ; son esprit sérieux, élevé, se plaisait à l'étude et à la réflexion ; sa vibrante nature s'enthousiasmait en secret pour les actions nobles, héroïques, pour les hautes

vertus. Mais, à Black-House, elle était la diligente petite fée du foyer, tout occupée du bien-être de sa tante, du soin matériel et moral de son frère, en un mot, l'âme véritable de cet intérieur où l'incapacité de M<sup>lle</sup> Constance lui laissait, si jeune qu'elle fût, toutes les responsabilités.

– Cette enfant sera un être de choix, disait Mrs. Darley à sœur Mechtilde. Mais que fera-t-elle dans le monde, seule – car la tante ne compte guère – et obligée de gagner sa vie ? Surtout avec cette beauté qui s'annonce chez elle... Pauvre chère petite, que de difficultés l'attendent ! La supérieure répondait :

– Peut-être se fera-t-elle religieuse ? Ce serait pour elle le meilleur sort.

Mrs. Darley approuvait, tout en ajoutant prudemment :

– Si, du moins, elle en a la vocation.

## VII

Huit jours plus tard, Hulda, accompagnée de sa mère, quittait Elsdone Castle pour aller prendre à Londres ses quartiers d'hiver. Le duc et son fils demeuraient encore pour trois ou quatre semaines dans ce domaine qu'ils aimaient tous deux. Charles ne dissimulait pas une certaine satisfaction de ne plus sentir sur lui le coup d'œil tranquillement dominateur de sa femme. En un moment d'expansion, il avoua même à son père qu'il regrettait de s'être marié.

– Je serais bien plus tranquille si je pouvais habiter ici tout l'hiver, au lieu d'aller m'ennuyer à Londres ou sur le continent.

– Ce n'est pas le mariage qu'il faut regretter, mon cher, mais bien plutôt d'avoir choisi Hulda Storven. Je la croyais sérieuse, dévouée. Or, elle a des goûts mondains qui, en effet, ne peuvent aucunement s'associer aux vôtres. Mais que

voulez-vous, la sottise est faite, il ne reste plus qu'à en prendre votre parti. Je vous conseille toutefois de conserver à son égard une certaine indépendance, si vous ne voulez pas être complètement annihilé.

– C'est bien ce que je fais. Vous le voyez, je la laisse aller de son côté, tandis que je vais du mien. Comme cela, chacun sera content.

Le vieux duc hocha la tête. Il craignait que, lui disparu, la jeune femme n'eût même plus pour son faible et incapable mari les ménagements qu'elle conservait encore. Pourvu, du moins, qu'elle gardât intact l'honneur du foyer ! Le vieillard l'espérait fortement, persuadé que Hulda était surtout une ambitieuse et qu'elle tiendrait, en outre, par orgueil, à maintenir sa réputation de sagesse, d'irréprochable vertu, que des bruits calomnieux, quelques années auparavant, – bruits venus aux oreilles du duc, – avaient essayé vainement de ternir.

Un matin, quelques jours après le départ de lady Brasleigh, Charles s'embarqua dans son petit yacht à voile pour gagner l'île de Creilagh.

Lord Treswyll lui ayant donné une fois pour toutes l'autorisation d'y pêcher, il en profitait largement. Un vieux marin, John Barton, l'aidait dans la manœuvre du léger bateau et dans le transport jusqu'à celui-ci du produit de sa pêche, toujours très abondante en ces parages.

Le yacht cingla vers l'île, presque invisible derrière la brume. De son index étendu, Barton montra au jeune lord une barque à voile qui naviguait à quelque distance, sur le même plan qu'eux.

– Voilà l'Arabe de Deerden qui s'en va aussi en promenade, Votre Seigneurie.

– Abdallah ? Oui, ce garçon aime beaucoup les courses en mer.

Au bout de quelques minutes, le yacht dépassa la barque. Il se dirigea vers une petite anse de l'île où lord Treswyll avait fait établir un embarcadère. C'était là que le vieux marin attendait toujours lord Brasleigh, en fumant sa pipe et en déjeunant, tandis que le futur duc, ses engins de pêche d'une main et le panier contenant son lunch de l'autre, traversait l'île pour gagner

la rive escarpée, d'un abord difficile par la mer, près de laquelle abondait le poisson de choix.

Généralement, lord Charles jouissait de son plaisir favori jusqu'à une ou deux heures de l'après-midi, en cette saison où les jours étaient courts. Barton avait ordre de venir le rejoindre vers ce moment pour l'aider à rapporter sa pêche. En conséquence, cet après-midi-là, peu après une heure, le vieux marin s'achemina vers l'autre rive. La pipe aux lèvres, les mains dans les poches de son gros tricot de laine, il allait sans hâte, insouciant du froid gris et humide. Encore agile, il gravit un sentier taillé dans le roc pour atteindre le lieu où se tenait habituellement lord Brasleigh. Mais, parvenu au but, il constata que le jeune lord n'était pas là.

Le panier du lunch, ouvert, laissait voir son intérieur vide. À côté, de beaux poissons gisaient dans une manne d'osier, près des appâts et d'une ligne de rechange.

Barton jeta un coup d'œil autour de lui en marmottant :

– Où donc my lord est-il passé ?

Tout à coup, avec une exclamation, le vieillard fit quelques pas en regardant la mer. Ce qu'il voyait là, roulé par les vagues, c'était le chapeau de lord Brasleigh... et plus loin, oui, bien sûr, il ne se trompait pas... sa ligne, flottant sur l'eau glauque et houleuse.

Mais alors... alors, fallait-il penser qu'un accident... ?

Les yeux de Barton, dilatés par l'effroi, ne quittaient pas ces deux objets dont les flots se jouaient avec insouciance. Puis il se raisonna. Lord Brasleigh s'était éloigné seulement et il allait le retrouver dans un autre endroit de l'île. Quant au chapeau et à la ligne, n'était-il pas possible qu'ils eussent échappé aux mains de leur propriétaire ? D'ailleurs, celui-ci nageait parfaitement. En admettant qu'il fût tombé à la mer, il n'aurait pas été embarrassé pour gagner un autre point de l'île sur lequel il pût aborder plus facilement que par ici.

Mettant ses mains en entonnoir devant sa bouche, le marin héla :

– Ohé ! my lord... ohé !

Mais personne ne répondit à cet appel, répété à plusieurs reprises.

Barton, alors, se mit à parcourir l'île. Ce fut vite fait, car elle était de dimensions restreintes. Mais lord Brasleigh demeura introuvable, aussi bien dans le petit bois de pins qui occupait l'une des extrémités de Creilagh que dans la maison de granit, autrefois refuge d'un Dorgan pénitent, dont le vieillard frappa à coups de poing la porte et les volets clos en appelant le jeune lord.

Cette fois, Barton ne chercha plus à lutter contre l'inquiétude. Précipitamment, il regagna le yacht et, quelques instants plus tard, il quittait Creilagh pour aller avertir à Elsdone Castle de l'accident.

Vers le même moment, au loin, paraissait une barque dansant sur les flots qu'un fort vent d'ouest commençait d'agiter fortement. C'était Abdallah qui, lui aussi, regagnait la côte après sa promenade solitaire.

\*

Deux jours plus tard, on trouva sur la grève le corps de lord Brasleigh, que le flot y avait amené. L'hypothèse la plus généralement admise pour expliquer cet accident fut que le jeune lord avait dû se trouver saisi d'un étourdissement pendant lequel il était tombé dans la mer, où la congestion l'avait saisi, car il avait déjeuné peu de temps auparavant.

« George, le premier moment passé, paraît assez bien réagir contre ce coup imprévu, écrivait peu après sir Hector à son petit-neveu. Au fond, il se rendait bien compte que ce pauvre Charlie aurait été un piteux successeur. Puis encore, je crois qu'il se méfiait de la blonde Hulda et, si quelque chose peut le consoler en la circonstance, c'est – je l'ai compris hier en causant avec lui – c'est de la voir maintenant réduite à zéro, tombée du haut de ses ambitions, n'ayant plus rien à espérer en dehors de ce qu'elle devra au bon plaisir de lord Harold Treswyll, quand il sera devenu duc de Pengdale.

« La belle fait en public assez bonne figure.

Mais quel effondrement ce doit être ! Elle se voyait déjà duchesse, libre de mener comme elle le voudrait son pauvre sot de mari. Et paf ! tout le pot au lait de Perrette gît à terre !

« Lamentable aventure ! Mais cette charmante veuve – elle est réellement fort bien dans ses voiles de deuil – doit avoir beaucoup de ressort, elle essaiera de remonter sur l'eau, de façon ou d'autre. Hier, à Elsdone Castle, elle m'a demandé de vos nouvelles avec beaucoup d'intérêt, s'est informée si vous ne pensiez pas venir bientôt en Angleterre... et j'ai compris, mon cher ami, que par celle-là non plus vous n'étiez pas oublié. »

Cette lettre de son oncle fut remise un matin à l'émir Abd-el-Rhamon, tandis qu'il écoutait sans émotion la doctoresse anglaise chargée de soigner les femmes de son harem, venue pour l'informer du décès de son fils, un enfant de six mois, né de Khadidjah, la fille d'Abd-el-Malari. Ce petit être mourait du même mal qui avait enlevé les fils du défunt émir et dont seraient atteints également, au dire des médecins, tous les enfants mâles que mettrait au monde Khadidjah.

Harold avait paru indifférent à cette perspective. La fibre paternelle était inexistante chez lui. En outre, il considérait que cette aventure orientale ne devait avoir qu'un temps. Il s'était plu à la mener pendant quelques années ; mais il comptait rentrer bientôt et définitivement en Angleterre, pour ne plus faire sur la terre d'Orient que de courts séjours.

Ainsi donc, le mariage selon la loi de Mahomet ne serait dans sa vie qu'un épisode et ne l'empêcherait pas d'en contracter un autre, qui seul compterait devant les lois de son pays, et devant l'Église. Une de ses femmes, la jolie Leïla, venait de lui donner un fils. Il ferait de cet enfant son successeur, le futur émir. Mais, dans son pays natal, lord Harold perpétuerait une autre descendance, en s'unissant à une Européenne de même rang que lui.

La nouvelle que lui apportait la lettre de sir Hector ne parut aucunement l'émouvoir. Cette âme dure, orgueilleuse, ne pouvait éprouver qu'indifférence et mépris à l'égard du pauvre Charlie. La seule chose intéressante, c'était que,

dans un avenir vraisemblablement peu éloigné, il hériterait le titre ducal et les domaines y afférant.

En relisant les lignes où son oncle parlait de lady Brasleigh, il sourit avec une ironique satisfaction. Ce projet de revanche contenu dans le mariage de la belle Suédoise avec lord Charles, il l'avait aussitôt compris. Mais voici que Hulda se trouvait maintenant précipitée du haut de ses rêves ambitieux. N'ayant pas de fils, elle verrait les biens inaliénables – les seuls qui subsistassent de la fortune naguère plus considérable des ducs de Pengdale – passer entre les mains de lord Treswyll. La petite Maud n'aurait droit à rien et dépendrait entièrement, pour son existence matérielle, de l'héritier du duché, puisque sa mère n'avait aucune fortune.

Un éclair de sarcasme traversa les fauves prunelles du jeune émir, tandis qu'il songeait :

« Cette pauvre Hulda, comme elle va payer cher son petit essai de vengeance ! »

## **Deuxième partie**

## I

Neuf années avaient passé, depuis le jour où l'on dansait dans les salons d'Elsdone Castle en l'honneur des vingt ans de lord Charles Brasleigh. Le duc, après la mort de son fils, n'avait plus voulu habiter cette résidence auparavant si chère. Il s'était fixé en France, à Saint-Germain-en-Laye, où il avait encore vécu trois ans. Là venait le visiter son petit-neveu, lord Treswyll, pendant les fréquents séjours qu'il faisait à Paris. Mais le vieillard écartait inflexiblement de lui sa belle-fille, objet d'une animosité qu'il ne lui dissimulait plus. Mêlant aux reproches mérités les accusations injustes, il lui avait déclaré sa volonté de ne plus la voir.

En conséquence, Hulda s'était installée à Londres avec sa mère et sa fille, vivant assez largement de la rente que lui faisait le duc. Mais combien cette existence était différente de celle

qu'elle avait rêvée ! Et quelle souffrance, quelle colère lui gonflaient le cœur quand elle entendait parler de lord Treswyll, qu'elle lisait son nom dans quelque compte rendu de réunion mondaine ou sportive, ou bien encore de séance à la Chambre des lords !

Plusieurs fois, elle l'avait aperçu de loin, et sa passion s'était ravivée avec violence. Un jour, elle s'arrangea pour se trouver sur son chemin. Il la salua avec une politesse hautaine, en lui accordant à peine le regard distrait dont il eût effleuré une étrangère quelconque rencontrée autrefois. Et Hulda était rentrée chez elle dans un état d'exaspération qui avait presque effrayé sa nièce.

Quelques jours après la mort de son beau-père, elle reçut un mot écrit par le secrétaire du nouveau duc, l'informant que Sa Grace désirait lui parler et la recevrait le lendemain à trois heures de l'après-midi, à Brasleigh-House, la vieille résidence des ducs de Pengdale.

Hulda se rendit à cette convocation avec un mélange d'empressement et d'angoisse. Elle se

trouva en face d'un homme froidement poli, qui lui signifia en quelques mots sa décision au sujet de la veuve et de la fille de lord Brasleigh. Toutes deux habiteraient un appartement à Elsdone Castle et recevraient une rente suffisante pour leur entretien. Toutefois, ladite rente serait supprimée au cas où lady Brasleigh jugerait bon d'aller s'installer ailleurs.

Hulda ne put réprimer un mouvement de stupéfaction. Elle balbutia :

– Comment, je devrai habiter là-bas toute l'année ?

– J'ai parlé de résidence habituelle. Naturellement, vous resterez libre de faire quelques séjours ailleurs. Mais j'ai ouï dire que votre petite fille est de santé fort précaire, ainsi donc, en bonne mère, vous ne pouvez que vous réjouir de la voir vivre dans un air aussi fortifiant.

Il la tenait sous son regard d'impérieuse ironie – ce regard qui l'avait autrefois si bien vaincue et dont, certes, le pouvoir n'avait pas diminué. Sur les tentures de vieille tapisserie, la tête altière se détachait, avec ses cheveux bruns aux reflets

fauves, son teint mat et ses traits virilement, nettement dessinés. L'aisance du grand seigneur s'affirmait dans l'attitude, dans les mouvements, comme aussi la plus sobre élégance dans la tenue du nouveau duc. Plus encore qu'autrefois, il avait son dur regard de maître, où s'affirmait l'intelligence dominatrice, et qui subjuguait si bien les femmes qu'elles souhaitaient passionnément le joug très lourd, quoique éphémère, que faisait peser Harold sur celles qu'il distinguait.

Humblement, dissimulant du mieux possible son trouble, Hulda déclara qu'Elsdone Castle était en effet le lieu le plus favorable pour la santé de sa fille et qu'elle-même s'y trouverait fort bien. En parlant ainsi, elle songeait que là-bas, les occasions de revoir le duc seraient assez fréquentes, pendant les séjours qu'il y ferait. Alors ne serait-il pas possible, à force de souplesse, de flatteries, en mettant en œuvre toute sa séduction, toute son habileté, de lui faire oublier la faute qu'elle avait commise à son égard en épousant Charles et – espoir enivrant ! – d'arriver à lui plaire de nouveau ?

Harold devina-t-il ce qui se passait à ce moment dans l'esprit de Hulda ? Peut-être, car le pli d'ironie qui demeurait au coin de ses lèvres s'accentua encore. Rien cependant, ni dans son attitude, ni dans ses paroles, n'avait pu donner le moindre espoir à Hulda. D'un bout à l'autre de cette courte entrevue, il montrait une froide indifférence, traitant Hulda comme une étrangère. En somme, il avait l'air de lui faire une aumône. Mais la jeune femme voyait s'effondrer devant lui, comme autrefois, toutes ses susceptibilités ; elle devenait aveugle et sourde pour tout ce qui n'était pas son regard, sa voix, sa volonté.

Elle partit le mois suivant pour Elsdone Castle avec sa mère et la petite Maud. Mais plus d'un an s'écoula avant que le duc y parût. La jeune femme s'ennuyait mortellement dans la belle résidence dont elle occupait l'un des plus petits appartements, qui donnait sur une cour. Elle n'avait qu'un service restreint et un dog-cart était seul mis à sa disposition parmi les voitures du château. Harold lui témoignait ainsi clairement que, tout en se croyant tenu de donner une situation convenable à la veuve de lord Brasleigh,

il considérait toujours celle-ci comme étant de situation inférieure, et en dehors de la famille.

Bien que très cruellement humiliée par cette évidence, Hulda ne souhaitait pas cependant échapper à la position pénible qui lui était faite dans cette demeure où elle avait pensé gouverner en maîtresse, car elle voulait revoir Harold, vivre dans la même atmosphère que lui, essayer de ramener vers elle une attention pourtant si éphémère, si cruellement décevante, ainsi qu'elle en avait déjà fait l'expérience.

Au reste, les ennuis de son exil se trouvaient mitigés par la présence de sa mère et par des relations de voisinage ; celles-ci en petit nombre il est vrai, car la plupart des personnalités de la contrée restaient sur la réserve, attendant de bien savoir quelle serait l'attitude du nouveau duc à l'égard de lady Brasleigh, qu'il semblait jusqu'ici tenir en disgrâce.

Quant à la petite Maud, enfant malade qui ressemblait à lord Charles, Hulda en laissait tout le soin à sa mère. Elle lui rappelait trop combien la situation eût été différente si, au lieu d'elle,

était né le fils tant désiré. À son égard, elle n'éprouvait aucune affection maternelle, mais bien plutôt un ressentiment qui lui faisait détourner son regard quand il rencontrait la chétive et mélancolique figure encadrée de pâles cheveux blonds.

Un jour d'avril, enfin, le duc arriva à Elsdone Castle. Il n'y passa d'ailleurs que trois jours, pour donner les ordres nécessaires à différentes transformations décidées par lui. Mais ce séjour était le prélude d'une installation fixée à la fin de juin, ainsi que l'apprit à lady Brasleigh Crowley, l'imposant majordome chargé de mettre à exécution les instructions de Sa Grace.

Hulda ne put entrevoir Harold que de loin, car il ne parut pas se souvenir qu'elle vivait sous son toit et elle n'osa se rappeler à lui. Mais elle attendit avec une fiévreuse impatience l'époque de son retour.

Les beaux jardins d'Elsdone Castle reçurent une parure fleurie telle qu'ils n'en avaient pas connu de semblable au temps de leur plus grande splendeur, les eaux jaillissantes, arrêtées depuis

plusieurs années, commencèrent de retomber à nouveau dans les vasques, les bassins de marbre ; d'intelligentes restaurations rendirent leur beauté primitive aux statues, aux vases décorés de sculptures, œuvres de maîtres italiens du seizième et dix-huitième siècles, dont l'entretien avait été négligé depuis longtemps. Dans toutes les parties de la noble résidence, ce fut un réveil, un féerique renouveau de splendeur. Les écuries, admirablement aménagées, se garnirent des plus beaux spécimens de la race chevaline ; le chenil, délaissé par le défunt duc, trop vieux, et par lord Brasleigh, qui n'aimait pas la chasse, renferma à nouveau des hôtes de choix. Puis, à travers le château, commencèrent de circuler des serviteurs nombreux, en attendant les autres qui devaient arriver en même temps que le maître.

Ces préparatifs excitaient au plus haut point la curiosité, dans tout le pays. Ce nouveau duc de Pengdale, personnalité fort au-dessus de l'ordinaire et d'un renom quelque peu inquiétant, apparaissait comme un seigneur de tout autre envergure que ses prédécesseurs. Or, un fait vint encore aviver la curiosité publique. On apprit un

jour que Medjine-Park avait reçu des hôtes. Qui étaient ceux-ci ? Pour les uns, il s'agissait des femmes de l'émir, installées là avec leur suite de serviteurs ; pour d'autres, d'une seule d'entre elles, la préférée. Cette dernière hypothèse représentait l'opinion la plus courante, car il ne paraissait guère vraisemblable que le duc, quoique fort dédaigneux de l'opinion d'autrui, oubliât qu'il n'était plus ici un prince oriental usant des lois faciles de la Religion coranique, mais bien un grand seigneur anglais, et catholique – de nom tout au moins.

Quoi qu'il en fût, le mystère du palais sarrasin demeura impénétrable. Abdallah, rentré en faveur, et un autre serviteur de race persane, étaient chargés du ravitaillement de Medjine-Park, dont jamais ne sortait aucun des habitants. On ne pouvait espérer se renseigner près d'eux et ceux qui s'y risquèrent – comme le fit un jour Hulda – se heurtèrent au plus complet mutisme.

Un jour, vers la mi-juin, le duc arriva en voiture avec ses chiens favoris, deux molosses à la tête puissante. Il était accompagné d'une

nombreuse domesticité, en partie composée d'Arabes et de quelques Persans. Peu après apparut sa mère, puis ce fut le tour de sir Hector. Ils précédaient de quelques jours les premiers des hôtes invités par séries qui devaient se succéder jusqu'à l'hiver. Harold s'installait à Elsdone Castle pour un séjour de plusieurs mois et il lui plaisait d'avoir pendant ce temps autour de lui quelques hommes de talent ou de conversation agréable, quelques jolies femmes élégantes, tous empressés à lui faire leur cour. Lady Treswyll et sir Hector étaient là pour leur faire les honneurs d'Elsdone Castle. Quant au maître de céans, il n'abandonnait pas ses habitudes d'indépendance. Parfois, il passait des journées entières dans son appartement, ou bien faisait de longues et solitaires promenades en mer. Il lui arrivait aussi de passer plusieurs jours à Deerden, le vieux logis patrimonial des Dorgan, sa demeure de prédilection, « son repaire », comme il l'appelait. En prévision de ces séjours impromptus, des domestiques s'y trouvaient à demeure, sous la direction de Mrs. Spread, plus servile que jamais devant ce maître redouté de tous.

L'aristocratie de la contrée prisait très haut le privilège d'être conviée aux fêtes d'Elsdone Castle, aux grands dîners hebdomadaires où l'on pouvait apprécier les merveilles culinaires du chef français. Pendant ce temps, dans un des petits appartements du château, Hulda Storven se consumait de rage impuissante. Elle n'avait que les échos de cette existence fastueuse si proche d'elle. Le duc, décidément, semblait l'ignorer de parti pris. Plusieurs fois, cherchant à se trouver sur son chemin, elle l'avait rencontré dans le parc. En ces occasions, il s'était borné au plus froid salut qu'autorisât la politesse. Comment, en ce cas, espérer ramener vers elle son attention ?

Dans ses nuits d'insomnie, elle en cherchait vainement le moyen. Les soirs de réception, elle rôdait autour des salons, écoutant, cherchant à apercevoir le duc, à identifier la comtesse Doumine, cette grande dame russe très belle, douée de rares facultés intellectuelles et d'un orgueil intraitable, lequel, disait-on, avait cette fois trouvé un maître. Un matin, elle l'aperçut, très imposante dans sa tenue d'amazone, chevauchant près d'Harold dans une allée du

parc. Le souvenir de semblables promenades avec le même cavalier, plus jeune, agita violemment l'âme de lady Brasleigh. Elle aussi, comme la fière grande dame, le regardait avec la même humble et ardente adoration. Et lui avait cette même expression d'indifférence railleuse, de froide nonchalance.

Il disait donc vrai, en assurant jadis à Hulda Storven qu'il était incapable d'aimer ? Un être asservi à son bon plaisir, il ne voyait que cela dans la femme. Et il fallait lui rendre cette justice qu'il le laissait entendre avec une terrible sincérité.

Cependant, combien ardemment Hulda le désirait, cet esclavage !

Un matin, en flânant dans les jardins, lady Brasleigh rencontra sa fille accompagnée de la nurse chargée de veiller sur elle. Sans même embrasser l'enfant, elle lui adressa une sèche gronderie au sujet d'une tache sur sa robe. Puis, comme des larmes venaient aux yeux de l'enfant, elle dit avec irritation :

– Quelle sottise créature vous faites ! On ne peut vous adresser une observation sans qu’aussitôt vous pleurnichiez. Rentrez-la, Ellen, et privez-la de gâteau au lunch. Cela lui fera souvenir une autre fois que je déteste...

Un mouvement de surprise, chez la nurse, lui fit tourner la tête. Derrière elle, contournant un petit kiosque fleuri, apparaissait le duc de Pengdale.

Il salua Hulda, en disant ironiquement :

– Mes compliments, lady Brasleigh ! Je crois que votre fille doit être la plus heureuse enfant d’Angleterre.

Le teint de la jeune femme s’était vivement coloré. Elle balbutia :

– Je ne la gâte pas... Son caractère est peu facile...

– Peu m’importe que vous la gâtiez ou non, pourvu qu’elle soit élevée de façon convenable à cause du nom qu’elle porte. Mais je suis certain d’avance que vous saurez lui enseigner le grand souci des apparences. À défaut d’un fond plus

solide, cette façade lui suffira peut-être pour se conduire correctement dans la vie.

Pendant quelques secondes, Hulda resta muette, accablée sous le sarcasme contenu dans le ton et dans le regard de son interlocuteur.

Enfin, elle répliqua avec un coup d'œil plein d'humble reproche :

– J'ai été pour lord Brasleigh une épouse irréprochable. On n'a pu dire le contraire à Votre Grace...

– Certes non, et je suis persuadé que vous resterez le modèle des veuves, quelles que soient les tentations que vous rencontrerez désormais sur votre route.

Il leva son chapeau et fit un mouvement pour s'éloigner. Puis, regardant à nouveau la jeune femme dont le visage empourpré témoignait d'une vive émotion, il dit avec une sorte d'indifférence railleuse :

– Venez donc à la soirée que nous donnons demain, si cela vous intéresse.

Sur cette froide invitation, il appela ses molosses étendus à quelques pas de là et s'éloigna dans la direction du parc.

## II

De tout ce mouvement, ces racontars, cette curiosité que suscitait dans la contrée la présence du nouveau duc, rien n'arrivait à Black-House.

Molly, de par sa surdité, se trouvait peu disposée au bavardage. M<sup>lle</sup> Constance, ayant dû renoncer à la messe dominicale à cause des rhumatismes qui lui interdisaient la dure montée de Leigham, ne se trouvait en rapport qu'avec le curé, Mr. Carson, prêtre âgé, fatigué, de caractère paisible et bon, fort ennemi des commérages. Yildiz avait pour seules relations Mrs. Darley et Mrs. Dorne, la mère du maître d'école, toutes deux fort peu bavardes. Quant aux sœurs de Saint-Jude, elles ne parlaient guère du duc de Pengdale, dont le nom était mentionné chaque jour dans la prière faite à l'office du soir pour les fondateurs et leurs descendants défunts et vivants. Le seigneur de Deerden les ignorait

complètement et, de par son renom d'impiété, il était pour les religieuses comme pour les personnes pieuses de la paroisse, une sorte de figure infernale.

Yildiz ne l'avait jamais revu, depuis ces neuf années. Elle savait seulement qu'il était devenu, en Orient, un véritable musulman et qu'ici on ne prononçait son nom qu'avec une déférence mêlée de crainte. Ce nom, elle le joignait chaque jour dans sa prière à celui de Mr. Éric Dorgan, car elle n'oubliait pas que sa tante, son frère et elle devaient à ces deux hommes leur pain quotidien.

Ce jeune tuteur, qui avait fait une vive impression sur son esprit d'enfant, ne s'occupait en aucune façon de ses pupilles. Mrs. Spread continuait de régenter ceux-ci avec un despotisme et une malveillance qui s'accroissaient, depuis surtout que se développait la beauté d'Yildiz, source de jalousie pour Bessie, dont la rancune n'avait pas cédé.

Depuis quelque temps, la femme de charge, qui remettait chaque trimestre aux hôtes de Black-House la somme fixée par Mr. Éric

Dorgan, prétendait contrôler leurs dépenses et les critiquait sans vergogne. La faible M<sup>lle</sup> Constance ne songeait pas à s'élever contre cette manière d'agir. Yildiz l'avait bien tenté, mais elle s'était attiré cette observation mauvaise, à propos de petits secours d'argent donnés à des familles nécessiteuses :

– C'est très facile de faire la charité avec l'argent d'autrui. Mais il est bien probable que my lord duc ne verrait pas cela d'un bon œil, lui qui ne permet pas qu'un miséreux approche seulement des alentours de sa résidence.

À ces méchancetés, Yildiz opposait le fier silence qui cachait ses pénibles froissements et qui exaspérait Mrs. Spread. Cette même dignité continuait d'être exploitée par la femme de charge pour faire mal voir la jeune Française des habitants de Leigham. Les femmes commençaient de la jalouser, parce que les hommes la regardaient trop et, ne trouvant rien à dire sur son existence digne et simple, s'en prenaient à sa réserve qualifiée par elles d'orgueil, critiquaient jusqu'à sa charité, si

discrète cependant. Elles répétaient après Mrs. Spread :

– Cette pauvre se croit-elle donc plus que nous parce que Sa Grace lui fait l’aumône ?

Le propos, rapporté à Yildiz par une jeune sœur du couvent, naïve et bavarde, blessa douloureusement l’âme fière et sensible. Mais, dans sa profonde piété, la jeune fille savait trouver la force de pardonner, de rester courageuse et gaie.

Mrs Dorne disait d’elle :

– M<sup>lle</sup> de Versigny mérite vraiment son nom d’« étoile ». Quand elle vient me voir, je me sens l’âme tout éclairée, presque joyeuse, tellement sa voix charmante sait dire les mots qui apaisent la souffrance et la tristesse.

Dans les pénibles conditions d’existence où se trouvaient les siens et elle, Yildiz avait le vif désir d’arriver au plus tôt à gagner leur subsistance. Mais par quels moyens y parvenir ? À Saint-Jude, on élevait les petites filles de paysans et de pêcheurs pour le modeste avenir

qui leur était réservé. Mrs. Spread avait voulu qu'Yildiz se contentât de la même éducation. Grace à Mrs. Darley, elle avait cependant reçu une certaine formation intellectuelle. Par les supérieures d'autres maisons de son ordre, sœur Mechtilde devait tâcher de lui procurer une situation ; mais elle ne se pressait pas de le faire, jugeant avec Mrs. Darley qu'Yildiz était trop jeune encore pour être ainsi lancée dans le monde, sans autre protection que celle de sa tante, bien illusoire.

Or, vers l'époque où le duc s'installa à Elsdone Castle, la femme de charge s'avisa de trancher la question. Trouvant un jour Yildiz occupée à faire les comptes de la maison, elle dit avec un sourire mauvais :

– Tâchez de bien vous y connaître dans les chiffres, mademoiselle, car je sais une bonne place d'aide-comptable qui sera libre l'année prochaine, dans la plus grande épicerie de Norcester. Cela fera tout à fait votre affaire. Peut-être même pourrai-je y placer Hubert en qualité de commis, car je ne vois pas qu'il soit capable

de jamais faire autre chose.

Yildiz ne répliqua rien, sachant l'inutilité de discuter avec cette femme haineuse. D'ailleurs, passé le mouvement de secrète révolte, elle se sentait courageusement disposée à l'humble tâche qui lui permettrait l'indépendance et la délivrerait de Mrs. Spread. Mais, au sujet d'Hubert, elle était résolue à résister, le moment venu. Il avait de rares dispositions pour le dessin et, à défaut de la carrière de peintre qu'on ne pouvait envisager dans sa position de fortune, il songeait à se faire une situation dans les arts décoratifs. Mrs. Darley, Silas Dorne l'y encourageaient beaucoup et Yildiz était prête à toutes les privations pour lui permettre les études nécessaires.

Mais voici qu'un nouveau et lourd souci venait s'abattre sur elle.

Son frère, interne depuis quatre ans au collège de Norcester, avait eu la scarlatine au début de l'hiver précédent. Comme il ne s'en remettait pas, on l'avait renvoyé à sa famille. Après avoir traîné tout l'hiver, il ne s'était pas trouvé mieux à l'approche des beaux jours. Vers le mois de

juillet, sa faiblesse devint telle qu'il ne pouvait plus se traîner jusqu'à la grève.

Le médecin de Leigham déclarait :

– Il lui faut du repos, du grand air, de la bonne nourriture. Il se remettra peu à peu, aucun organe n'étant atteint.

Puis, un jour, il déclara :

– Cette maison est trop triste, trop sombre, trop humide pour un malade. Je ne puis répondre de sa guérison s'il y demeure. En outre, ce jeune homme devra s'abstenir de travail pendant un an ou deux...

À l'entrée du village se trouvait une petite chaumière très ensoleillée qu'Yildiz savait inhabitée. En faisant part à Mrs. Spread du diagnostic médical, elle demanda à louer ce modeste logis pour y soigner son frère.

La femme de charge se récria :

– En voilà une exigence ! Et croyez-vous donc que je me permettrais cela de mon propre chef !

– Vous pourriez en parler au duc.

– En parler à Sa Grace ? Je serais bien reçue, de l’ennuyer pour si peu ! Et puis, on voit bien que vous ne savez pas ce que c’est d’avoir affaire à my lord duc. Quand j’y suis obligée, je n’en dors pas la nuit d’avant. Alors, vous n’imaginez pas que je vais me donner un souci comme celui-là, pour quoi ? Pour des idées de médecin, car, en réalité, l’air est parfait à Black-House et votre frère y guérira fort bien.

– J’ai bien compris l’inutilité d’une insistance, dit Yildiz à Mrs. Darley en lui rapportant, le lendemain, cet entretien. ne nous reste donc qu’une ressource : écrire au duc de Pengdale pour lui présenter cette requête. Bien qu’il se soit toujours désintéressé de nous, il ne peut avoir aucune malveillance à notre égard, et ce que nous lui demandons est si peu de chose ! Mrs. Spread sera furieuse, mais je ne puis laisser dépérir mon pauvre Hubert dans ce triste Black-House !

– Oui, évidemment, mon enfant, cette démarche s’impose, puisque cette femme ne veut pas entendre raison. Certes, j’aurais mieux aimé que vous n’ayez pas affaire à ce tuteur qui... qui

ne s'est jamais soucié de vous...

Cette fin de phrase n'était pas celle qui venait à la pensée de la vieille demoiselle. Elle considérait Yildiz assise en face d'elle, cette enfant dont elle avait vu éclore avec quelque angoisse la beauté si rare. Le visage d'un ovale délicat, les yeux veloutés, si ardents et si doux sous la frange mouvante des cils légers, la chevelure d'un brun si chaudement doré, tout cet ensemble charmant, Mrs Darley l'admirait une fois de plus, comme aussi la distinction héritée des vieilles races dont descendait Yildiz, la souplesse harmonieuse de ce jeune être svelte et gracieux. Et elle songeait avec un secret effroi : « Cette pauvre petite est infiniment séduisante, sans d'ailleurs s'en douter. Pourvu qu'elle ne rencontre jamais le duc ! On dit de lui tant de choses ! Ah ! je voudrais la voir loin d'ici, ma petite Yildiz ! »

### III

Sur la grande terrasse de l'Est, les hôtes masculins d'Elsdone Castle fumaient en causant, le lunch terminé. Ils appartenaient à des nationalités différentes, ce dont ne s'embarrassait guère le duc de Pengdale qui parlait couramment la plupart des langues d'Europe et d'Orient. On voyait parmi eux deux Français, un Russe, un Danois, un riche banquier syrien, un prince hindou, plus trois Anglais dont l'un, homme grisonnant et affable, était lord Blasdone, cousin de lady Treswyll. Sauf l'Hindou et l'un des Anglais, tous se servaient d'ailleurs, plus ou moins couramment, de la langue française, de telle sorte que la conversation était presque générale.

Le duc, cependant, restait silencieux, l'air distrait et lointain. Ses hôtes s'entretenaient d'une récente affaire criminelle qui venait de faire

grand bruit. L'accusé, à l'instigation de sa femme, jolie créature affolée de luxe, avait hâté la fin d'une vieille parente riche qui manifestait l'intention de refaire son testament pour le déshériter.

Le Russe dit en souriant :

– Conclusion : ne vous laissez pas mener par votre femme. Vous entendez, Charmois ?

Il s'adressait à l'un des Français, poète en renom, qui était fiancé.

André Charmois riposta :

– Bah ! mon cher, nous en sommes presque tous là. Au fond, cela ne réussit pas toujours si mal.

– Évidemment. D'ailleurs, je ne suis pas un adversaire de l'influence féminine, croyez-le bien...

À ce moment, Harold tourna vers celui qui parlait son regard ironique.

– Vous avez tort, Dousnaïef. La femme, comme tous les êtres faibles, est un composé de ruse et de vanité. Si vous ne savez pas la

maintenir dans la soumission, dans la conscience de son infériorité, vous êtes perdu. Car, ou bien elle vous accablera de son despotisme, ouvertement, ou, selon votre caractère et le sien, elle usera des voies souterraines, elle vous mènera par sa coquetterie, ses mines enjôleuses, ses bouderies – par ses mille petites intrigues et hypocrisies, en un mot.

Sir Hector approuva, d'un rire satisfait.

Mais Charmois protesta vivement :

– Il y a eu cependant des influences féminines bienfaisantes ! Et toutes les femmes ne sont pas telles que les dépeint Votre Grace, heureusement.

Le duc répliqua, de sa voix nette et railleuse :

– Elles le sont toutes, mon cher... toutes, je vous l'affirme, quand elles rencontrent l'homme assez faible pour céder à leur empire.

Lord Blasdone secoua la tête.

– Vous exagérez, Harold ! Pour ma part, je ne crains pas de dire que ma femme, au cours de ma carrière parlementaire, a été la plus discrète, la plus dévouée des collaboratrices, sans aucun

esprit de domination.

– Croyez-vous ? J’admire, au contraire, qu’en personne avisée, lady Mary a su faire agir son pouvoir secret sur vous, sans que vous en ayez conscience. Voilà bien le comble de l’habileté : conduire un homme de valeur, doué d’une volonté ferme et même un peu autoritaire, en lui laissant croire qu’il reste le maître.

– Vous êtes un affreux sceptique ! Aussi mériteriez-vous de tomber sous le joug, à votre tour.

Harold eut un rire d’amusement ironique.

– C’est une satisfaction que je ne vous donnerai pas, mon cher cousin.

Sur ces mots, il posa dans un cendrier sa cigarette à demi consumée, puis se leva en annonçant qu’il comptait passer deux ou trois jours à Deerden. À ce moment, au seuil d’un des salons donnant sur la terrasse, parurent deux femmes : lady Treswyll et la comtesse Doumine, grande jeune blonde aux yeux pers, au front orgueilleux. Harold, s’avançant, prit brièvement

congé d'elles sans paraître s'apercevoir du regard passionné qu'attachait sur lui la belle Russe.

André Charmois, en se penchant vers le comte Dousnaïef, fit observer à mi-voix :

– Il est certain que si nous étions tous comme lui, les femmes n'auraient pas beau jeu !

– Évidemment ! Oh ! il est très fort ! Une volonté d'airain, une intelligence supérieure, des dons physiques hors pair... Avec cela, on mate une Tatiana Doumine elle-même.

Le regard de Dousnaïef se dirigeait vers la jeune femme qui, d'une allure indolente, se dirigeait vers l'un des escaliers de la terrasse.

Charmois demanda :

– Croyez-vous qu'il l'épouse ?

– Ah ! quant à cela, je n'en sais pas plus que vous : pour le moment, elle paraît lui plaire, voilà tout ce que nous pouvons constater. Ce beau duc est une énigme... plutôt inquiétante et, à vous dire vrai, je crains que ma belle compatriote ne retire plus de souffrance que de joie d'une passion ayant pour objet un tel homme.

Celui dont on parlait ainsi venait d'entrer dans son cabinet de travail, dont les trois portes-fenêtres ouvraient sur la grande terrasse du premier étage. Il s'assit près du bureau d'ébène aux incrustations précieuses et sa main s'étendit pour prendre une revue commencée. Elle repoussa au passage, d'un geste distrait, une modeste enveloppe blanche posée sur une pile de journaux. Une lettre de solliciteur, très certainement, de solliciteuse, plutôt, car l'écriture de la suscription était féminine.

Une fort jolie écriture, d'ailleurs, simple, élégante, très peu banale cependant.

Telle fut la remarque faite par le duc quand, un moment après, en cherchant un journal, il retrouva encore cette enveloppe sous sa main. Cette fois il l'ouvrit, lut la feuille qu'elle contenait, s'arrêta un moment à la signature, d'une écriture toute différente, tremblée, peu lisible : « C. DE VERSIGNY. » Pendant un moment, accoudé au bureau, il songea, le regard amusé, un pli d'ironie aux lèvres. Puis il sonna et ordonna au domestique arabe qui se présenta :

– Envoie-moi Faâdi.

Après quoi, ayant pris une carte, il se mit à écrire rapidement.

\*

À Black-House, en ce même après-midi, Yildiz avait fort à faire jour calmer l'agitation de son frère. La lettre adressée au duc avait été mise la veille à la poste de Leigham et, maintenant, tante et neveux attendaient avec anxiété la réponse à cette requête, présentée par Yildiz de façon digne et touchante, et signée de M<sup>lle</sup> Constance.

La jeune fille disait à son frère : « Calme-toi, mon Hubert ! », mais il lui fallait toute sa force de caractère pour dissimuler l'inquiétude qui la poignait, dans cette incertitude.

En ce chaud après-midi de septembre, Hubert était étendu dans un fauteuil, devant la maison. Près de lui, M<sup>lle</sup> Constance tricotait. Yildiz, non loin d'eux, réparait un vêtement de son frère, car

il fallait plus que jamais économiser pour procurer au jeune malade les médicaments et les douceurs nécessaires.

Un étrange petit personnage apparut tout à coup, dans le sentier entre les pins. C'était un enfant d'une dizaine d'années, vêtu d'une sorte de petite veste couleur d'émeraude et d'une culotte bouffante de fine toile blanche qui laissait voir ses jambes nues, fluettes et brunes. Des cheveux très noirs couvraient le crâne un peu allongé. Dans le visage menu, au teint mat, brillaient des yeux vifs et doux.

Hubert dit avec surprise :

– Que vient faire ici ce petit Oriental ?

– Sans doute se promenait-il dans les jardins, et la curiosité l'aura conduit de ce côté, répondit Yildiz.

Mais l'enfant venait tout droit vers la maison. Il tenait à la main une enveloppe et, quand il fut devant les trois personnes qui le regardaient avec étonnement, il s'arrêta en les considérant tour à tour avec embarras.

Yildiz demanda :

– Que voulez-vous, mon petit ?

L'enfant prononça quelques mots en une langue étrangère. Puis il montra à la jeune fille la suscription de l'enveloppe :

« Mademoiselle de Versigny. »

Et son regard interrogeait en même temps.

– Oui, c'est bien pour nous. Merci, mon enfant.

Le petit garçon fit un salut à l'orientale et s'éloigna.

Hubert dit, la voix oppressée :

– Serait-ce déjà la réponse ? Lis vite, Yildiz !

La main tremblante de la jeune fille déchira l'enveloppe d'épais vélin crème et en sortit une carte sur laquelle se trouvaient inscrits ces mots, d'une écriture nette et décidée :

« Le duc de Pengdale aura le plaisir de recevoir Mesdemoiselles de Versigny aujourd'hui, à cinq heures, à Deerden. »

La carte glissa sur l'herbe qui couvrait le

devant du logis. Yildiz murmura :

– Il nous recevra ? Il faut donc que...

M<sup>lle</sup> Constance gémit, en joignant ses petites mains maigres nouées par les rhumatismes :

– Mesdemoiselles de Versigny ? Mais, moi, je ne peux pas monter là-haut ! Je ne peux pas y aller, Yildiz !

– Je le sais bien, ma tante. Mais il me semble difficile de me rendre seule...

– Pourquoi donc ?

À demi soulevé sur son fauteuil, Hubert semblait galvanisé tout à coup par un fiévreux espoir.

– ... Le duc doit être bien disposé, puisqu'il répond si vite, et de façon aimable, après tout. Cette entrevue ne peut avoir rien de désagréable.

– Non, certainement ! ajouta M<sup>lle</sup> Constance.

Ses soixante-dix ans étaient à peu près aussi ignorants des pièges de la vie que les seize ans d'Hubert. Yildiz n'était pas beaucoup plus éclairée. Mais l'instinct de son âme délicate

l'avertissait d'un péril et lui faisait envisager avec crainte cette entrevue, d'autre part pénible pour sa fierté. Cependant, elle comprenait qu'elle ne pouvait s'y dérober. D'eux trois, elle était la seule valide et, d'ailleurs, sa tante et son frère avaient trop coutume de la voir assumer toutes les charges morales pour admettre qu'elle reculât, cette fois, sans autre motif que cette secrète angoisse dont elle-même ne définissait pas pleinement le motif.

Un peu avant cinq heures, elle commençait de gravir le chemin escarpé qui longeait le mur des jardins du manoir. Involontairement, elle ralentissait le pas, comme pour retarder le moment où elle se trouverait en face de ce tuteur presque inconnu, dont le dur regard, le beau visage orgueilleux étaient cependant restés présents à sa mémoire. Mais, enfin, elle se trouva devant l'entrée du manoir. Au bas de l'escalier qui s'enfonçait sous la voûte, Abdallah se tenait debout. Avant que la jeune fille eût ouvert la bouche, il s'inclina en disant :

– Sa Grace vous attend, mademoiselle.

Les jambes d'Yildiz tremblaient un peu, tandis qu'elle montait les degrés de granit. En voyant devant elle l'immense hall, elle s'arrêta un instant, saisie d'admiration en même temps que d'une sensation d'écrasement. C'était l'heure du couchant et tous les feux des verrières se répandaient sur le granit sombre des piliers, sur les meubles somptueux, sur les fourrures de bêtes sauvages qui se mêlaient aux tapis précieux. De subtils parfums d'Orient traînaient dans l'air chaud. Yildiz, péniblement oppressée tout à coup, fit un mouvement en arrière avec l'envie folle, irrésistible, de s'enfuir.

Mais Abdallah disait :

– Par ici, mademoiselle.

Elle le suivit, tandis que de son cœur anxieux montait vers le ciel un appel fervent.

Du côté opposé au couchant, plusieurs pièces ouvraient sur le hall. Abdallah poussa l'un des battants d'une lourde porte de chêne et invita la jeune fille à entrer.

Elle se vit au seuil d'un cabinet de travail plus

long que large, éclairé par d'antiques verrières représentant différents épisodes légendaires de l'existence de Nurik le Fauve. Les meubles étaient de magnifiques spécimens du quinzième siècle, ainsi que les cuirs gaufrés couvrant les sièges et les murs. Des tableaux de l'école hollandaise, dans leurs cadres de vieux chêne, des armes anciennes précieusement damasquinées, de lourdes torchères de bronze formaient l'ornement sobre et sévère de cette pièce d'allure très seigneuriale.

Le duc, assis dans un fauteuil profond, posa près de lui le journal qu'il tenait à la main, se leva et fit quelques pas vers la jeune fille rougissante, arrêtée sur le seuil. Un sourire d'amusement un peu railleur venait à ses lèvres. Il dit avec courtoisie :

– J'ai désiré causer avec vous, mademoiselle, au sujet de ce que vous me demandiez. Est-ce vous qui m'avez écrit ?

– Oui, my lord, de la part de ma tante. Elle n'a pu se rendre à l'invitation de Votre Grace, car la montée jusqu'à Deerden lui est impossible, à

cause de ses rhumatismes.

Elle tremblait intérieurement, la pauvre Yildiz, sous la fascinante lueur de ce regard, devant cet énigmatique sourire qui entrouvrait les lèvres au vif ton de pourpre.

– Eh bien, mademoiselle, j’arrangerai cette petite affaire avec vous. Venez, vous allez m’expliquer cela.

Il lui désignait un fauteuil, près de celui qu’il venait de quitter. À ce moment, l’un des molosses étendus sur le tapis se souleva, en tournant vers Yildiz sa tête énorme, d’une impressionnante férocité. Yildiz eut un mouvement d’hésitation que vit aussitôt Harold.

– Ne craignez rien, Kiamil ne se jettera pas sur vous, à moins que je ne le lui ordonne. Or, je n’en ai aucune envie, soyez sans crainte.

Tandis qu’Yildiz prenait place sur le siège désigné, il sonna et donna un ordre à Abdallah. Puis il s’assit à son tour et, en quelques mots, interrogea la jeune fille sur son frère. Après quoi, il s’enquit de la façon dont elle-même avait été

élevée.

L'intérêt, très visiblement, était absent de ces questions. Il se concentrait dans le regard qui ne quittait pas le délicat visage rougissant et les yeux veloutés, d'une si profonde douceur, où se reflétait un peu du malaise, du trouble qui pénétraient l'âme d'Yildiz.

– Ainsi donc, vous avez fait vos études au couvent de Saint-Jude ? J'imagine que, sous ce rapport, les ressources n'y doivent pas être très remarquables ?

– En effet. Mais une dame pensionnaire a eu la bonté de compléter mon instruction du mieux qu'elle a pu.

– Pourquoi, si vous désiriez pousser davantage cette instruction, n'avez-vous pas demandé à Spread de vous placer dans un bon collège ?

– Mais... je n'aurais osé...

Pendant un moment, Harold considéra l'expressive physionomie qui témoignait d'un certain embarras. Puis il se pencha vers la jeune fille en demandant :

– S’est-elle montrée désagréable pour vous ?

À cette question directe, Yildiz resta muette, en baissant légèrement les yeux.

– Voyons, dites-moi cela, ma belle pupille ?

À la fois impérieux et souriant, le duc posait sa main sur l’épaule de la jeune fille. Elle eut un mouvement de recul. Ses yeux se relevaient et, dans leur pure lumière, passa une ombre d’angoisse, tandis que tremblaient un peu les lèvres d’un rouge si vivant.

Harold eut un rire nuancé d’ironie.

– Êtes-vous donc comme les sensitives, qu’on ne puisse vous toucher ?

Mais il retirait sa main. Tout en continuant de regarder Yildiz, il déclara :

– Je me doute que Spread mérite beaucoup de reproches. Mais revenons à votre frère. Je ne vois aucun inconvénient à son installation hors de Black-House et Spread recevra des ordres à ce sujet. Il est entendu également qu’il prendra le temps de repos nécessaire à sa guérison... Vers quelle profession songe-t-il à se diriger ?

– Il aurait voulu, ayant de grandes aptitudes pour le dessin, travailler les arts décoratifs. Mais Mrs Spread est d’avis qu’il doit entrer dans le commerce.

– Dans le commerce ? Un Versigny ? Elle est folle, cette femme ! Et pour vous, a-t-elle imaginé quelque chose en ce genre ?

Un timide, délicieux sourire vint aux lèvres d’Yildiz.

– Elle parle d’une place de comptable dans une épicerie, à Norchester.

– Ah ! bon. Elle est réussie, cette Spread. Je ne la croyais pas aussi stupide. À moins que...

Il n’acheva pas sa pensée. Pendant un moment, il resta silencieux, considérant toujours la jeune fille très émue, visiblement fort gênée de cette attention. Puis il demanda :

– Quels sont vos projets personnels, au sujet de votre avenir ?

– Je songe à l’enseignement. Peut-être pourrais-je obtenir un poste de sous-maîtresse dans une institution de jeunes filles. Là, je

pourrais en même temps continuer mes études pour obtenir les diplômes nécessaires. Ainsi, dans quelques années, je libérerais Votre Grace de cette charge que je la remercie d'avoir assumée, après Mr. Éric Dorgan.

Elle parlait avec simplicité, avec une charmante dignité. Harold eut un geste de courtoise protestation.

– Je ne fais que continuer d'acquitter la dette contractée par mon grand-oncle à l'égard de M. de Versigny. C'est pourquoi je regrette que Spread ait si ridiculement interprété les instructions reçues. Enfin, tout cela peut se réparer, et nous en reparlerons.

Considérant que ces paroles terminaient l'audience, Yildiz se leva. Mais le duc dit en souriant :

– Je ne vous laisserai pas redescendre à Black-House, par cette chaleur, avant que vous ayez pris quelque rafraîchissement.

Elle essaya de refuser. Mais, sans l'écouter, il se levait à son tour en disant, avec son habituel

accent impératif :

– Venez, mademoiselle.

Dans le hall, une collation était préparée sur une curieuse table byzantine en ivoire travaillé. Le duc, s’approchant, prit une boire d’argent niellé, merveille d’orfèvrerie ancienne, et versa dans les coupes de cristal un liquide rosé, au délicieux parfum de fruit.

– Voilà un breuvage oriental sur lequel vous allez me donner votre avis.

Il tendit la coupe à Yildiz qui la prit d’une main hésitante et lui offrit des pâtisseries légères et parfumées, œuvre de son cuisinier arabe.

Elle en prit une, au hasard. Sa gorge serrée la laisserait-elle passer ? Un douloureux effroi se saisissait d’elle, agitait d’un léger tremblement ses mains dont l’une se crispait autour du pied de la coupe faite d’un cristal si fin qu’il semblait devoir se briser sous un simple attouchement. Il lui fallait en appeler à toute son énergie pour ne pas s’enfuir comme un pauvre agneau pris de peur, loin de ce grand seigneur d’une si altière

élégance, loin de ces yeux dominateurs qui ne la quittaient pas, tandis qu'elle répondait aux questions de son hôte, assis près d'elle sur le divan drapé d'une somptueuse étoffe orientale.

Il s'informait si elle était musicienne. Après une légère hésitation, elle lui avoua que Mrs Darley lui avait donné des leçons, en cachette de Mrs Spread, et qu'elle jouait de l'harmonium.

– J'aime beaucoup la musique, ajouta-t-elle. Il paraît que j'ai de grandes dispositions. Mais, là encore, le couvent ne possédait pas les éléments nécessaires pour me permettre d'acquérir un talent capable de nous faire vivre, les miens et moi.

Harold désigna l'orgue qui occupait l'une des extrémités du hall,

– Il faudra venir jouer ici.

Elle dit vivement :

– Oh ! j'en serais bien incapable, sur un instrument comme celui-là !

– Je vous montrerai. L'orgue a mes prédilections. Et vous verrez ce que donne Bach,

joué là.

Elle frissonna un peu, en songeant avec effroi :

« Pense-t-il donc me faire revenir ? »

Sa main frémissante approcha la coupe de ses lèvres, qui burent lentement le frais liquide. Par la porte, ouverte sur la terrasse, entraient le soleil couchant qui éclairait le modeste costume de serge bleu marine un peu fané, le teint délicatement satiné tout à coup pâlisant, et donnait des tons d'or en fusion aux ondes légères de la chevelure.

– Eh bien ! Que dites-vous de mon breuvage d'Orient ?

– Il est exquis, my lord.

– Vous allez en reprendre encore ?

– Je remercie Votre Grace... mais il faut que je rentre maintenant. Ma tante s'inquiéterait...

Elle posa la coupe sur la table et se leva. Harold rencontra un regard où se mêlaient la crainte et la candide fierté, un regard de jeune gazelle inexpérimentée qui ne sait trop encore de quoi est capable le fauve rencontré sur sa route.

Le duc eut de nouveau son énigmatique sourire. Il dit en se levant :

– Eh bien ! je vous rends votre liberté. Dans très peu de temps, je vous ferai connaître ce que j’ai décidé pour votre frère. En tout cas, il sera soigné... Mes hommages à M<sup>lle</sup> votre tante, je vous prie.

Comme Yildiz se dirigeait vers l’escalier, il l’arrêta du geste.

– Mais non, passez par les jardins. Le trajet sera plus court et plus agréable.

Il l’accompagna jusqu’à la terrasse. Les orangers, les lauriers-roses et les grenadiers y formaient de frais bosquets. Près de l’un d’eux était étendu le petit Oriental qui avait apporté la carte d’Harold à Black-House. Il se souleva, à la vue de son maître, en attachant sur celui-ci des yeux craintifs.

Remarquant le regard d’intérêt dirigé par Yildiz sur l’enfant, le duc expliqua :

– Faâdi est de race persane. Il fait partie de ma domesticité orientale et je crois qu’il sera, dans

quelques années, un bon serviteur, fort intelligent.

Au bord de la terrasse, Harold prit congé de la jeune fille. Dans sa main souple et fine, il enserra pendant quelques instants les doigts délicats, un peu tremblants. Une dernière fois, son regard enveloppa le jeune visage éclairé par les clartés mauves du couchant, ce visage ravissant où la grâce innocente de l'enfant se mêlait encore au charme enivrant de la femme.

Puis il regarda descendre et s'éloigner dans les jardins embaumés la silhouette élégante environnée des dernières lueurs du soleil mourant.

Quand elle eut disparu, le duc resta un moment immobile, l'air songeur. Les molosses, qui l'avaient suivi, s'étaient assis près de lui et semblaient attendre son bon plaisir.

Abdallah parut au seuil du hall, s'avança vers son maître en une attitude d'humble déférence. Répondant à l'impérieux regard qui l'interrogeait, il prononça en langue arabe :

– Tu m’aurais dit, seigneur, de venir prendre tes ordres pour Medjine-Park.

– Je n’irai pas aujourd’hui.

Comme Abdallah s’éloignait, le duc ajouta :

– Fais prévenir Spread qu’elle vienne me parler, dans mon cabinet.

## IV

Cette nuit-là ne fut pour Yildiz qu'une longue insomnie. Quelle qu'eût été la joie de M<sup>lle</sup> Constance et d'Hubert à l'annonce de l'accueil fait à leur requête, la jeune fille ne pouvait écarter d'elle cette sensation de trouble, d'impérieuse angoisse qu'elle avait emportée en quittant Deerden. Elle avait répondu à Hubert, qui lui demandait son impression sur le duc :

– Il a très grand air, il est très intimidant... Ses yeux surtout... Je ne pense pas qu'on puisse jamais se trouver à l'aise devant eux.

Or, ce regard, elle croyait le sentir encore peser sur elle. L'impression d'un danger, si vivement ressentie dans le hall de Deerden, demeurait en son âme innocente, mais très pure, très élevée, mûrie par la prière et la réflexion. Elle était d'autant plus vive, cette impression, qu'Yildiz, comme toutes les femmes qui

approchaient Harold, avait subi, sans bien s'en rendre compte, la redoutable séduction de cet homme.

« Que je voudrais ne pas le revoir ! pensait-elle. Oh ! que je le voudrais, mon Dieu ! »

Au matin elle monta à Leigham et gagna le couvent dans l'intention de voir Mrs. Darley. Celle-ci était en conversation, dans sa chambre, avec la supérieure, qui lui confiait son souci croissant au sujet de la communauté. Le couvent, très vieux et délabré, menaçait ruine. En outre, pendant l'hiver, l'humidité suintait partout. Quelque temps auparavant, sœur Mechtilde avait été trouver Mr. Crowley, l'intendant principal du duc de Pengdale, pour lui exposer la situation. Il était venu, avait tout examiné, puis, en parlant, avait déclaré qu'il allait faire son rapport au duc. Quinze jours plus tard, la supérieure recevait cette réponse :

« J'ai le regret de vous informer, madame la supérieure, que Sa Grace ne juge pas nécessaire la restauration du couvent, ni le maintien de la communauté. Quand vous trouverez ces

bâtiments inhabitables, le duc de Pengdale vous allouera, ainsi qu'à celles de vos compagnes ayant déjà fait profession, une rente suffisante pour vous permettre de vivre dans une maison de retraite. »

Ainsi donc, les sœurs se trouvaient averties : la fondation plusieurs fois séculaire cesserait le jour où elles seraient obligées de quitter leur couvent, sous peine de le voir crouler sur elles.

Avec cette pénible perspective, sœur Mechtilde avait dû refuser une postulante et envisageait le renvoi dans leur famille de ses trois novices.

Mais cette anxiété s'effaça momentanément devant une autre, dès qu'Yildiz leur eut appris l'événement de la veille.

Leur consternation, leur émoi ne purent échapper à Yildiz. Elle-même, dans sa physionomie, dans le frémissement de sa voix, leur laissait voir son trouble, son inquiétude. Dans le récit de la jeune fille, Mrs. Darley discerna aussitôt ce qui avait complètement échappé à M<sup>lle</sup> Constance : le duc, sans sortir des

bornes de la correction, sans outrepasser les droits que lui donnait son titre de tuteur, s'était montré d'une inquiétante amabilité pour cette pupille de laquelle, jusqu'alors, il ne s'était soucié le moins du monde.

Mais il ne fallait pas laisser voir son angoisse à Yildiz, déjà si émue. Elle lui donna quelques discrets conseils, au cas – trop probable, hélas ! – où elle reverrait le duc. Puis toutes deux se rendirent à la chapelle et là, dans la paisible atmosphère embaumée du parfum des dernières fleurs d'été, l'âme inquiète d'Yildiz se calma en une prière confiante, tandis que Mrs. Darley suppliait Dieu d'étendre sa protection sur l'enfant menacé.

– Oui, terriblement menacée ! disait-elle avec effroi à sœur Mechtilde après le départ de la jeune fille. Ma chère sœur, votre petite Yildiz va se trouver aux prises avec des difficultés auxquelles je ne puis songer sans frémir !

– Pensez-vous vraiment que le duc oserait ?... Cette enfant, dont il est le tuteur... Peut-être est-il assez honnête homme pour ne pas oublier à ce

point ses devoirs.

Mrs. Darley hocha la tête.

– On prétend que le mot « devoir » ne compte guère pour lui... Enfin, espérons, ayons confiance dans le secours divin. Sans lui, Yildiz serait perdue, sœur Mechtilde, j'en ai la certitude.

\*

Dans l'après-midi de ce même jour, Yildiz envoya Molly chercher du poisson chez un vieux pêcheur dont elle soignait la femme. Elle-même, dans la sombre cuisine, repassait diligemment. Sur le dallage usé, le chat, autrefois victime des méchancetés de Bessie Spread, lissait paisiblement son poil gris devenu fort beau. Mais, apercevant sans doute une des nombreuses souris qui hantaient ce vieux logis, il bondit soudainement, retomba, se mit en arrêt avec une mine si amusante qu'Yildiz laissa échapper un frais éclat de rire.

À ce moment, un pas résonna au-dehors, une

ombre intercepta la clarté du jour. Yildiz se détourna et faillit laisser échapper son fer en reconnaissant le duc de Pengdale.

Lui aussi parut surpris. Sans doute ne s'attendait-il pas à la voir occupée de cette manière. Elle était d'ailleurs charmante dans sa blouse claire tout unie, avec son tablier bien blanc noué autour d'elle, ses manches courtes découvrant les plus jolis bras du monde. La chaleur avait empourpré ses joues et l'un des souples bandeaux de ses cheveux glissait un peu sur le front bien modelé. Les yeux noirs s'emplissent d'étonnement et d'émoi, dans l'ombre de leurs cils palpitants.

Harold, la saluant, dit avec un sourire nuancé d'amusement :

– Je vous dérange, mademoiselle ? Il s'agit d'une communication que j'ai à vous faire, ainsi qu'à M<sup>lle</sup> votre tante.

Elle balbutia :

– Que Votre Grace m'excuse... Je vais la conduire près de ma tante.

Vivement, elle déposait le fer, enlevait son tablier. Puis elle introduisit le duc, par la porte vitrée ouvrant sur la cour, dans la salle à manger où somnolait M<sup>lle</sup> Constance, près d'Hubert occupé à dessiner.

Tous deux sursautèrent, en entendant la voix un peu tremblante qui disait :

– Ma tante, voici le duc de Pengdale.

M<sup>lle</sup> Constance se redressa, en regardant l'arrivant avec effarement. Hubert se leva d'un mouvement brusque, vacilla sur ses jambes affaiblies, tandis que papier et crayons tombaient à terre.

Le duc s'inclina devant la vieille demoiselle, adressa un bref signe de tête à Hubert et prit place sur le fauteuil que lui avançait Yildiz. Après quoi, il vint droit au but de sa visite, en homme accoutumé aux décisions promptes et à l'acquiescement très empressé d'autrui.

– J'ai réfléchi au sujet de ce dont nous avons parlé, mademoiselle, dit-il à Yildiz. Or, une autre solution m'est venue à l'esprit : c'est que, tous

trois, vous veniez occuper un appartement à Deerden.

La jeune fille ne put réprimer un mouvement de stupéfaction.

– À Deerden ?

– Mais oui. J’ai donné mes instructions à Spread, qui vous installera là-haut dès demain.

Le saisissement, pendant quelques secondes, coupa la parole à Yildiz. Sa voix tremblait encore quand elle dit enfin :

– Votre Grace est trop bonne... mais nous ne pouvons lui causer un tel dérangement...

– Quel dérangement y a-t-il pour moi ? Je viens d’ailleurs assez rarement à Deerden et j’y séjourne peu. Ainsi donc, c’est chose convenue. Vous habiterez désormais le manoir, où vous n’aurez à vous occuper de rien, Spread ayant ordre d’assurer votre service.

Jugeant la question réglée, le duc adressa ensuite quelques brèves questions à Hubert, au sujet de ses études, jeta un coup d’œil sur ses dessins et déclara qu’il y découvrait de sérieuses

dispositions. Après quoi, il prit congé de ses protégés. À Yildiz, il dit en lui serrant la main, tandis que son regard s'attardait avec complaisance sur le visage rosé par l'émotion :

– Je regrette que vous ayez vécu si longtemps dans ce logis sombre. Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressée plus tôt à moi ?

Elle redressa la tête, dans un mouvement d'instinctive fierté.

– Nous ne nous y sommes décidés que poussés par une absolue nécessité, my lord, car nous estimons que Mr. Dorgan, et vous après lui, avez déjà fait beaucoup pour nous en nous donnant les moyens de vivre et d'acquérir une instruction convenable. Nous en remercions encore Votre Grace...

– Croyez que je suis heureux de vous être agréable, mademoiselle.

S'inclinant avec une courtoisie altière, le duc quitta la salle.

M<sup>lle</sup> Constance regardait sa nièce avec ahurissement. Elle bégaya :

– Ai-je bien compris ? Il veut que nous habitons Deerden ?

– Mais oui, ma tante.

Hubert s'était laissé retomber sur son fauteuil, en disant d'une voix que l'émotion entrecoupait :

– Nous serions-nous attendus à cela ? Habiter Deerden ! Et le duc lui-même vient nous y inviter !

– Dis qu'il nous impose cette résidence... car, malheureusement, il ne nous laisse pas le droit de refuser.

Hubert regarda sa sœur avec stupéfaction.

– Comment, refuser ? Tu aurais eu l'idée de... ? Es-tu folle, Yildiz ?

– Je pense que nous ne serons pas là chez nous, qu'une demeure telle que celle-là n'est pas appropriée à nos habitudes, à notre situation. Il y aura là en outre Mrs. Spread... puis le duc y vient parfois...

La physionomie d'Hubert se rembrunit un peu.

– Le duc, oui... Comme tu le disais, il est

terriblement intimidant ! Mais il est superbe !...  
N'est-ce pas, tante Constance ?

M<sup>lle</sup> Constance joignit les mains. Elle semblait terrifiée.

– Il me fait peur !... Faudra-t-il le voir quelquefois, à Deerden ?

Yildiz, un peu pâle maintenant, répondit avec effort :

– Je n'en sais rien... j'espère que non. Mais, en tout cas, nous sommes obligés d'obéir à sa volonté en allant nous installer en haut.

Hubert, à nouveau excité par cet événement inattendu, s'écria non sans quelque humeur :

– Pourquoi fais-tu cette tête-là ? L'obligation ne me semble avoir rien de désagréable, quoi que tu prétendes. Mrs. Spread nous fera certainement une autre tête, maintenant ! Et s'il nous faut voir parfois le duc, qu'avons-nous à craindre, puisqu'il est bien disposé à notre égard ?

Yildiz ne répondit pas. Mais elle frissonna un peu et répéta en elle-même la phrase dite tout à l'heure par M<sup>lle</sup> Constance :

« J'ai peur de lui ! »

\*

Mrs. Spread apparut à Black-House dans la matinée du lendemain. Deux nuits passées sans sommeil lui avaient donné une mine défaite et des yeux bouffis que les lotions d'eau chaude n'avaient pu rendre à leur aspect normal. L'avant-veille, son maître, après lui avoir témoigné son mécontentement, comme il savait si bien le faire, lui avait ordonné de présenter ses excuses à M<sup>lles</sup> de Versigny pour sa manière d'agir à leur égard. Elle s'en acquitta correctement, sans mauvaise grâce apparente, et prévint ces dames que leur appartement était prêt. Elles pourraient donc, dès le lendemain, monter à Deerden. Deux domestiques transporteront M<sup>lle</sup> Constance dans un fauteuil, puisqu'elle ne pouvait gagner à pied le manoir.

Ce fut en contenant ses larmes qu'Yildiz quitta Black-House. Molly, qu'il fallait congédier,

sanglotait en voyant partir sa jeune maîtresse. Avec un cœur gonflé de regret et d'angoisse, Yildiz s'éloigna de la triste maison noire, où du moins tous trois étaient chez eux.

L'appartement des Versigny, à Deerden, se composait de trois chambres élégamment meublées, ainsi que d'un salon où la femme de chambre attachée à leur service montait les repas. M<sup>lle</sup> Constance rôdait à travers ces pièces avec une mine effarée de souris prise au piège. Hubert, ravi, se complaisait visiblement dans ce luxe jusqu'alors ignoré de lui. Mais Yildiz réprimait avec peine son malaise dans ce dépaysement complet. Cette quasi-oisiveté lui pesait, en sortant de sa laborieuse existence à Black-House. Il lui restait heureusement la possibilité de s'adonner à des travaux d'aiguille, sous la direction de Mrs. Darley qui y était fort habile. Aussi, peu de jours après cette nouvelle installation, descendit-elle à Leigham pour voir la vieille dame et s'entretenir avec elle de ce changement dans son existence.

Mrs. Darley, déjà avertie par Molly, réussit cette fois à dissimuler sa consternation. Pourtant,

quelle inquiétude la poignait, devant la situation où se trouvait cette enfant, sans autre protection qu'une tante au cerveau faible et un frère de seize ans ! Comment soutiendrait-elle la lutte contre cet homme tout-puissant qui les tenait, elle et les siens, à sa merci ?

« Autrefois, les jeunes Hébreux ont affronté impunément les flammes de la fournaise, pensa-t-elle. Il en sera de même pour cette chère Yildiz, si nous en supplions le Seigneur. »

Et cette pensée de foi la rasséra un peu, tandis qu'elle aidait Yildiz à tracer un nouveau programme d'existence, moins pénible physiquement, mais tout aussi sérieux que celui de Black-House.

## V

Le duc avait regagné Elsdone Castle le jour même de l'installation des Versigny à Deerden. Huit jours avaient passé quand, un après-midi, la femme de chambre vint avertir M<sup>lle</sup> Constance et ses neveux que Sa Grace, arrivée tout à l'heure, les priait de dîner avec elle ce soir.

Une telle invitation les mit en grand émoi et en grand embarras. Leur très simple garde-robe ne renfermait pas, en effet, les éléments d'une toilette convenable pour la circonstance. Hubert, au collège, avait entendu parler de la tenue cérémonieuse en usage pour le dîner, dans les grandes maisons anglaises. Or, cette tenue devait être particulièrement indispensable pour s'asseoir à la table d'une personnalité telle que le duc de Pengdale.

Après de longues hésitations, il fut convenu qu'Yildiz, au nom de sa tante que les

rhumatismes empêchaient de tenir une plume, écrivait à leur hôte pour lui soumettre le cas, très simplement.

La réponse fut apportée presque aussitôt par Abdallah.

– Sa Grace prie M<sup>lles</sup> et M. de Versigny de ne pas s’inquiéter au sujet de leur tenue, qui est tout excusée d’avance.

Il ne leur restait donc qu’à tirer parti le mieux possible de ce qu’ils possédaient. M<sup>lle</sup> Constance exhuma de sa malle une vieille robe de soie noire à laquelle la femme de chambre fit rapidement quelques retouches. Elle était fort agitée, la bonne demoiselle, toute bouleversée à l’idée de se retrouver devant cet homme si parfaitement intimidant.

Yildiz, quoique toute pénétrée d’émoi et d’inquiétude, s’efforçait de la rassurer.

– Puisqu’il nous invite, ma tante, c’est qu’il est animé de dispositions bienveillantes à notre égard. Ainsi donc, il ne faut pas trop vous laisser impressionner par son air, par ses manières.

– Oh ! je ne pourrai pas ! Je ne trouverai pas un mot à dire, devant lui !

De fait, la pauvre demoiselle resta muette, ou à peu près, au cours de la soirée. Dans la salle à manger, longue pièce décorée de tapisseries de Flandre et de lourds meubles de chêne garnis d'orfèvrerie ancienne, elle prit à peine une bouchée des plats succulents que lui présentait l'un des quatre valets portant la livrée de Dorgan, qui faisaient le service en glissant comme des ombres sur le tapis moelleux. Toutes les descriptions de palais magnifiques lues autrefois dans les contes de fées lui revenaient à l'esprit, en cette atmosphère de somptuosité, de luxe aristocratique. Ses yeux effarés allaient de l'un à l'autre des objets précieux ornant la table, s'arrêtaient sur la nappe décorée de merveilleuses broderies, sur les fleurs rares disposées en souples guirlandes, puis, timidement, peureusement, remontaient vers le maître de ces splendeurs, le beau duc aux cheveux fauves dont la discrète élégance se trouvait ici dans son cadre.

Pourtant, Harold réduisait au minimum

l'embarras de la vieille demoiselle, car il réservait son attention pour sa voisine de gauche. C'était à elle qu'il s'adressait presque constamment, l'interrogeant sur ses études littéraires, lui narrant quelque épisode de ses nombreux voyages, avec cet esprit original qui donnait un vif attrait à sa conversation. Il continuait de se montrer aimable, à sa manière, toujours passablement altière. Son regard, sans cesse, revenait à la jeune fille très simplement vêtue de voile gris clair, coiffée un peu en fillette avec ses bandeaux souples naturellement ondulés qui découvraient des oreilles délicates et la torsade retenue sur la nuque par un nœud de velours noir.

Dans ce cadre somptueux, sous la douce lumière voilée de globes rosés, la beauté d'Yildiz ne perdait rien de son charme pur et discret. En outre, si complètement ignorante des lois mondaines que fût demeurée M<sup>lle</sup> de Versigny, un instinct hérité des nobles races dont elle descendait la préservait de toute gaucherie, dans ce milieu cependant si nouveau. Elle était d'ailleurs de ces femmes auxquelles la simplicité, l'absence des recherches d'amour-propre,

donnent une grâce de plus et chez qui elles rehaussent la distinction naturelle. Seule, la gêne que lui inspirait le duc, bien qu'elle s'efforçât de la dominer, lui enlevait un peu d'aisance. Néanmoins, elle écoutait leur hôte avec un vif intérêt qu'il pouvait discerner dans les beaux yeux sincères et profonds. Parfois, un discret mais charmant sourire venait entrouvrir la bouche d'un si joli dessin, montait jusqu'à ces yeux veloutés sur lesquels frémissaient les cils dorés.

Le dîner fini, Harold, dans le hall, emmena Yildiz vers l'orgue pour lui en montrer le fonctionnement. Puis il joua une fugue de Bach. La jeune fille, assise plus loin, écoutait les sons puissants qui emplissaient tout l'énorme hall. Ces orgues, avait dit le duc, comptaient parmi les plus remarquables d'Europe, et lui était un musicien de premier ordre. Aussi put-il voir sur la physionomie d'Yildiz l'impression qu'avait produite son jeu, souple, nuancé, d'une singulière puissance d'expression.

Elle dit avec un timide sourire :

– J'ignorais vraiment ce qu'était la musique,

avant d'avoir entendu Votre Grace.

– Eh bien ! mademoiselle, il faudra l'apprendre plus complètement. Quelques leçons d'excellents professeurs vous auront vite fait réparer le temps perdu si, comme j'en ai idée, vous avez les dispositions voulues.

Assis près de la jeune fille, il causa encore quelques instants. Parfois, il adressait un mot à M<sup>lle</sup> Constance et à Hubert ; mais il revenait aussitôt à Yildiz, l'enveloppant d'une troublante attention qui faisait frémir d'émoi inquiet l'âme jusqu'alors préservée comme une fleur cachée.

Cette invitation fut renouvelée la semaine suivante, sous une autre forme. Au cours d'un après-midi, Yildiz fut priée de venir rejoindre, dans le hall, le duc qui voulait l'entendre à l'orgue. Elle se rendit à cette convocation accompagnée de M<sup>lle</sup> Constance, dont elle avait dû vaincre l'apeurement avant de lui persuader qu'il était impossible de la laisser aller seule.

Cette présence de la tante passa presque inaperçue, après qu'Harold eut salué la vieille demoiselle, sans témoigner de surprise ni de

contrariété.

Il emmena Yildiz vers l'orgue, lui donna des conseils, loua son jeu expressif où se découvrait un vrai don musical. Penché vers elle, il lui parlait dans le plus pur français, sans accent. Sa main, souple et impérieuse, dirigeait celle de la jeune fille quand il la voyait hésitante sur le jeu à choisir. Et, pendant ce temps, le fauve regard continuait de la tenir dans un état de sourd malaise.

Abdallah et le petit Faâdi vinrent apporter une collation, dont M<sup>lle</sup> Constance fut priée de prendre sa part. La bonne demoiselle était quelque peu gourmande, pourtant elle ne put guère apprécier les exquises pâtisseries d'Orient car, à quelques pas d'elle, étaient venus s'étendre les deux molosses qui la terrifiaient plus encore que leur maître. Et voilà que, pour comble, il s'avisait de la laisser en tête à tête avec les terribles bêtes, tandis qu'il invitait Yildiz à le suivre sur la terrasse où il voulait, à l'aide d'une longue-vue, lui monter l'île de Creilagh !

Le temps, aujourd'hui, était gris, chargé de

menaces de pluie. Le vent s'élevait, agitant le sombre océan et apportant jusqu'à Deerden de fortes senteurs salines.

Harold fit observer :

– Nous aurons une tempête cette nuit. Si vous aimez voir la mer bouleversée, vous pourrez la contempler d'ici tout à votre aise, demain matin.

Creilagh s'allongeait au milieu des flots houleux, qui battaient frénétiquement les rives granitiques. Yildiz la distingua au bout de la longue-vue que lui présentait le duc. Celui-ci indiqua ensuite à la jeune fille le phare placé à quelque distance de l'île, au-devant des récifs dangereux si nombreux en ces parages.

– À gauche, mademoiselle... Vous ne voyez pas ?

– Non, pas encore...

– Tenez, comme ceci...

Sa main se posait sur la tête charmante pour la tourner doucement dans la direction indiquée.

Yildiz eut un si vif mouvement de côté que la longue-vue faillit lui échapper des mains.

Harold se mit à rire, en considérant avec un éclair d'ironie dans le regard ce jeune visage rougissant, ces yeux fiers et inquiets.

– Quelle amusante petite hermine vous faites ! Et, vraiment, on croirait que vous avez peur de moi, Yildiz, la bien nommée !

Il se penchait vers elle, un sourire railleur aux lèvres, mais son regard, animé d'un vif intérêt, cherchait les yeux où se reflétait si bien l'âme pure, lumineuse et vibrante.

Elle hésita, baissa un instant ses paupières et répondit enfin avec un petit tremblement dans la voix :

– Un peu.

Le sourire d'Harold s'accentua, la lueur du regard se fit plus ardente. Instinctivement, Yildiz recula, saisie d'un frisson.

Le duc eut de nouveau son rire bref, nuancé de sarcasme.

– Vous avez bien envie de vous enfuir, ma charmante pupille ? Mais vous êtes maintenant ma prisonnière... oh ! une prisonnière sans geôle !

Je pense, du reste, arriver à vous rendre un peu moins peureuse. Allons maintenant retrouver M<sup>lle</sup> votre tante, qui ne me paraît pas trop goûter le voisinage de Kiamil et de Siva.

M<sup>lle</sup> Constance, tout à la satisfaction de quitter enfin le hall, ne remarqua pas la physionomie altérée d'Yildiz. Pas davantage elle ne songea à l'interroger sur ce que le duc lui avait dit pendant les instants passés sur la terrasse, ni à se demander comment, au-dehors, on pouvait interpréter cette installation à Deerden.

Cependant, les langues marchaient ferme à ce sujet. Mrs. Spread et Bessie, perfidement, répandaient des bruits calomnieux, en prenant toutes les précautions nécessaires pour qu'on ne pût les soupçonner. Ces bruits, arrivant bientôt jusqu'à Elsdone Castle, parvinrent aux oreilles de lady Treswyll et de sir Hector. Tous deux ignoraient la présence des Français à Deerden. Ils avaient maintenant leurs appartements au château et n'allaient plus, sans y être invités, au manoir, dont Harold s'était réservé la complète jouissance. Le duc, en outre, ne leur avait pas dit

mot de son intérêt soudain pour les Versigny. Cette façon d'agir lui était assez habituelle pour ne pas les étonner. D'ailleurs, ils n'accordèrent qu'assez peu d'intérêt à ce qu'ils qualifiaient de « nouvelle fantaisie d'Harold ».

– D'après ce que l'on m'a raconté, la jeune fille est remarquablement jolie, dit sir Hector à sa nièce. À demi Orientale par sa mère... Harold devrait l'envoyer à Medjine-Park rejoindre la houri mystérieuse qu'il y tient enfermée.

– Vous n'avez toujours pu savoir qui elle est, mon oncle ?

– Non, ma chère amie. Pas plus que vous, je ne me hasarderais à interroger Harold, car je le vois d'ici me demandant en termes polis, mais significatifs, de quoi je me mêle.

– Quelle idée singulière d'entourer de tant de mystère la présence d'une favorite à Medjine-Park !

Sir Hector sourit narquoisement.

– Il est indiscutable qu'Harold s'amuse de notre curiosité, de celle de tout le pays. Cela est

assez dans sa manière, vous le savez.

Hulda, mise elle aussi au courant des racontars par sa femme de chambre, en éprouva plus d'émotion. Quelques mois auparavant, un matin qu'elle traversait Leigham, elle avait aperçu Yildiz, et cette vision de toute jeune beauté avait éveillé une amertume jalouse chez la femme de trente ans. Mais l'impression prenait infiniment plus de force maintenant que lady Brasleigh supposait le duc occupé de M<sup>lle</sup> de Versigny. Aussitôt, elle se prit à détester celle-ci, comme elle le faisait de la comtesse Doumine et de toute femme à laquelle Harold semblait accorder quelque attention.

Maintenant, elle était parfois invitée à quelques-unes des réunions d'Elsdone Castle, mais elle ne rencontrait toujours qu'indifférence chez le duc. Cependant, quelle habileté ne déployait-elle pas ! Quel soin apporté à faire valoir sa beauté, alors en plein épanouissement ! Quelles souples adulations offertes à celui qui en recevait tant ! Mais toute cette passion qui transformait la nature calme et sensée de la

Suédoise se heurtait à la dédaigneuse froideur d'Harold. Avec une colère mêlée de désespoir, Hulda songeait :

« Il m'en voudra toujours ! »

## VI

Un après-midi, Mrs. Darley reçut la visite de Silas Dorne. Le jeune maître d'école venait parfois la voir et la distraitait par sa conversation intelligente, nuancée d'humour. Mais, aujourd'hui, il avait une physionomie altérée qui frappa la vieille dame.

– Qu'avez-vous, mon enfant ?

– Mrs. Darley, avez-vous entendu les bruits qui courent au sujet de M<sup>lle</sup> de Versigny ?

– Oui, hélas ! oui ! Sœur Mechtilde m'en a parlé hier. C'est terrible !

– Oui, terrible ! Il faut la sauver sans tarder !

– La sauver ? Mais, mon pauvre Silas, que pouvons-nous faire ? Le duc est son tuteur, il les tient en outre tous trois par leur pauvreté...

– Nous chercherons... nous trouverons peut-être un moyen. Mais la laisser dans ce péril... oh !

non, non !...

Mrs. Darley posa sa main sur celle du jeune homme, qu'elle sentit glacée.

– Vous l'aimez, Silas ?

Le pâle visage frémit.

– Oui. Je donnerais ma vie pour elle. Par la naissance, elle est trop au-dessus de moi pour que je songe à lui offrir de partager ma modeste existence. Mais il m'est insoutenable de penser qu'elle est en un tel péril... Cela, c'est affreux, Mrs. Darley !

Ils se regardèrent pendant un moment, avec une douloureuse angoisse. Puis Mrs. Darley murmura :

– Que faire ? Avez-vous une idée, Silas ?

– Rien, non, rien ! Comme vous le dites, il est le maître, et aucune considération d'ordre moral n'aurait de prise sur lui, s'il a jeté son dévolu sur cette enfant. C'est un homme qui ne connaît ni frein, ni loi. Il n'y a, d'ailleurs, qu'à voir sa mine, son regard... Puis M<sup>lle</sup> Yildiz peut avoir le cœur troublé par lui, car il a, dit-on, un grand pouvoir

sur les femmes.

– Yildiz est très sérieuse, elle a de solides principes religieux. Mais, depuis qu'elle est à Deerden je sens chez elle un malaise, une anxiété... Elle n'est plus la même, vraiment. D'après ce qu'elle m'a dit, le duc, dans les trois ou quatre entrevues qu'elle a eues avec lui, s'est montré d'une amabilité plutôt inquiétante, de la part d'un homme comme lui, si hautain même avec ses pairs, prétend-on. M<sup>lle</sup> Constance, dans tout cela, est comme une aveugle, incapable d'ailleurs de rien tenter pour protéger sa nièce. Le duc est donc complètement maître de la situation.

– C'est épouvantable !

Silas grinçait des dents.

– Ne pourrait-on la faire fuir ?

– Fuir ? Et comment ? Personne de nous n'en a les moyens pécuniaires, d'autant plus qu'elle ne pourrait abandonner son frère et sa tante à la colère de Sa Grace. Puis le duc la ferait poursuivre, rattraper... Songez qu'il a tout : fortune, puissance...

Silas eut un cri de révolte :

– Alors, il faudra donc la voir perdue ?

– Non, elle ne le sera pas, mon ami. Dieu est avec elle. Il ne la laissera pas périr, j’en ai l’intime conviction. Nous tous, qui aimons cette enfant charmante, allons le lui demander chaque jour... et pour vous, Silas, je prierai afin que la consolation vienne en votre cœur.

Il appuya ses mains contre son visage crispé en disant sourdement :

– Je ne l’oublierai jamais.

\*

Ce même jour, dans l’après-midi, Yildiz quitta l’appartement et descendit l’escalier de granit par lequel on gagnait le hall. Elle ne vit pas, en passant rapidement pour atteindre la porte donnant sur la terrasse, Faâdi, assis à l’orientale sur l’une des peaux de fauves, ni, au seuil du cabinet de travail, le duc de Pengdale dont le regard s’attachait aussitôt sur elle.

Ignorant qu'il fût aujourd'hui à Deerden, elle s'en allait sans crainte vers les jardins, toujours déserts en dehors de la présence des jardiniers. Sur la seconde terrasse, Hubert, installé dans un fauteuil, profitait du soleil un peu voilé qui s'était montré aujourd'hui, après une semaine maussade. Il s'apprêtait d'ailleurs à remonter pour prendre sa collation. Yildiz, au passage, lui adressa quelques mots, puis continua de descendre jusqu'à la troisième terrasse.

L'une des extrémités de la charmille, taillée en cintre, formait une large ouverture par où la vue s'étendait sur les landes, jusqu'à Medjine-Park. Plus d'une fois, Yildiz était venue travailler là, dans le silence que rien ne troublait. Aujourd'hui, elle s'assit sur le petit mur bas dominant un étroit ravin, à sec maintenant, servant de déversoir aux eaux de pluie.

Elle n'avait pas apporté d'ouvrage. La migraine lui serrait les tempes depuis le matin. Mais, surtout, son cœur était lourd d'angoisse, oppressé par cette menace mystérieuse qu'elle sentait autour d'elle et que semblait confirmer

l'inquiétude mal dissimulée de Mrs. Darley et de sœur Mechtilde, quand elle leur parlait de ses entrevues avec le duc.

De l'angoisse, de l'effroi, oui, mais aussi quelque chose d'étrange, d'indéfinissable, qui se glissait en son âme, telle une subtile griserie, et y demeurait même quand elle était hors de la présence d'Harold, loin du charme impérieux de ces yeux dont, personnellement, elle ne connaissait pas la froide, écrasante dureté.

Assise dans le cintre de la charmille, elle laissait distraitement errer son regard sur la morne étendue des landes, sur la masse sombre de verdure qui formait le parc du palais sarrasin. Celui-ci avait occupé jadis les imaginations enfantines d'Yildiz et d'Hubert. La belle Medjine leur inspirait grande compassion et Richard Dorgan n'était à leurs yeux qu'une sorte de féroce tyran, d'impitoyable Barbe-Bleue. Cette impression d'autrefois était demeurée assez vive chez Yildiz, qui ne pouvait considérer sans quelque mélancolie ce Medjine-Park mystérieux. En ces derniers mois, elle avait entendu dire que

le palais arabe était habité de nouveau ; mais, peu curieuse, et d'ailleurs absorbée par son existence laborieuse, elle n'avait accordé à cette nouvelle qu'une vague attention.

L'envol d'un oiseau dans le feuillage de la charmille lui fit tout à coup tourner la tête. Alors, son visage se colora subitement et son cœur se mit à battre plus vite.

Le duc se tenait debout dans l'une des ouvertures taillées au long de la muraille de verdure. Les bras croisés, il regardait la jeune fille avec son énigmatique sourire aux lèvres.

Quand elle l'eut aperçu, il vint à elle, la main tendue.

– Vous êtes en contemplation devant Medjine-Park ? Cette demeure attirerait-elle la demi-Orientale que vous êtes ?

– Non, pas du tout. J'ai toujours plaint, au contraire, la pauvre Medjine, qui mourut de chagrin, dit-on.

– Oh ! de chagrin... ce n'est aucunement prouvé. La claustration étant habituelle aux

femmes d'Orient, elles n'en souffrent pas comme pourrait en souffrir une Occidentale. Qui sait ! peut-être vous accoutumeriez-vous très vite à cette existence ? J'ai bien envie d'en essayer en vous emmenant là-bas, Yildiz, ma belle étoile d'Orient !

Il se penchait vers elle, souriant toujours, les yeux éclairés de leurs plus fauves lueurs.

Un grand frisson parcourut Yildiz. Le sang quitta son visage, les yeux veloutés s'emplirent du plus douloureux effroi. En même temps, la jeune fille reculait brusquement sur l'étroit rebord de pierre. Harold n'eut que le temps de l'envelopper d'un bras vigoureux, pour la retenir au moment où elle allait choir dans le ravin profond, parsemé de rocs.

– Quelle enfant imprudente ! Je vous défends de vous asseoir là, désormais !

La voix impérative était légèrement frémissante et les lèvres ne souriaient plus.

Yildiz se leva, les jambes tremblantes, et essaya de s'écarter. Mais Harold se mit à rire, de

nouveau railleur, en la retenant près de lui.

– Quelle hâte de m’échapper ! Voyons, vous avez donc toujours une telle frayeur de moi ? Pour me fuir, vous risquiez de vous fracasser le corps sur ces roches.

La bouche pâlie murmura :

– J’aimerais mieux cela...

Elle n’acheva pas la phrase, mais Harold put lire toute la pensée d’Yildiz dans ces beaux yeux qui contenaient tout l’émoi frémissant, toute l’angoisse d’une virgine fierté.

Il dit avec une ironie légère :

– Vous êtes une jeune personne héroïque, mademoiselle de Versigny. Toutefois, en dépit de l’effroi que je vous inspire, croyez qu’il n’existe chez moi aucun dessein malveillant à votre égard, bien au contraire, puisque je songe à faire de vous la duchesse de Pengdale.

Elle le regardait avec stupéfaction. Certainement, elle avait mal entendu...

Il répliqua, du même ton net, impérieux :

– Oui, c’est bien cela que j’ai dit. Vous me plaisez, Yildiz, vous êtes une étonnante petite colombe que je veux conserver près de moi.

Elle s’écarta doucement et le duc, cette fois, laissa retomber le bras qui la retenait.

De nouveau, le sang montait au teint pâli. Sous la violence du saisissement, Yildiz ne trouvait plus de parole. Elle tremblait un peu et son regard éperdu semblait dire : « Mais pourquoi ?... pourquoi ?... »

– Quelle étrange enfant !

Il riait, avec un peu d’ironie. Mais il la considérait avec complaisance, avec une sorte de caresse dans ses yeux altiers.

– ... Allons, ne me regardez pas comme si j’étais le loup qui va vous croquer. Je sais que j’ai, en général, la réputation d’un personnage assez effrayant. Mais je n’ai pas l’intention de vous rendre malheureuse. Ainsi donc, nous voilà fiancés. Demain, j’informerai de cet événement ma mère et mon oncle.

– Mais... mais ce n’est pas possible...

Les mots sortaient difficilement des lèvres d'Yildiz.

– Comment, pas possible ?

Les sourcils d'Harold se rapprochaient, la voix devenait plus brève.

– Non, my lord... Je ne sais comment vous expliquer... D'abord, je suis trop jeune...

– Cette objection ne tient pas debout. On se marie couramment à dix-huit ans, et beaucoup plus tôt dans le pays de votre mère. Si c'est là toute l'impossibilité que vous trouvez à notre union...

– J'ai vécu dans la solitude, je ne suis pas au courant de...

– Oh ! je vous en prie, laissons cela. Du moment où je vous ai choisie, c'est que je vous juge digne d'occuper le rang qui sera le vôtre, en devenant ma femme. Je sais ce que je fais, Yildiz ; je ne suis pas un de ces étourneaux qui s'éprennent d'une femme pour le regretter quelques mois après.

L'accent hautain de la réponse impressionna

péniblement Yildiz. Cependant, elle continua avec courage, car maintenant elle reprenait un peu de présence d'esprit :

– Il y a encore autre chose, my lord. Je sais que vous avez renié la religion catholique pour embrasser pendant quelque temps le mahométisme.

– Ah ! c'est cela qui vous gêne ? Oui, j'ai adopté pendant quelques années les coutumes musulmanes, y compris certains rites publics faisant partie de mon rang. Que j'aie eu tort à votre point de vue, je ne le discute pas. Mais moi, je suis un incroyant. Cependant, catholique par mon baptême, par mes traditions de famille, je n'ai jamais eu l'intention de renier la religion qui fut celle de toute ma race. Ayant définitivement renoncé à la dignité que j'avais héritée de mon oncle, l'émir Abd-el-Malari, je suis prêt à me mettre en règle avec les autorités ecclésiastiques, s'il y a lieu. Quant à ma femme, elle sera libre de pratiquer sa religion dans ce qu'elle a d'essentiel. Vous voilà donc rassurée. Maintenant, je vous laisse. Allez faire part de nos fiançailles à votre

tante... et à demain.

Il prit la main d'Yildiz. Elle était glacée. Avec un demi-sourire nuancé d'ironie, il regarda la figure bouleversée de la jeune fille.

– Vous êtes une jeune personne trop sensible. Ne me redoutez pas tant ; je ne serai pas un maître tellement terrible...

Il se pencha, baisa les doigts frémissants. Puis il s'éloigna, silhouette altière, au pas ferme et décidé, que suivit des yeux Yildiz, encore à peine consciente de cette chose inouïe : le duc de Pengdale venait de la demander en mariage – de lui imposer le mariage, plutôt.

## VII

Car c'était cela. Il n'y avait pas à discuter, à demander réflexion, à songer au refus. Il avait dit : « Vous serez la duchesse de Pengdale... Nous voilà fiancés », tout comme si l'avis d'Yildiz n'existait pas pour lui. Elle était un des êtres dont il disposait selon sa volonté, avec une stupéfiante désinvolture.

Et le refus apparaissait impossible, dans la dépendance où se trouvait Yildiz.

Telle fut l'opinion de Mrs. Darley, à qui la jeune fille alla, dès le lendemain, faire part de l'invraisemblable nouvelle.

– Impossible !... impossible ! Mon enfant, si éblouissant que soit ce mariage, je ne l'aurais pas souhaité pour vous, car le duc est... si différent de vous, à bien des points de vue. Mais je ne vois pas de moyens pour... Que disent votre tante et Hubert ?

– Ma tante est complètement abasourdie et ne sait que répéter : « Ma petite Yildiz, seras-tu heureuse ? » Hubert est dans l'émerveillement ; il ne voit que le côté brillant de cette union, lui. Il ne réfléchit pas à ce qu'il y a d'inquiétant chez le duc, à ce qu'on dit de son caractère, à son incroyance, qu'il m'a franchement avouée. Il ne se demande pas ce que je pense, moi...

Yildiz était assise en face de sa vieille amie, dans la grande chambre dont la peinture brune des murs s'écaillait, Une antique armoire de chêne, un lit, une table massive la meublant. Dans une cage sautillaient deux sansonnets. Un chat dormait sur les genoux de Mrs. Darley. Celle-ci considérait douloureusement la figure altérée de la jeune fille. Les beaux yeux, en ce moment, avaient un éclair de révolte, tandis qu'Yildiz répétait :

– Non, il ne se demande pas ce que je pense...

– Ma pauvre petite enfant ! Mais comment refuser ?

– Je ne le puis. Oh ! cela, je le sais bien ! Si vous l'aviez entendu, Mrs. Darley... si vous aviez

vu de quel air il me disait...

Elle frissonna. Une vague de détresse passa tout à coup sur son âme, submergea un moment son courage habituel, sa foi en l'aide divine.

– ... J'ai peur de lui. Pourtant, il s'est montré bon pour nous, après tout. Je n'ai que de la reconnaissance à avoir pour lui...

– Certes ! Au fond, il se conduit mieux à votre égard que je ne l'aurais supposé. S'il fait de vous sa femme, c'est que vous lui inspirez de l'affection, et je ne suppose pas qu'il ait l'intention de vous rendre malheureuse...

De quel ton peu convaincu elle prononçait ces mots, la pauvre Mrs. Darley !

– Il me l'a dit... Mais il y a entre nous de telles différences, en tout... Il paraît si volontaire, et il doit être si dur, parfois...

– Ma chère petite, si vous craignez trop, il faut refuser... il faut lui dire...

Yildiz secoua la tête.

– Vous reconnaissez vous-même que c'est impossible. Nous sommes tous trois à sa merci.

Dieu seul pourrait susciter un obstacle à ce mariage. S'il le permet malgré tout, c'est qu'il doit en sortir quelque bien. Aussi vais-je tâcher de me faire à cette idée... d'être plus courageuse.

Elle essayait de sourire, mais ses lèvres tremblaient.

– Oui, c'est cela, mon enfant. Puis, dans cette position si élevée, vous pouvez être un exemple, aider les déshérités, mener une vie chrétienne au milieu du monde. Partout, il vous est possible d'accomplir votre devoir, songez-y, chère Yildiz.

Quant Yildiz quitta la vieille dame, le poids d'angoisse était un peu moins lourd sur son cœur. Au cours de cet entretien, ni l'une ni l'autre n'avait songé à évoquer ce qui eût ébloui tant d'autres, dans ce mariage. La personnalité morale du fiancé, seule, les avait occupées. Cependant, Mrs. Darley, qui ne manquait pas d'intuition, avait discerné chez la jeune fille, sous l'effroi que, par certains côtés, lui inspirait cette union, le frémissant émoi du cœur épris, enveloppé dans les rets du redoutable attrait exercé par le duc.

Quant à s'enorgueillir d'avoir été choisie, elle,

la petite fleur ignorée de Black-House, Yildiz n'y songeait pas. Elle se demandait avec simplicité pourquoi ce grand seigneur la choisissait, parmi tant d'autres personnalités infiniment plus brillantes, plus élevées en rang social. Quant à l'amour, il était encore pour elle l'inconnu, car il l'avait pénétré subrepticement dans son cœur et elle ne le discernait pas en ce moment, au milieu du conflit d'anxiétés, d'émotions soulevé en lui depuis la veille.

Tandis qu'elle revenait de Leigham, après son entretien avec Mrs. Darley, un cavalier la croisa. En ce vieillard sec et de belle allure encore, elle reconnut sir Hector Dorgan. Quelques années auparavant, elle l'avait rencontré au cours d'une promenade avec la tourière de Saint-Jude et celle-ci le lui avait nommé en ajoutant : « C'est un païen ».

Au passage, sir Hector enveloppa la jeune fille d'un coup d'œil aigu, quelque peu insolent. Fort désagréablement impressionnée, elle détourna les yeux de la figure sardonique en songeant :

« C'est « son » oncle. Quelle physionomie

antipathique ! Que dira-t-il en apprenant que le duc m'épouse ? Que dira lady Treswyll ? Comment m'accueilleront-ils ? »

De son côté, sir Hector pensait :

« Voilà sans doute la pupille d'Harold ! Eh ! eh ! pas mal, la petite !... pas mal du tout. Il a toujours du goût, mon neveu. Toute jeunette, avec un petit air sage, modeste. L'agneau et le fauve, c'est charmant ! »

Et le cynique vieillard eut un rire sardonique. Comme Yildiz approchait de Deerden, elle croisa Bessie Spread, frisée, pomponnée, vêtue avec recherche. La jeune personne jeta à M<sup>lle</sup> de Versigny un noir coup d'œil et ricana un peu, en passant près d'elle.

Yildiz, absorbée dans ses pensées, accorda peu d'attention à cette malveillance, qui lui était toujours si pénible. Peut-être, instinctivement, sentait-elle que la fiancée du duc de Pengdale prenait dès aujourd'hui une éclatante revanche sur ces femmes qui la détestaient.

Dans la grande cour sablée qui précédait le

manoir, Harold arrivait à cheval, au moment où Yildiz allait gravir les premiers degrés de l'escalier. Il mit pied à terre, jeta la bride à un serviteur qui accourait et s'avança vers la jeune fille, immobilisée à sa vue.

– Si tôt en promenade ?

Il prenait, tout en parlant, la main qui n'osait se tendre vers lui.

– ... D'où arrivez-vous ainsi ?

– De Leigham, my lord.

– Venez, nous allons causer un peu.

Il gravit, près d'elle, les degrés de granit. Dans le hall, le petit Faâdi était couché sur une peau de tigre. À la vue de son maître, il s'avança tout en jetant vers Yildiz un regard curieux. Le duc, au passage, lui jeta sa cravache qu'il saisit avec dextérité, pour l'emporter vers l'étage supérieur.

Harold conduisit la jeune fille à l'extrémité du hall, non loin des orgues. Là se trouvait une sorte de retiro, meublé de bois admirablement fouillé par les sculpteurs d'autrefois, décoré de brocarts somptueux, d'orfèvrerie, d'ivoires, d'émaux,

chefs-d'œuvre des âges passés.

Le duc fit asseoir Yildiz dans un large fauteuil dont le dossier de chêne portait les armes des Dorgan : une tête de lion accolée d'épées. Ayant pris place près d'elle, il demanda en souriant :

– Eh bien, votre émotion est-elle un peu calmée ?

– Oh ! non, pas encore.

– Vous vous ferez à cette idée. Vous verrez que ce n'est pas si effrayant de devenir l'une des plus grandes dames d'Europe, entourée de toutes les satisfactions de luxe et d'amour-propre que peut rêver la plus ambitieuse des femmes.

Elle répliqua avec vivacité :

– Oh ! moi, je n'ai jamais souhaité cela !

Le regard d'Harold scrutait la jeune physionomie, si expressive, où se décelait une candide, une ravissante simplicité.

– Oui, je crois que l'ambition vous est totalement inconnue. La vôtre se bornait à un poste d'institutrice, m'avez-vous dit ?

Le duc considérait avec un amusement mêlé d'ironie légère le visage palpitant, dont le teint satiné se colorait sous l'effet de l'émotion.

– ... C'était fort modeste. Mais votre destin ne se trouvait pas là. Quant à l'amour...

En se penchant jusqu'à effleurer de son front les cheveux aux reflets d'or foncé, Harold acheva, sur un ton de raillerie caressante :

– N'en parlons pas pour le moment, car cette petite fille bien sage l'ignore encore... et cela me plaît ainsi.

Comme elle restait silencieuse, la gorge serrée, les épaules agitées d'un petit tremblement, il dit impérativement :

– Regardez-moi.

Elle obéit. Toute frémissante, elle soutint ce regard de maître où la caresse demeurait, cependant.

– Vous avez l'air d'un agneau que le loup va dévorer. Mais rassurez-vous, le loup sera bon prince, car l'agneau lui paraît charmant.

Prenant la main d'Yildiz, Harold y appuya ses lèvres. À ce chaud contact, la jeune fille eut un plus long frisson, mais elle n'osa retirer ses doigts que retenaient ceux du fiancé qui s'imposait à elle sans discussion, jugeant évidemment qu'une pauvre Yildiz de Versigny ne pouvait qu'être, en définitive, très heureuse et très honorée d'être choisie par lui.

## VIII

Harold achevait de prendre connaissance du courrier de l'après-midi, dans son cabinet de travail d'Elsdone Castle, où l'air vif, qui déjà sentait l'automne, entraît librement par les trois portes-fenêtres ouvertes. Edward Jones, son secrétaire, lui présentait les lettres décachetées qu'il parcourait rapidement ; après quoi, la réponse à donner était indiquée en quelques mots très clairs dans leur brièveté. Quant aux lettres de solliciteurs, toujours nombreuses, elles formaient sur le coin du bureau un tas que Jones emportait pour le mettre au feu.

Aujourd'hui, dans une enveloppe timbrée de Soumas, sa résidence d'Arabie, l'émir Abd-el-Rhamon venait de trouver une lettre du vieil intendant auquel il avait confié le soin de son palais. Cet homme lui annonçait la mort de Khadidjah, la fille de son oncle Abd-el-Malari.

« Elle est morte de ne plus te voir, seigneur », ajoutait-il.

Rien ne décelait chez Harold la moindre émotion, tandis qu'il parcourait cette courte missive. Les femmes n'avaient toujours été pour lui que des objets de plaisir et, pour aucune, il n'avait éprouvé d'attachement. Son orgueilleuse dureté ne leur ménageait pas les marques d'indifférence et de dédain, quand elles cessaient de plaire. Ainsi en avait-il été de Khadidjah. Et elle était morte de chagrin, s'il fallait en croire le vieil intendant.

Cette pensée n'éveillait chez Harold aucun remords. Les leçons de son oncle avaient porté leurs fruits, desquels, au reste, sir Hector et lady Treswyll éprouvaient eux-mêmes les effets, car il était impossible de se montrer à leur égard plus froidement indifférent que leur petit-neveu et fils.

Le dépouillement du courrier terminé, Harold congédia son secrétaire. Tandis qu'il remettait en ordre quelques papiers, Abdallah parut et, profondément incliné, attendit la brève interrogation :

– Que veux-tu ?

– Seigneur, Sitarak demande que tu veuilles bien permettre à Faâdi de l’aller voir.

D’un ton dur, Harold répondit :

– Non, je ne le permets pas.

– Elle a dit aussi : « Tu diras à mon seigneur de ne pas m’oublier. »

Les sourcils fauves se rapprochèrent, la voix se fit plus dure encore, avec une intonation de hauteur méprisante, pour répliquer :

– Comment l’esclave se permet-elle de demander, au lieu d’attendre dans le silence le bon plaisir du maître ?

Abdallah s’inclina plus profondément encore.

– Je rapporterai à Sitarak tes paroles mêmes, seigneur.

Quand le serviteur eut disparu, Harold se leva. Un pli s’était formé sur son front. Il songea un moment, puis leva les épaules en murmurant :

– Je la renverrai là-bas.

Un instant plus tard, il se dirigeait vers

l'appartement de sa mère, où il avait donné rendez-vous à sir Hector. Dans la grande galerie du premier étage, Hulda était assise devant un chevalet. Quelques jours auparavant, elle avait demandé au duc de l'autoriser à copier un Rubens dont il s'était rendu récemment acquéreur. Elle voyait là, surtout, l'occasion de se trouver parfois sur le passage de celui qui occupait toute sa pensée, car l'appartement d'Harold avait une sortie sur cette galerie. Il avait répondu : « Certainement, je le permets », avec un certain air laissant supposer qu'il n'était pas dupe du prétexte. Avec un tressaillement de joie, Hulda le voyait aujourd'hui s'arrêter près d'elle, louer le coup de pinceau, critiquer un détail.

– ... En résumé, je crois que ce sera une très bonne copie. Vous pourrez en faire d'autres, si le cœur vous en dit. Cette petite Vierge de Murillo vous tente-t-elle ?

Lady Brasleigh secoua la tête.

– Pas beaucoup. Elle a une physionomie difficile à rendre, avec cet air de candeur, de détachement immatériel.

– Vous lui préférez une belle femme bien terrestre, dans le genre de celle-ci ?

Le duc désignait le tableau de Rubens, un portrait de riche bourgeoise flamande.

– ... Pas moi. Le mystère de cette figure, mi-enfant mi-femme, est très attirant. Un poète a dit justement :

*Les lis sont blancs,*

*Les lis sont purs,*

*Mais les lis sont troublants.*

Lady Brasleigh dit avec vivacité :

– Oh ! je trouve ce Murillo charmant ! C'est un hommage que je lui rends, me semble-t-il, en n'osant chercher à le reproduire.

– Un hommage ? Non, car je me doute que vous ne le comprenez pas. Moi-même, d'ailleurs, il ne me plaît tant que depuis peu, parce que j'ai un point de comparaison. Bonsoir, lady Brasleigh. Continuez votre travail sans trop vous

presser. La galerie n'est pas un lieu désagréable et l'on ne viendra guère vous y déranger.

Sur ce trait, lancé avec une manifeste ironie, Harold s'éloigna, suivi par le regard passionné de Hulda.

Dans le petit salon de lady Treswyll, sir Hector et sa nièce attendaient avec une impatiente curiosité de connaître le motif de cette conversation. Ils étaient persuadés qu'Harold allait leur apprendre que son choix matrimonial était fixé. Mais qui était l'élue ? Peut-être la belle comtesse Doumine ?

– J'en doute fort ! répondait sir Hector à cette suggestion de lady Treswyll. Elle est son caprice du moment, mais je ne crois pas du tout qu'il songe à en faire sa femme. D'ailleurs, quoiqu'elle soit de très vieille famille et l'héritière de grands biens, Harold peut prétendre à mieux encore.

Dès les premiers mots du duc, la mère et l'oncle virent qu'ils avaient bien deviné. Il leur annonçait ses fiançailles. Mais, quand il prononça le nom d'Yildiz de Versigny, ce fut d'abord le silence de la plus complète stupéfaction. Puis sir

Hector s'exclama :

– N'ai-je pas mal compris ? M<sup>lle</sup> de Versigny ?... Cette jeune fille dont vous êtes le tuteur ?

– Elle-même.

Lady Treswyll, dont le visage se congestionnait un peu sous l'influence d'une telle surprise, réussit à dire enfin, d'une voix balbutiante :

– Mais... mais... c'est renversant !

Harold riposta avec un calme hautain :

– Pourquoi donc ?

– Cette jeune fille est inconnue, pauvre, d'éducation inférieure...

– Me croyez-vous donc capable d'épouser une femme d'éducation inférieure ?

Lady Treswyll baissa les yeux sous le regard altier.

– Je voulais dire... sans éducation mondaine, sans rien de commun avec vous, à certains points de vue.

– Cela n’a pas d’importance. Elle est de race très noble, elle a tous les instincts de la patricienne. En peu de temps, il n’y aura pas de grande dame qui puisse la surpasser. Quant à la question fortune, elle n’a aucun rôle à jouer là-dedans. En résumé, Yildiz de Versigny, outre sa beauté fort rare, n’est pas indigne, au point de vue naissance, de s’allier au duc de Pengdale.

Sir Hector, secouant un peu son ahurissement, objecta :

– Nous pensions, mon ami, que vous songeriez à un plus brillant mariage. Vous pouviez prétendre à tout...

– Qu’appellez-vous brillant mariage, pour un Dorgan ? Il n’est pas un souverain d’Europe qui soit notre égal, au point de vue des origines. Mais tout ceci n’est que considérations oiseuses. J’ai choisi M<sup>lle</sup> de Versigny parce qu’elle me plaît, voilà tout.

Sir Hector esquissa un sourire forcé.

– Raison dominante, en effet. Je ne fais d’ailleurs aucune difficulté pour reconnaître

qu'elle paraît, physiquement, fort bien douée.

– Vous la connaissez, mon oncle ?

– Je crois l'avoir rencontrée ce matin. Une toute jeune fille aux grands yeux d'Orientale...

– Oui, ce doit être Yildiz. Du reste, il n'existe personne dans le pays qui puisse être confondu avec elle.

Lady Treswyll demanda :

– Quel est son âge ?

– Dix-huit ans. Elle est timide, un peu effarouchée, mais d'esprit ouvert et déjà assez bien cultivé. Je vous la présenterai un de ces jours, quand elle sera munie du nécessaire en fait de toilette.

– Je serai très heureuse de la connaître... Mais vous venez de nous surprendre à un tel point, mon cher Harold...

– Je suis toujours assez original, ma mère, et je le resterai sans doute jusqu'à la fin de mes jours. À tout à l'heure. Je vais faire un peu de musique avec la comtesse Doumine, avant le dîner.

À peine la porte s'était-elle refermée sur son petit-neveu que sir Hector, quittant son siège, se mit à arpenter nerveusement le salon. La colère crispait son maigre visage, tordait les lèvres pâles qui grommelaient furieusement :

– Ah ! pour un original, oui, c'en est un ! Quel coup ! Épouser cette petite ! C'est inouï... inouï !

Lady Treswyll, les joues en feu, répéta :

– Inouï ! D'un autre que lui, on dirait qu'il est fou. Cette jeune fille l'a donc ensorcelé ?

Sir Hector leva les épaules.

– Pensez-vous qu'Harold se laisse jamais ensorceler ? Ah ! non, il est trop maître de lui, trop froidement orgueilleux pour cela. Du reste, qu'est-ce qui l'empêchait de satisfaire son caprice ? Mais faire sa femme de cette petite Versigny !... Tenez, Jane, c'est tout simplement un défi de sa part !

– Un défi ?

Sir Hector, qui venait de s'arrêter en face de sa nièce, croisa les bras sur sa poitrine.

– Il sait combien d'ambitions, d'espoirs, de

désirs s'agitent autour de lui, parmi les femmes susceptibles d'arrêter son choix, parmi les personnages considérables souhaitant que leur fille devienne la duchesse de Pengdale. Or, il serait assez dans sa manière de se plaire à décevoir les unes et les autres, à les précipiter du haut de leurs rêves, à les narguer en épousant cette inconnue dont la beauté, en outre, suscitera de féroces jalousies. Le plaisir, aussi, de nous déconcerter tous, de nous ahurir...

– Ah ! il a bien réussi !

Lady Treswyll soupira, en caressant d'une main nerveuse le poil satiné du petit chien venu se blottir sur ses genoux, aussitôt le départ d'Harold, dont il avait une peur folle.

Sir Hector poursuivait, en se laissant tomber sur un fauteuil :

– Il y a peut-être là aussi une satisfaction de blasé, de dilettante qui compte trouver un plaisir nouveau dans la formation d'une personnalité encore presque infantine. D'après la physionomie que j'ai entrevue ce matin, cette très jolie Yildiz doit être d'une fraîcheur, d'une

naïveté inconnues de lui jusqu'alors.

Un ricanement ponctua la phrase.

– C'est bien possible. Pour cette enfant, c'est un rêve fou qui se réalisera là. Mais il est à craindre qu'Harold ne le lui fasse payer assez cher, car les liens du mariage, pour lui moins encore que pour d'autres...

Un peu de pitié se glissait dans l'accent de lady Treswyll.

– Oh ! quant à cela, elle peut s'y attendre ! Il se chargera de lui apprendre ce que compte une femme à ses yeux.

Un mauvais sourire soulevait la lèvre du vieillard. La décision d'Harold venait de le décevoir, de le contrarier au plus haut point. Il avait rêvé, pour ce petit-neveu, qui était sa seule idole, d'un mariage tellement autre que celui-là ! Mais il n'eût osé adresser le moindre blâme au duc, ni même lui montrer son furieux mécontentement, d'autant mieux qu'au point de vue pécuniaire, il dépendait entièrement de lui, Mr. Éric Dorgan, qui connaissait bien le

personnage, ayant prudemment légué tous ses biens à Harold, avec mission de pourvoir aux besoins du prodigue. Alors, lâchement, il portait toute sa colère, toute sa rancune, vers la jeune fille innocente et se réjouissait à l'avance des souffrances, des dures déceptions qu'elle pourrait trouver dans cette union.

Narquoisement, il ajouta :

– Elle aura d'assez belles compensations, convenez-en. Un mari dont elle sera follement amoureuse, naturellement, une des premières situations du royaume, toutes les satisfactions de luxe et d'amour-propre... Que lui faut-il de plus ?

– Si elle n'a pas un cœur trop sensible, en effet... ni une âme trop fière, car Harold les lui briserait.

Sir Hector regarda curieusement sa nièce.

– On dirait que vous la plaignez ?

– Oui, je la plains. D'après ce que je comprends, elle est encore presque une enfant et, connaissant la nature d'Harold, l'existence qu'il a menée jusqu'ici, je trouve fort affligeant de...

Sir Hector interrompit sa nièce d'un ton de sarcasme :

– Vraiment, je crois que vous ferez une excellente belle-mère, Jane ! Je ne m'en doutais pas, jugeant votre cœur plutôt sec et passablement personnel.

Visiblement piquée, lady Treswyll riposta :

– Merci de votre opinion sur moi, mon oncle. Il est vrai que je n'ai pas l'habitude de m'attendrir de tout et de rien, mais je suis néanmoins capable d'éprouver quelque pitié pour cette petite jeune fille.

– Libre à vous, ma chère ! Moi, je m'en moque. Harold en a fait souffrir d'autres et celle-là ne sera pas la dernière. Sur ce, je vous laisse. Lord Fraig doit m'attendre au golf. Peut-être Harold viendra-t-il nous rejoindre avec la belle Doumine. Ah ! il aime les contrastes ! car on n'en peut rêver de plus frappant qu'entre la jeune Yildiz et cette magnifique Tatiana au front orgueilleux. Notre fauve sait agréablement varier ses impressions !

Avec son mauvais rire, sir Hector quitta la pièce, laissant lady Jane songeuse, caressant machinalement le petit chien blotti contre elle.

## IX

La stupéfiante nouvelle, se répandant les jours suivants à Elsdone Castle et aux alentours, suscita un complet ébahissement. Mrs. Spread en eut une crise de bile et Bessie faillit étouffer de rage. Au château, les belles invitées se prirent à détester cette inconnue ; mais la colère excitée par l'annonce de ces fiançailles atteignit à son paroxysme chez la comtesse Doumine et chez lady Brasleigh. La première avait espéré que le duc se déciderait à l'épouser ; la seconde s'obstinait à croire qu'un jour l'attention d'Harold se reporterait sur elle et qu'il se laisserait aimer, comme autrefois. Une enfant pauvre, ignorée, les précipitait toutes deux du haut de leurs rêves.

Deux jours après les fiançailles, une automobile – le duc avait été l'un des premiers à se servir de ce mode de locomotion alors peu

courant encore – emmena Yildiz et sa tante à Norcester, en compagnie de Mrs. Spread. Celle-ci avait reçu de son maître mission de guider les deux dames chez les différents fournisseurs chargés de les transformer selon leur situation nouvelle. Mais Harold avait dit à sa fiancée :

– Choisissez entièrement à votre goût ; ne vous laissez pas conseiller par Spread, car c'est votre choix personnel que je veux connaître.

Il avait fait remettre par Abdallah à M<sup>lle</sup> Constance un portefeuille bien garni, pour ces achats nécessaires. La bonne demoiselle vivait depuis quarante-huit heures dans un éblouissement perpétuel. Quant à Hubert, très exalté, il venait d'avoir un violent retour de fièvre.

– Mais c'est de la bonne fièvre, disait-il, puisqu'elle est causée par la joie.

La joie !

Elle n'existait pas, certes, dans l'âme inquiète d'Yildiz. La jeune fille se croyait sous l'empire d'un songe troublant, dont elle s'éveillerait

bientôt. Cette Yildiz de Versigny, fiancée au duc de Pengdale, était certainement une autre qu'elle.

Mais il fallait bien se convaincre de la réalité quand Harold était là. Il venait à Deerden chaque jour dans l'après-midi et Yildiz le rejoignait dans le hall. Généralement, ils faisaient de la musique, puis causaient en prenant le thé. Yildiz, en d'autres circonstances, eût goûté ces entretiens avec une intelligence originale, pourvue de vastes connaissances, telle que celle-là. Mais le regard qui s'attachait à elle, le sourire dont le charme énigmatique se nuançait fréquemment d'ironie, tenaient la pauvre enfant dans un état de gêne, de crainte, qui lui faisait désirer ardemment l'instant où le duc s'éloignerait jusqu'au lendemain.

Harold, cependant, n'avait en rien l'attitude d'un fiancé très épris. Il traitait Yildiz en petite fille, lui témoignant une sorte de condescendance railleuse, s'amusant de la voir tressaillir chaque fois qu'il portait à ses lèvres la jolie main où brillait maintenant la superbe émeraude des fiançailles. Mais, parfois, de vifs éclairs verts passaient dans les yeux dominateurs, et la voix au

timbre impérieux prenait à certains instants des intonations de caresse.

Harold avait décidé que deux mois de fiançailles seraient nécessaires pour préparer une partie du trousseau et des toilettes de la future duchesse. Celle-ci, à ce sujet, n'eut pas voix au chapitre. Un jour, elle vit apparaître à Deerden une femme entre deux âges, de mine calme et sympathique, portant un costume noir correct et de bonne coupe. C'était Sarah Blown, auparavant première femme de chambre chez une parente de lady Treswyll, décédée l'année précédente. Le duc de Pengdale l'avait engagée pour le futur service d'Yildiz et, en attendant, lui confiait le soin de faire exécuter trousseau et toilettes dans les premières maisons de Londres et de Paris.

Blown était fort capable de mener à bien cette tâche. Elle avait servi pendant vingt ans l'une des plus élégantes grandes dames d'Angleterre, elle possédait personnellement du goût et de l'intelligence ; de plus, son éducation l'élevait au-dessus du niveau ordinaire de sa classe. Le duc ne pouvait s'adresser mieux pour donner à la jeune

femme inexpérimentée un guide sûr et discret, qui l'initierait aux secrets d'élégances ignorés d'Yildiz de Versigny.

Future maîtresse et future femme de chambre se plurent mutuellement, dès cette première entrevue, assez courte cependant, car il s'agissait simplement de noter la taille, la physionomie, le genre de beauté de la fiancée pour choisir ses parures en conséquence. Blown quitta Deerden en soupirant très fort et, dès sa rentrée à Elsdone Castle, alla trouver son frère qui était le premier valet de chambre du duc.

– Oh ! Teddy, on ne peut rien voir de plus charmant ! Et quel regard d'ange ! Est-ce vraiment possible que cette enfant-là devienne la femme de Sa Grace ? Vraiment, c'est une pitié de penser à cela !

Ce même jour, les toilettes commandées à Norcester ayant été fournies sans retard, M<sup>lle</sup> Constance et Yildiz se rendirent à Elsdone Castle dans une des voitures duciales pour être présentées à lady Treswyll et à sir Hector. Harold vint au-devant d'elles dans le hall. Son coup

d'œil approbateur enveloppa la jeune fille vêtue de voile blanc, coiffée d'un chapeau de forme gracieuse et d'ornementation sobre. L'élégante simplicité de cette toilette faisait valoir la beauté délicate, la fine distinction d'Yildiz. Le duc sourit à sa fiancée rougissante.

– Vous êtes charmante, Yildiz. Je constate avec plaisir que vous avez beaucoup de goût, ce qui ne m'étonne pas chez une femme de bonne race comme vous.

Il conduisit les demoiselles de Versigny, par la galerie de marbre, jusqu'au salon où attendaient sa mère et son oncle. Yildiz, à la fois éblouie et comme écrasée par les splendeurs inconnues qui l'entouraient, marchait comme en un rêve près de son fiancé, tandis qu'à côté d'eux trottaient M<sup>lle</sup> Constance, dont la robe de faille noire froufroulait sur les dalles de marbre. La jeune fille se demandait avec anxiété :

« Comment est lady Treswyll ? Comment va-t-elle m'accueillir ? »

Cet accueil fut aimable, car lady Treswyll, sous l'œil de son fils, n'aurait osé en faire un

autre. Puis aussi, après un premier mouvement de jalousie devant cette beauté, cette fraîcheur, elle éprouvait une sorte de sympathie apitoyée devant le charme pur, la candide simplicité de celle qui deviendrait la femme d'Harold.

Quant à sir Hector, il n'éprouvait rien de ce genre, bien au contraire, son instinctive hostilité à l'égard de cette jeune fille s'augmentait encore. Son âme de ténèbres détestait aussitôt la lumière intérieure qui se reflétait sur cette physionomie virginale. Mais il n'en laissa rien paraître, naturellement, et lui aussi témoigna à la fiancée de son neveu l'intérêt convenable en la circonstance.

Yildiz, de son côté, jugeait lady Treswyll plutôt agréable, sans éprouver à son égard beaucoup de sympathie. Mais l'éloignement qu'à première vue lui avait inspiré sir Hector s'accroissait, devenait presque de la répulsion. L'âme d'une si rare élévation morale avait l'intuition des abîmes de perversité existant en cette conscience trouble qui, ayant vécu dans le vice, trouvait un plaisir raffiné à contempler le

mal chez autrui.

Quand Harold revint d'accompagner Yildiz et M<sup>lle</sup> Constance jusqu'à la voiture, lady Treswyll lui fit compliment de sa fiancée, d'ailleurs avec sincérité.

– Elle est merveilleusement jolie, elle possède une distinction et une grâce remarquables. Je supposais chez elle une gaucherie qui n'existe pas. Mais comme elle paraît jeune !... surtout avec cette coiffure de fillette.

– J'ai voulu qu'elle la conserve jusqu'à notre mariage.

Sir Hector dit avec un léger rictus :

– Elle doit être une petite couventine, toute confite en dévotion ? Mais avec vous, mon cher, j'imagine qu'elle ne le restera pas longtemps.

– C'est assez probable, en effet.

Le sourire d'ironie qui accompagna cette réplique dut réjouir le vieillard, car, en s'éloignant, il se frottait les mains, tandis qu'il songeait :

« Oui, oui, toute charmante qu'elle soit – et

elle l'est singulièrement – cette jeune personne devra se plier aux volontés d'un maître qui ne plaisantera pas, quand il s'agira de se faire obéir, et qui lui apprendra que le cœur, la conscience, la dignité d'une femme, ce sont des mots vides de sens, pour un homme tel que lui. »

À la suite de cette présentation de la jeune fiancée, un dîner eut lieu le lendemain à Deerden. Seul, en dehors de lady Treswyll et de sir Hector, y fut convié lord Blasdone, ce cousin de lady Treswyll pour quelques jours encore hôte du château. Celui-là, dès le premier abord, fut sympathique sans restriction à Yildiz. Quant à lui, aussitôt conquis par la beauté, le charme de la jeune fiancée, il ressentit en même temps la plus vive compassion.

« Cette enfant, devenir la femme d'Harold ! C'est un crime que celui-ci commet là ! se répétait-il en quittant le manoir. Ce soir, il avait plus que jamais son air de fauve orgueilleux. Pauvre, pauvre petite ! »

Peu après, Yildiz et sa tante furent conviées à un grand dîner que le duc donnait à Elsdone

Castle. Dans sa toilette blanche discrètement décolletée, avec pour toute parure son admirable chevelure, elle éclipsa, aux yeux des hôtes masculins du château, les autres femmes présentes. Parmi celles-là, deux surtout regardaient avec une envie haineuse la jeune fiancée. Hulda et la comtesse Doumine épiaient tous ses mouvements, tous ses jeux de physionomie, notaient avec une secrète joie le peu d'empressement dont témoignait Harold à son égard, la timidité, presque la crainte qu'Yildiz semblait éprouver devant lui. Chacune d'elles songeait qu'elle serait vengée de cette Yildiz aux yeux trop beaux, par les dures épreuves qui l'attendaient dans cette union, surtout lorsque le caprice d'Harold aurait pris fin.

Quelques jours plus tard, le duc prit congé de sa fiancée pour une absence d'un mois. Il devait s'arrêter d'abord à Paris pour, de là, gagner Soumas où il avait quelques affaires à régler.

– Je ne veux pas vous donner l'ennui de m'écrire, Yildiz, déclara-t-il avec son ironique sourire ; d'ailleurs, les correspondances

sentimentales ne sont pas mon fait. Donnez-moi seulement de vos nouvelles deux ou trois fois ; je ferai de même. Et je vous prouverai d'une autre manière que je n'oublie pas la fiancée demeurée dans mon vieux Deerden.

Yildiz eut l'explication de cette parole en recevant de Paris un éventail en point d'Argentan, contenu dans un coffret d'ivoire qui était une merveille de sculpture, puis, un peu après, de Soumas, des soieries orientales aux couleurs chatoyantes et une curieuse ceinture arabe formée de magnifiques émeraudes montées sur de souples maillons d'or.

Lady Treswyll, à qui la jeune fille montra ces présents un jour qu'elle venait la voir à Deerden, s'extasia sur la beauté des pierreries, dont un rayon de soleil venait opportunément aviver la splendeur.

– Mon fils possède d'ailleurs une remarquable collection de pierres précieuses, héritée de son oncle Éric. Sans doute vous en fera-t-il faire quelques parures, ma chère enfant.

Il y avait une pointe d'aigreur dans son accent.

La vague pitié que lui inspirait la fiancée de son fils se mélangeait maintenant de quelque malveillance pour cette beauté à son aurore, et de subtile rancune contre celle qui avait vu s'arrêter sur elle le choix d'Harold, décevant ainsi les ambitions maternelles.

Yildiz, si sensible, percevait quelque chose de ces sentiments et en souffrait secrètement. Du moins, elle avait la satisfaction d'être dispensée de paraître au château pendant l'absence de son fiancé. Ainsi en avait décidé Harold. La nouvelle série d'invités qui séjourna à Elsdone Castle, pendant l'absence du duc, ne connut donc pas la jeune fiancée qui excitait pourtant si vivement la curiosité de tous. Quelques-uns seulement réussirent à l'entrevoir, alors qu'elle descendait à Leigham où elle se rendait fréquemment pour s'entretenir avec Mrs. Darley.

La vieille dame voyait approcher avec effroi la date de cette union qui, pensait-elle, serait le malheur d'Yildiz. Elle se gardait toutefois d'en laisser rien paraître devant la jeune fille qu'elle sentait si inquiète, sous sa courageuse

résignation.

Un jour, remarquant des larmes dans les yeux d'Yildiz, elle lui dit en l'embrassant :

– Voyons, ma chérie, il ne faut pas tellement vous tourmenter ! Le duc vous aime certainement, puisqu'il vous a choisie, et comment ne serait-il pas bon pour vous, si douce, si aimable ?

– Bon, lui ? Je ne crois pas qu'il puisse l'être, Mrs. Darley. Mais j'ai eu des exemples de sa dureté. Ainsi, un jour, en passant près du petit Faâdi qui dormait, il l'a réveillé d'un coup de cravache. Je l'ai bien vu, j'étais en haut de l'escalier du hall. Tout le monde le redoute, c'est visible, même sa mère et son oncle... Et je suis si jeune, sans expérience, sans défense... Quant à m'aimer...

Elle songea un instant, les paupières baissées. En évoquant le visage altier, les yeux énigmatiques où passaient parfois d'ardentes lueurs, elle frissonna longuement. Puis sa voix tremblante acheva :

– Je ne crois pas qu’il en soit capable. Il ne doit savoir aimer que lui-même.

Elle ne se doutait pas qu’elle répétait une parole dite autrefois par Hulda Storven à sa mère, au sujet d’Harold.

Un autre souci la tourmentait encore. Hubert, la première exaltation passée, voyait s’effondrer les espoirs qu’il fondait lui-même sur le mariage de sa sœur. Le duc le traitait avec une froideur impérieuse et s’annonçait comme devant être un tuteur fort peu facile. Passant outre sur le désir qu’avait son futur beau-frère de s’adonner à la peinture, il avait décidé qu’aussitôt rétabli le jeune homme reprendrait ses études et serait dirigé sur la carrière diplomatique. Les timides objections d’Yildiz avaient reçu cette réponse :

– Je veux pourvoir votre frère d’une situation sérieuse et non en faire un barbouilleur quelconque. Car il ne faut pas s’arrêter à ces prétendues vocations artistiques dont on ne retire souvent que peu de choses.

Hubert, réellement doué à ce point de vue et ne se sentant d’attrait pour aucune autre carrière,

avait été vivement affecté par cette décision. Rendu nerveux par la maladie, il ressentait encore davantage cette grande déception. Sa santé en subissait le contrecoup et son humeur, déjà irritable auparavant, le devenait encore davantage. Très humble devant Harold, dont il redoutait un froncement de sourcils, il menait la vie dure à sa tante et à Yildiz, refusant de se laisser soigner, déclarant qu'il aimait mieux mourir tout de suite que de subir les volontés du duc de Pengdale.

Un tel souci, joint à d'autres préoccupations pénibles, commençait d'affecter la santé d'Yildiz. Mrs. Darley disait à sœur Mechtilde :

– Cette pauvre petite pâlit, maigrit. Je crains bien qu'elle ne tombe malade, à force de se tourmenter.

Obéissant à sa vieille amie, la jeune fille faisait chaque jour une promenade, généralement du côté de la mer, dont elle aimait tant la sauvage beauté. Assise parmi les rochers, elle travaillait, essayant de distraire son esprit de la pensée qui la hantait :

« Encore un jour de moins... encore un jour qui me rapproche de « son » retour et du moment où il faudra tout quitter pour le suivre. »

Sarah Blown était arrivée, apportant les toilettes de la future mariée. On commençait de préparer la noire chapelle située au rez-de-chaussée du manoir, pour la cérémonie à laquelle n'étaient conviés que des parents, des intimes et quelques privilégiés parmi les châtelains du voisinage.

La veille du retour d'Harold, dans l'après-midi, Yildiz, bien qu'un peu fiévreuse, voulut faire sa promenade accoutumée. Cette journée automnale était grise, maussade, assez froide. Yildiz, sans but défini, s'en alla à travers la lande et, bientôt, se trouva près de Medjine-Park.

Quoique la plupart des arbres fussent dépouillés de leurs feuilles, le palais de la Sarrasine restait invisible derrière sa clôture crénelée. Immobilisée un instant, Yildiz considéra ce lieu qui éveillait toujours chez elle une impression profondément mélancolique. En un jour sombre comme aujourd'hui,

particulièrement, il paraissait d'une tristesse infinie, presque lugubre, surtout quand l'on songeait à celle qui était morte là, de nostalgie, probablement, du manque de lumière et de chaleur.

Tandis qu'Yildiz considérait pensivement le haut du mur à demi couvert de lierre, la petite porte s'ouvrit, livrant passage à un homme qui la referma soigneusement derrière lui, puis il se dirigea vers un sentier par où l'on gagnait la lande.

Yildiz reconnut un des serviteurs arabes du duc, l'un de ceux qui étaient à demeure au manoir. Et cette vue lui rappela que Medjine-Park devait être habité, ainsi qu'elle l'avait entendu dire. Par qui ? Une curiosité l'effleura un instant à ce sujet. Mais, quelques minutes après, elle l'avait oubliée, ressaisie à nouveau par ses soucis, éprouvant en outre un malaise dans cette humidité froide qui la pénétrait.

## X

Quand le duc arriva à Deerden, le lendemain, il apprit qu'Yildiz souffrait d'un fort mal de gorge et que le médecin, appelé dans la matinée, lui avait ordonné le repos au lit pendant plusieurs jours, si elle voulait être remise pour le jour du mariage.

La physionomie d'Harold exprima un vif mécontentement, tandis qu'Abdallah, envoyé par lui pour prévenir sa fiancée qu'il l'attendait, lui rapportait cette nouvelle. Il fit demander M<sup>lle</sup> Constance, l'interrogea sur cette indisposition. La vieille demoiselle, toujours apeurée devant son futur neveu, répondit en bégayant, de façon assez incohérente, si bien que le duc, visiblement fort impatienté, dit sèchement :

– C'est bon, mademoiselle, laissons cela et retournez près d'Yildiz. Vous lui direz que je souhaite son prompt rétablissement et que

j'espère n'avoir pas à reculer la date. Mais elle aurait pu s'abstenir de commettre cette imprudence presque à la veille de la cérémonie.

M<sup>lle</sup> Constance commit la maladresse de répéter ces paroles à sa petite-nièce, en ajoutant :

– Il semblait vraiment très irrité, ma petite ! Son ton était si dur !... et ses yeux paraissaient tout à fait verts. Oh ! Yildiz, il faudra faire attention de ne pas être malade avec lui, parce que je crois qu'il n'aimerait pas cela du tout !

Yildiz eut un sourire douloureux en répliquant :

– Je tâcherai, ma tante.

Elle eut, ce soir-là, une recrudescence de fièvre et la nuit, pendant ses courts instants de sommeil, des rêves pénibles la tourmentèrent. Un monstrueux dragon, dont les yeux lançaient des éclairs verts, l'emportait jusqu'à Medjine-Park et l'y enfermait, en dépit de ses supplications. Elle se réveillait, toute tremblante. Puis, quand elle parvenait à se rendormir, le songe angoissant reparaisait. Dans le palais sarrasin, des

gémissements se faisaient entendre, sortant des murs, du sol, de partout. Yildiz, affolée, essayait en vain de s'enfuir. Le dragon était là qui lui disait :

« Tu es à moi, pour toujours. »

La journée fut mauvaise. Mais le lendemain amena une amélioration qui se maintint les jours suivants. Harold envoyait chaque matin ou venait lui-même prendre des nouvelles, au cours de sa promenade à cheval. Des fleurs provenant des serres d'Elsdone Castle étaient apportées quotidiennement par Abdallah. Mais, en dehors de ces actes de convenue, rien ne venait prouver à la jeune fiancée un intérêt affectueux dont son cœur, cependant, avait un tel désir !

Les préparatifs du mariage se poursuivaient. On ornait de fleurs et de tapis précieux le petit sanctuaire assombri par des vitraux anciens. Un lunch devait être servi dans le hall, après quoi les nouveaux mariés partiraient pour le continent et iraient s'embarquer à Marseille sur le yacht du duc, à destination de la Sicile où, non loin de Palerme, Harold possédait un vieux palais,

lointain héritage d'un aïeul, compagnon des ducs normands qui possédèrent quelque temps ce pays.

« Si loin, seule avec lui ! » songeait Yildiz en frissonnant de détresse, tandis que chaque jour rapprochait inexorablement la date redoutée.

Le médecin l'autorisa à quitter sa chambre seulement la veille du mariage. Mieux valait, déclarait-il, ne pas risquer une rechute. Ce fut aussi l'avis qu'Harold fit transmettre à sa fiancée.

Toute pâle encore, mais d'un charme idéal dans sa robe de soie couleur d'ivoire, Yildiz descendit vers le milieu de l'après-midi pour rejoindre Harold qui l'attendait dans le hall. En le voyant venir à elle, en rencontrant son regard, elle éprouva une émotion si vive que, pendant un moment, elle sentit se dérober sous elle ses jambes affaiblies, tandis que le sang montait à son visage.

Harold s'aperçut de ce malaise, car il saisit le bras de la jeune fille et le passa sous le sien en disant :

– Venez vous asseoir.

Il la conduisit vers le retiro, proche des orgues. Quand il se fut informé de sa santé, quand il eut brièvement parlé de son voyage, il prit sur une table près de lui un écrin timbré de la couronne ducale et des initiales de la future duchesse.

– J’ai fait exécuter pour vous des parures qui vous plairont, je l’espère. Mais ceci, vous le porterez constamment, et dès demain, pour la cérémonie de notre mariage.

L’écrin, ouvert, laissa voir un fil de perles du plus admirable orient, dont le fermoir était formé d’un saphir d’une grosseur rare.

Yildiz eut une exclamation admirative.

Harold expliqua, tout en enlevant le collier à sa couche de velours :

– Ce saphir appartenait à mon oncle Éric. Il compte certainement parmi les plus beaux qui existent, et peut-être même n’en existe-t-il pas un autre qui lui soit comparable. Il était brut, mais je l’ai fait tailler pour vous. Quant aux perles, j’en ai une très remarquable collection... Laissez-moi voir l’effet que produisent celles-ci...

Ses doigts souples glissaient le collier autour du cou fin, à l'épiderme si délicatement satiné, puis assujettissaient le précieux fermoir. À leur contact, Yildiz frémit un peu, eut un instinctif mouvement pour s'écarter. Mais Harold, se mettant à rire, entoura de son bras les épaules un peu frêles.

– C'est assez faire l'effarouchée, Yildiz. Il me plaisait de vous traiter jusqu'ici en petite fille ; mais ce temps-là est passé.

Il se pencha et appuya longuement ses lèvres sur les paupières palpitantes. Quand elle rouvrit les yeux, il la regardait avec ce sourire d'ironie qui entrouvrait à peine ses lèvres.

– Vous avez donc toujours peur de moi ?

Elle frissonna de nouveau, sans répondre.

– Peut-être vous a-t-on raconté beaucoup de choses terribles à mon sujet ? Dites-moi cela, petite étoile !

Son regard, ardent et railleur, plongeait dans les beaux yeux veloutés, craintifs, anxieux, mais si profondément sincères.

Elle répondit tout bas :

– Oui, j’ai toujours peur de vous... parce que je sens que tant de choses nous séparent... et que vous êtes tellement inconnu pour moi.

– Je le suis pour tous. Cela n’a pas d’importance et n’empêchera pas l’amour d’exister entre nous. Maintenant, allons faire un peu de musique.

Il détacha le collier, le remit dans l’écritoire en disant :

– Vous l’emporterez ce soir.

Puis il emmena vers l’orgue Yildiz, toute frémissante encore de ce premier baiser, tout effrayée par cet amour dont venait de parler Harold, car il se présentait à elle sous des traits à la fois séduisants et redoutables et, comme Harold lui-même, il était l’inquiétant inconnu.

\*

Le lendemain, dans la vieille chapelle de

Deerden, Yildiz de Versigny fut unie à lord Harold Treswyll Dorgan, neuvième duc de Pengdale.

Parmi les assistants se trouvaient la marquise de Shetford, grand-mère maternelle d'Harold, son fils aîné, la femme de celui-ci, puis lord Blasdone, revenu d'Écosse sur la demande d'Harold pour servir de témoin à la mariée. Il amenait sa plus jeune fille, Mabel, qui devait être demoiselle d'honneur avec lady Gwendoline Breswell, l'une des filles du marquis de Shetford. Ces deux jeunes personnes, à peu près de l'âge d'Yildiz, s'enthousiasmèrent aussitôt pour celle qui allait devenir leur cousine. Mabel, gentille brune aux yeux francs et rieurs, déclara à son père :

– Tout ce que vous m'aviez dit à son sujet est encore au-dessous de la vérité. Mais c'est affreux de penser qu'Harold pourrait la rendre malheureuse !

Lord Blasdone soupira :

– Hélas ! pauvre charmante créature !

La lumière et les fleurs, les toilettes féminines changeaient quelque peu l'aspect du vieux sanctuaire. De précieux tapis d'Orient couvraient les dalles usées, d'antiques tapisseries, depuis des siècles propriété des Dorgan, cachaient les sombres parois de granit. Le décor était ainsi très seigneurial et s'accordait avec cette cérémonie presque intime, mais tout aristocratique, dépourvue de la banalité qu'Harold détestait en toutes choses.

Agenouillée devant l'autel ancien qui disparaissait presque sous les orchidées et les roses blanches, Yildiz priait avec ferveur. Ce matin, Mr. Carson, le curé, lui avait donné quelques conseils, quelques encouragements et, bien qu'il essayât de dominer son émotion, son inquiétude, elle les avait devinées, la pauvre enfant si anxieuse elle-même, si tremblante au seuil de sa nouvelle vie.

C'était lui, le vieux curé, qui prononçait l'allocution – très courte, ainsi que l'avait spécifié le duc. Il sut néanmoins y renfermer la moelle de la doctrine catholique sur le sacrement

de mariage et l'exposa courageusement devant cet homme dont l'éducation, le caractère, l'existence pouvaient faire supposer qu'il ne regarderait pas à fouler aux pieds ses devoirs d'époux.

Le duc écoutait d'un air impassible, avec son dédaigneux demi-sourire. Sir Hector, un rictus aux lèvres, regardait narquoisement le vieux prêtre. Un peu plus tard, tandis que les nouveaux mariés et l'assistance regagnaient le hall, il dit à lord Blasdone, qui marchait près de lui, silencieux et attristé :

– Pas mal, hein, le sermon du curé ? Mais ça sentait un peu trop la leçon et je soupçonne qu'Harold lui donnera sujet de s'en repentir.

– Pourtant, il n'y a pas lieu... Ce prêtre n'a fait que son devoir – de façon discrète, d'ailleurs.

– Eh bien ! moi cher, ce ne sera pas du tout l'avis d'Harold, je vous le parie. Le curé de Leigham s'en apercevra sans tarder. Le pauvre homme s'imagine-t-il vraiment que le duc de Pengdale va s'embarrasser de tout ce fatras de morale et se transformer en époux irréprochable ?

Ah ! ah ! ce serait trop drôle !

Un rire sourd agita les épaules du vieillard.

Lord Blasdone dit avec une vivacité mêlée d'indignation :

– Il n'aurait pas dû, alors, choisir cette enfant ! J'avoue que je suis saisi de pitié, quand je pense au sort qui l'attend.

Sir Hector ricana :

– Bah ! elle s'en arrangera ! Puis, une femme, cela ne compte pas, pour Harold !

Dans le hall décoré de fleurs, Yildiz, dominant le mieux possible son émotion et sa fatigue, répondait gracieusement aux félicitations. En cette somptueuse robe de brocart tissée d'argent, sous le voile de dentelle ancienne, sa beauté prenait un aspect nouveau. Ce n'était plus la jeune fille toute simple, effacée ; en elle, on pouvait déjà voir ce que serait la jeune femme, quand cette beauté à peine en fleur aurait atteint son épanouissement dans l'atmosphère de luxe, d'élégance raffinée où elle allait vivre.

La jalousie, la malveillance s'affirmaient chez

lady Treswyll devant cette révélation. Toutes les admirations, tous les hommages seraient pour cette jeune duchesse, quand elle paraîtrait dans le monde. Après tout, elle avait eu bien tort de la plaindre ! Comme le disait sir Hector, elle aurait de belles compensations aux difficultés de l'existence près d'Harold.

Après le lunch, Yildiz se retira avec sa tante pour changer de toilette. Brisée par la fatigue et l'angoisse, elle laissa Blown lui retirer la robe de brocart, la revêtir d'un costume de voyage sobrement élégant. M<sup>lle</sup> Constance, assise en face d'elle, pleurait tout en murmurant de temps à autre :

– Ma petite... ma pauvre petite, il va donc falloir que tu nous quittes ! Oh ! quel malheur !

Oui, quel malheur ! Il allait falloir le suivre, cet Harold énigmatique, dont aucune émotion n'était venue adoucir la physionomie altière, durant la cérémonie. Ce matin, quand elle était apparue dans sa magnifique parure, il avait dit à mi-voix :

– Les mots ne peuvent exprimer ce que vous

êtes, Yildiz.

Et elle avait revu dans ses yeux cette expression ardente qu'elle y discernait parfois, quand il la regardait. Mais tout aussitôt, il avait repris son air de hautaine froideur. Anxieusement, elle se demandait quels sentiments il éprouvait à son égard. Mais comment eût-elle pu percer le mystère de cette nature d'homme, la pauvre enfant qui, elle-même, ne savait discerner l'amour sous l'effroi que lui inspirait Harold.

Comme elle frissonnait, Blown demanda :

– Votre Grace a-t-elle froid ?

Sur la réponse négative, la femme de chambre étouffa un soupir, tout en revêtant sa nouvelle maîtresse du vêtement garni de renard bleu qui achevait sa toilette de voyage. Pauvre belle petite duchesse, comme elle la plaignait ! Ah ! certes, malgré tout ce luxe qui l'entourait, elle n'aurait pour rien au monde changé son sort contre le sien !

Yildiz prit congé de sa tante et de son frère

dans leur appartement. Les larmes l'étouffaient, car il était venu, le moment de se séparer de tout son passé, de ces deux êtres faibles, sa seule famille, pour suivre l'inconnu redouté. Quand les reverrait-elle ? À ses timides questions, le duc avait répondu brièvement :

– Nous verrons.

Voici que son courage défailait un instant. M<sup>lle</sup> Constance la serrait dans ses bras en disant :

– Oh ! ma petite, écris... dis, écris souvent. J'ai peur qu'il ne te rende malheureuse.

Hubert murmurait en pressant très fort la main de sa sœur :

– Comme ce sera triste ici, sans toi !

Blown apparut, venant informer Yildiz que le duc l'attendait.

M<sup>lle</sup> Constance dit peureusement :

– Va... va vite ! Il ne faut pas risquer de le mécontenter. Au revoir, ma petite fille.

Yildiz, comme un automate, descendit l'escalier du hall. Harold prenait congé de sa

famille. Il fit observer d'un ton courtois mais impératif :

– Vous vous êtes un peu trop attardée. Faites vite vos adieux et partons, car nous avons juste le temps nécessaire pour arriver à l'heure du train.

Tandis que les nouveaux époux, cinq minutes plus tard, quittaient le hall, sir Hector dit à lady Treswyll d'un ton sardonique :

– Avez-vous remarqué, Jane, que cette belle Yildiz est de ces rares personnes que les larmes ne défigurent pas ? Ses yeux n'en ont même que plus de charme et d'éclat. Ainsi donc, Harold pourra la faire pleurer tout à son aise, sans crainte de l'enlaidir.

## **Troisième partie**

## I

Les arômes venus des jardins et le chaud soleil de Sicile entraient de compagnie dans l'immense salon aux murs peints à fresques, décoré de précieux meubles d'autrefois, de chatoyantes soieries tissées d'or et d'argent, de pièces d'orfèvrerie, aiguères, hanaps, coffrets ciselés par des mains tombées en poussière depuis des siècles. Sur le dallage de mosaïque ancienne étaient jetés d'admirables tapis d'Orient. Partout s'épanouissaient des fleurs, des roses surtout, à profusion.

Ce cadre, d'une somptuosité très patricienne, convenait à la jeune femme assise en un grand fauteuil antique, vêtue d'une robe de soie blanche dont les plis flottants étaient retenus à la taille par la ceinture faite de souples maillons d'or et d'émeraudes, naguère envoyée par le duc de Pengdale à sa fiancée. La belle chevelure tombait

en deux nattes sur les épaules à la courbe harmonieuse. Ainsi, Yildiz semblait une toute jeune princesse de jadis, épouse d'un de ces conquérants normands qui soumirent la Sicile à leur empire.

Sur ses genoux avait glissé la dentelle à laquelle travaillaient ses doigts habiles. Elle songeait, son bras nu, d'une si vivante et délicate blancheur, appuyé à l'accoudoir sculpté du fauteuil, ses yeux si chaudement veloutés plongeant au-delà des parois de marbre rose, dans les allées ensoleillées du vieux jardin qui conservait, sur l'ordre du maître, son pittoresque désordre fleuri.

Depuis quinze jours, Yildiz vivait dans une sorte de rêve dont elle ne s'était pas encore éveillée.

Ce voyage sur le yacht merveilleusement aménagé, ce train de vie plus que princier, un si complet changement d'existence – et par-dessus tout l'amour d'Harold – voilà qui était bien suffisant pour expliquer cet état d'esprit chez la jeune femme enlevée, à peine sortie de

l'adolescence, à la solitude, à la pauvreté, à une vie presque aussi bien préservée que celle d'une moniale dans son cloître.

Harold... Le mystère, l'inconnu encore...

Bien qu'il usât de ménagements assez inattendus de sa part envers la jeune femme à l'âme délicate et craintive, il la froissait assez fréquemment par son scepticisme, par les dissonances morales qui existaient entre eux, par sa façon de la traiter, soit avec une condescendance railleuse, comme une enfant dont on s'amuse, soit en objet précieux que l'on admire, que l'on se complaît à placer dans un cadre de choix. Elle souffrait en outre de cette froide dureté dont il usait particulièrement à l'égard de ses serviteurs orientaux.

– Ces gens-là sont accoutumés à la servitude par un atavisme millénaire et on ne les tient que de cette manière, déclarait-il.

En constatant combien orgueilleuse, inflexible, était cette volonté masculine, Yildiz se demandait parfois avec angoisse :

« Qu'advientra-t-il si, un jour, je dois lui résister pour obéir à ma conscience ?... si je ne puis, sans manquer à mon devoir, me retenir de la blâmer en quelqu'un de ses actes ? »

Elle pressentait qu'il viendrait, ce jour, hélas !

Cependant, quelque inquiétude, quelque crainte même qu'il lui inspirât, elle l'aimait, cet Harold charmeur et redoutable, d'un timide, d'un tremblant amour qu'elle n'osait trop lui montrer mais qui se révélait dans la pure lumière de ces beaux yeux dont il disait :

– J'y vois toutes vos pensées.

Un pas ferme, le cliquetis d'éperons sur le marbre du parvis interrompirent la songerie d'Yildiz. Le duc rentrait de sa quotidienne promenade à cheval. Il était suivi de ses deux molosses, qui inspiraient à la jeune femme une frayeur invincible.

– Eh bien ! ma chère étoile, nous rêvons ? À quoi ? À qui ?

Il s'assit près d'Yildiz, en envoyant un coup de cravache en plein museau à l'un des chiens qui

s'approchait d'elle.

L'énorme bête recula en gémissant, avec un regard soumis.

– Oh ! Harold !... ce pauvre Kiamil !

Il rit, en caressant la joue d'Yildiz avec le pommeau de sa cravache.

– Âme sensible ! Mais cela vous va bien, cet air apitoyé. Vous n'êtes jamais plus jolie qu'en ces moments d'émotion, ma très chère.

Il la considéra en silence, pendant un instant. Puis il se pencha vers elle, en posant la main sur son épaule.

– J'ai fait ce matin une promenade qui vous plaira. Nous irons par là en voiture cet après-midi.

– Cet après-midi ? Je voulais vous demander de me faire conduire à une église de Palerme et, demain dimanche, à une messe matinale, pour remplir mes devoirs religieux comme j'en ai l'habitude.

– Cette habitude-là, il faudra la perdre, Yildiz, car il ne me convient nullement d'avoir une

femme dévote.

Elle sursauta, en le regardant avec une surprise alarmée.

– Vous m’aviez dit cependant que...

– Que vous pratiqueriez votre religion en ce qui est ordonné strictement. Mais, au-delà, je ne permets rien.

Le visage frémissant pâlit un peu, le regard se remplit d’angoisse, tandis que la jeune femme disait, les lèvres tremblantes :

– J’espère que vous ne me ferez pas cette très grande peine, Harold ? J’ai besoin de soutien dans ma vie spirituelle...

Un ironique éclat de rire l’interrompt.

– Votre vie spirituelle ? Laissez-la donc tranquille, ma belle Yildiz. Nous nous aimons, cela suffit. Ne vous occupez pas d’autre chose.

– Si, je dois m’en occuper ! Vous n’avez pas le droit de peser sur ma conscience, Harold !

– Vraiment, je n’ai pas le droit ?

Il la regardait avec cet air de froid sarcasme

qui faisait rentrer chacun sous terre. Mais elle ne faiblit pas et répéta courageusement :

– Non, vous ne l’avez pas !

– Je vous montrerai bien le contraire. Votre conscience m’appartient, Yildiz. D’ailleurs, la conscience d’une femme est peu de chose, je le sais par expérience. Ainsi donc, la question est réglée...

– Harold, il n’est pas possible que vous pensiez cela... que vous mainteniez une telle décision ! Ce serait...

Un baiser interrompit la jeune femme tremblante d’émotion douloureuse.

– Taisez-vous, petite raisonneuse. Je n’admets aucune discussion sur ce sujet-là, encore moins que sur d’autres. Ayez soin de vous en souvenir, car il me déplairait fortement de les voir se renouveler.

Sur ces mots, Harold se leva et sortit, suivi de ses chiens.

Longtemps, Yildiz resta immobile, tour à tour accablée par la souffrance et soulevée par la

révolte. Il était donc venu, ce conflit qu'elle prévoyait. Qu'allait-elle faire devant cette volonté qui prétendait annihiler tous les droits de sa conscience, la réduire à n'être qu'une créature passive, soumise à toutes les exigences du maître ? Elle était seule, et complètement en son pouvoir. Personne ne pouvait la conseiller, la soutenir dans cette lutte où elle serait certainement brisée.

Seule ? Non, Dieu serait toujours avec elle, et son pouvoir aurait raison de celui, tout humain, du duc de Pengdale.

Cette pensée réconforta un peu Yildiz. Il lui fallait, pour le moment, se plier à la volonté d'Harold ; mais peut-être arriverait-elle, peu à peu, à l'adoucir, cette orgueilleuse, intraitable volonté.

Quand le duc, ayant quitté sa tenue de cheval, vint rejoindre la jeune femme, il la trouva l'ouvrage en main. Une ombre de tristesse voilait un peu l'éclat de ses yeux et les lèvres, d'un rose si délicat, gardaient un pli de souffrance. Harold, sans paraître s'en apercevoir, parla de la

promenade projetée, puis de sujets divers. Dominant sa lourde préoccupation, elle s'efforça de l'écouter, de lui répondre le mieux possible.

Mais, en rencontrant à plusieurs reprises le regard d'ardent intérêt qu'elle connaissait bien, la jeune femme, se souvenant d'une parole prononcée par lui tout à l'heure, songea avec amertume :

« Peut-être trouve-t-il que cela me va bien aussi de souffrir ?... que je suis plus jolie ainsi ? Puisqu'il n'y a que cela pour lui ! »

## II

Harold, les jours suivants, continua de montrer à sa femme Palerme et ses environs, de l'emmener en de plus lointaines excursions dans le centre de l'île. La vive intelligence d'Yildiz, sa compréhension vibrante de la beauté sous toutes ses formes, lui permettaient de jouir pleinement du monde nouveau qui se révélait à elle. Harold, de son côté, semblait se plaire à compléter l'éducation intellectuelle et artistique de sa femme, non moins qu'à recueillir les impressions fraîches, sincères et si profondes de cette nature qui paraissait toujours plus ravissante à mesure qu'on la connaissait mieux.

Satisfaction de blasé, de dilettante ?

Probablement, car nul n'aurait eu l'étrange idée qu'il pût subir d'aucune façon l'influence de cet esprit délicat, de cette âme idéalement noble, de ce cœur aimant et sensible.

Yildiz continuait de renfermer en elle son tourment, qui assombrissait l'existence enchantée dans laquelle la faisait vivre Harold. Lui ne semblait jamais remarquer la tristesse ou l'inquiétude voilant parfois la lumière de ces yeux dont il disait qu'on n'en pourrait trouver d'aussi beaux dans le monde entier.

À Palerme, le duc de Pengdale et sa jeune femme excitaient la plus vive curiosité, quand ils passaient en voiture dans les voies fréquentées. Palermitains et hivernants admiraient la belle duchesse et, si la plupart des femmes l'enviaient, beaucoup d'hommes la plaignaient, parmi ceux qui avaient connu le duc à Londres ou à Paris. Ils répétaient ce propos tenu par lui, avec son air de froid sarcasme, dans un club aristocratique :

– Le cœur d'une femme est fait pour qu'on s'en amuse.

Parfois, délaissant les promenades à pied ou à cheval, – car Yildiz apprenait l'équitation sous la direction de son mari – Harold emmenait la jeune femme en des courses pédestres dans la campagne palermitaine. Bonne marcheuse, elle

l'accompagnait avec plaisir et rentrait le teint rosé, les yeux plus brillants. Elle écrivait à sa tante, à Mrs. Darley : « Je me porte vraiment bien maintenant. » Mais elle ne leur parlait pas de sa secrète souffrance, des craintes que lui inspirait pour l'avenir la dure volonté devant laquelle chacun tremblait dans son entourage.

Abdallah lui-même, le serviteur favori, redoutait visiblement ce maître inflexible, et le petit Faâdi prenait en sa présence des allures de chien battu qui impressionnaient péniblement Yildiz, car elles démontraient que l'enfant était traité tout autrement que par la douceur.

Un matin, en revenant d'une promenade avec Harold, elle trouva dans sa chambre deux lettres de Leigham. L'une était de M<sup>lle</sup> Constance, qui donnait à sa nièce de mauvaises nouvelles d'Hubert. La santé de celui-ci ne se remettait pas, bien au contraire, et le médecin laissait entendre que le climat de la côte, assez rude l'hiver, lui était complètement défavorable.

« Il parle d'un séjour dans le Midi, ajoutait la vieille demoiselle. Mais nous ne pourrions

subvenir à cette dépense avec la rente que nous fait le duc, plus que suffisante pour vivre ici, où nous sommes défrayés de toutes les dépenses autres que celles concernant notre entretien. En outre, la pauvre impotente que je suis est incapable d'accompagner Hubert, ni même de préparer son voyage, son installation. Oh ! Yildiz, comme tu nous manques ! Et quand te reverrons-nous ? »

Yildiz soupira en repliant la lettre. Oui, elle savait bien qu'ils étaient désemparés sans elle, le jeune malade et la vieille tante débile de corps et d'âme. Hélas ! elle ignorait quand Harold la ramènerait près d'eux. Ce qu'elle pouvait seulement, c'était – quoiqu'il lui en coûtât fortement – faire connaître à Harold la nécessité pressante d'enlever pour l'hiver Hubert à ce climat qui le tuait.

La seconde lettre était de Mrs. Darley. Elle annonçait à Yildiz que Mr. Carson venait de recevoir avis d'avoir à quitter la cure de Leigham, où il avait espéré finir son existence.

« C'est un grand chagrin pour lui et à son âge,

avec sa santé chancelante, il ne s'en remettra pas. On lui a dit que ce déplacement avait été imposé par le duc de Pengdale, qui dispose d'un droit héréditaire sur le bénéfice catholique de Leigham. Ne vous serait-il pas possible, ma chère petite enfant, d'intercéder près de Sa Grace en faveur de notre pauvre et bon curé ? En admettant que celui-ci ait donné au duc quelque motif de mécontentement, il faut se souvenir qu'il est un vieillard et qu'il a passé toute sa vie à faire le bien. »

Un motif de mécontentement ?

Jamais Yildiz n'avait entendu son mari y faire aucune allusion. Jamais le nom du curé de Leigham n'avait été prononcé par lui. À quel propos, du reste, l'aurait-il fait déplacer, ce bon prêtre paisible, que tous ses paroissiens estimaient et aimaient ?

Cependant, Mrs. Darley le disait clairement. Mais alors, quelle étrange fantaisie l'incitait à cet acte cruel ?

Il fallait que, sans tarder, elle lui en parlât. Elle se trouvait ainsi avec deux requêtes à lui

présenter. Comment allait-il les accueillir ?

Que savait-on, avec cette nature fantasque, altière, si profondément énigmatique ? Jamais il n'avait été plus aimable, plus charmeur, plus amoureux que depuis quelques jours. Mais peut-être lui déplairait-il qu'elle le sollicitât ainsi ? Néanmoins, pas une minute, elle n'avait l'idée de se soustraire à ce devoir, quelles qu'en puissent être les conséquences.

Une fois revêtue de sa toilette d'intérieur, elle descendit pour gagner le salon. Dans le vestibule, Faâdi était étendu au soleil. Yildiz, plus d'une fois, avait pensé à s'occuper de cet enfant qui menait une existence oisive de petit animal, parmi la nombreuse domesticité. La crainte de se heurter à l'opposition d'Harold l'avait seule arrêtée. Aujourd'hui, remarquant les yeux du petit Persan attachés sur elle avec une curiosité admirative, elle l'appela au passage :

– Venez, Faâdi, que je vous parle.

Il la suivit dans le salon, d'un pas souple et glissant. Quand elle fut assise, il se tint debout devant elle et s'efforça de répondre à ses

questions le mieux possible, avec le peu d'anglais appris çà et là, mais que personne se donnât la peine de le lui enseigner.

Ce qu'il faisait ? Pas grand-chose ; mais il devait être toujours à la disposition du maître, au cas où celui-ci aurait quelque ordre à lui donner. Le duc l'avait ramené de Perse, l'année précédente, en même temps que sa sœur.

– Vous avez une sœur, Faâdi ?

– Oui... jolie sœur... Toujours rire, là-bas. Les autres, jalouses... Et puis le seigneur émir a emmené Sitarak et Faâdi...

À ce moment, la portière de brocart baissée devant la porte de communication avec le salon voisin fut brusquement soulevée. Le duc apparut, saisit l'enfant par l'épaule et, l'enlevant, alla le jeter par une des portes-fenêtres hors du salon.

Un cri de douleur retentit, auquel fit écho l'exclamation indignée d'Yildiz :

– Oh ! Harold !

En même temps, la jeune femme se levait et voulait s'élancer vers la fenêtre, qu'Harold

fermait violemment.

Mais il la retint par le bras.

– Restez en repos, je vous prie, et ne vous occupez pas de ce jeune imbécile.

– Mais il s’est peut-être blessé, sur ce parvis de marbre ! Laissez-moi voir, au moins ?

– S’il est blessé, il n’aura là encore qu’une partie de son châtiment, car je lui en réserve un autre dont il se souviendra.

– Qu’a-t-il donc fait ? C’est moi qui l’ai amené ici, qui l’ai questionné un peu, car il m’intéressait, ce pauvre enfant.

Harold dit avec une froide raillerie :

– Eh bien ! mettons, ma chère, que je vous punisse en sa personne. Maintenant, l’incident est clos, n’en parlons plus.

– Envoyez au moins un domestique pour voir s’il n’a pas besoin de secours !

Yildiz regardait avec une douloureuse indignation la physionomie ironique où les yeux avaient la lueur des plus mauvais jours.

– Il en passera bien un tôt ou tard. Je vous le répète : ne parlons plus de cela, Yildiz.

– Je ne laisserai pas cet enfant sans le secourir ! Ce serait trop affreux !

Elle essaya de retirer son bras pour courir vers la fenêtre ; mais l'étreinte des « doigts d'airain », comme disait naguère le pauvre lord Brasleigh, se resserra sur sa chair délicate.

– Je vous le défends ! Allons, asseyez-vous, et plus un mot de cette ridicule histoire.

– C'est odieux, ce que vous faites là !

Dans les yeux attachés sur Yildiz, des éclairs verts s'allumèrent, ainsi que dans les prunelles d'un fauve irrité.

– Je ne donne à personne le droit de juger mes actes, et à vous moins qu'à tout autre. Ne renouvez plus pareille scène, car je ne le supporterai pas, soyez-en avertie.

Il laissa aller le bras de la jeune femme, en indiquant à celle-ci, d'un geste impératif, le siège qu'elle venait de quitter.

Yildiz n'essaya plus de résister. Hélas ! elle

était si peu de chose, près de cette force masculine, près de cette volonté implacable ! Quand il le voudrait, il la briserait, corps et âme, le fauve superbe et sans pitié !

Déjà, sur la blancheur satinée du bras que découvrait la manche flottante, ses doigts avaient marqué leur empreinte. Ce n'était qu'un commencement. Car Yildiz songeait, dans un élan de révolte et de fierté, qu'elle ne pourrait jamais se taire devant certains actes et dans les occasions où sa conscience se trouverait en jeu.

En s'asseyant près de sa femme, Harold aperçut les deux lettres de Leigham qu'elle avait posées en entrant, sur une table. Il étendit la main, les prit et jeta un coup d'œil sur les timbres.

– De votre tante, celle-ci ? Rien de nouveau à Deerden ?

Sa voix avait un accent bref qui ne lui était pas habituel quand il s'adressait à Yildiz.

Elle fit effort pour dominer l'émotion qui la laissait encore tremblante.

– La santé d’Hubert est de plus en plus mauvaise. Le docteur Doods craint qu’il ne supporte pas l’hiver là-bas et parle d’un séjour dans le Midi.

Harold eut un léger mouvement d’épaules.

– Votre frère, ma chère, me fait l’effet d’être un malade imaginaire. Qu’il se secoue un peu et vous verrez qu’il n’aura pas besoin du Midi.

Yildiz, le cœur serré par cette froide réponse, dit avec une amertume douloureuse :

– Il est vrai que vous ne pouvez vous douter des souffrances morales et physiques de mon pauvre Hubert, vous qui n’avez cessé de jouir d’une vigueur exceptionnelle. Mais je sais trop bien, hélas ! qu’il n’y a rien d’imaginaire dans sa maladie.

Elle abaissait un peu ses paupières sur les yeux qui se remplissaient de larmes. Qu’il était donc terrible de se heurter à cette dureté, à cet orgueilleux égoïsme !

Harold laissa passer un court silence. Puis il dit, d’un accent légèrement adouci :

– Je ne refuse pas de lui faire donner les soins nécessaires, Yildiz. Qu’il parte pour le Midi avec sa tante. J’enverrai à Crowley l’ordre de solder leurs dépenses.

Elle le remercia sans élan. Il venait de tant la blesser ! Mais elle objecta :

– Ma pauvre tante est incapable de l’accompagner, ni même de s’occuper pour lui trouver une installation.

– Ah ! quant à cela, ma chère amie, qu’ils s’arrangent ! Ils ont d’ailleurs Spread qui peut leur être utile... Et cette autre lettre ?

– De Mrs. Darley.

Réunissant tout son courage, Yildiz ajouta :

– Elle m’apprend que Mr. Carson quitte la cure de Leigham... et que c’est vous qui le faites partir.

Harold, qui parcourait les premières lignes de la lettre, répondit brièvement :

– En effet.

– Oh ! pourquoi ?

– Parce que cela me plaît. Veuillez vous abstenir de toute réflexion à ce sujet.

– Il n'est pas possible que vous mainteniez une telle décision à l'égard de ce vieillard, un bon et saint prêtre qui mourra de quitter sa petite paroisse ! Je vous en prie, Harold...

Il posa la lettre sur la table, d'un geste impatient, tandis que son regard se détournait de ces yeux où le reproche se mêlait à la supplication.

– Je ne veux pas de sollicitations de ce genre... jamais, vous m'entendez ? Persuadez-vous, d'ailleurs, qu'elles seraient inutiles, rien ni personne au monde n'ayant le pouvoir de me faire revenir sur une chose décidée. En outre, je vous défends de correspondre désormais avec cette vieille dévote qui vous écrit sur un ton de familiarité tout à fait déplacé, vu votre rang actuel.

Yildiz se redressa, tout à coup très pâle.

– Vous ne voulez plus que j'écrive à Mrs. Darley, l'excellente amie à laquelle je dois tant ?

Il riposta durement :

– C’est bien cela, en effet.

À ce moment, le maître d’hôtel annonçait le lunch. Yildiz se leva et suivit machinalement son mari dans la salle à manger. Les larmes, de nouveau, montaient à ses yeux quoiqu’elle fit tous ses efforts pour les contenir. Sur sa physionomie expressive, une profonde souffrance se révélait. Elle ne put manger, sa gorge serrée se refusant à laisser passer les aliments, et à peine lui fut-il possible de répondre par monosyllabes aux rares paroles que lui adressait Harold, dont la mine dénotait une irritation contenue.

En revenant au salon, le duc dit froidement :

– Je crois, Yildiz, que vous avez besoin d’un peu de solitude pour vous calmer. Quand vous aurez une autre figure que celle-là, je reviendrai près de vous.

Il sortit sur ces mots, sans qu’elle essayât de le retenir.

### III

Quand son mari eut disparu, Yildiz courut à la porte-fenêtre et l'ouvrit. Le parvis de marbre était désert. Si Faâdi avait été blessé, on l'avait emporté depuis lors.

Yildiz remonta dans son appartement et sonna Blown pour lui demander de s'informer du petit Persan. Ce n'était pas chose facile, la domesticité orientale ayant peu de rapports avec l'autre. Cependant, la femme de chambre put remplir sa mission et revint apprendre à sa jeune maîtresse que Faâdi avait eu l'épaule gauche fracturée, ainsi qu'une blessure à la tête, sans gravité.

Yildiz demanda :

- Le soigne-t-on, au moins, ce pauvre petit ?
- Brahim s'en occupe, Votre Grace.
- Mais sa fracture ? Il faudrait un médecin pour la réduire ?

– Brahim dit qu’il ne peut en demander un sans les ordres de my lord duc.

– Cependant, il n’est pas possible de condamner cet enfant à demeurer infirme ! Que Brahim aille informer son maître de l’état de Faâdi...

– Oh ! il ne l’oserait ! Faâdi a été châtié par Sa Grace, et l’on sait trop bien qu’en ce cas il ne ferait pas bon de le lui rappeler.

– Que faire, mon Dieu ?... que faire ? murmura douloureusement Yildiz.

Elle se heurtait à son impuissance et à la crainte qu’inspirait Harold parmi tout son entourage. Lui faudrait-il donc toujours se trouver ainsi désarmée devant les injustices, les cruelles duretés de son mari ?

Ce fut un long, si pénible après-midi pour la jeune femme accablée d’angoisse. La pensée du petit Persan, mal soigné, ne la quittait pas. Puis elle se remémorait la scène avec Harold, les paroles prononcées... et ce regard de fauve en courroux qu’il n’avait jamais eu pour elle,

jusqu'alors. Ils savaient cependant si bien, ces yeux, se remplir d'éblouissantes caresses ! Et cette voix impérieuse se faisait si chaude pour appeler Yildiz « ma chère étoile » !

Hélas ! qu'était cet amour qui ne craignait pas de lui infliger les pires souffrances morales et prétendait tuer en elle le cœur, la pitié pour autrui ?

Et tout cela, par pur caprice d'autocrate, car elle cherchait vainement la raison d'une telle colère contre Faâdi, de la disgrâce du vieux prêtre, de l'interdiction d'écrire à Mrs. Darley.

La jeune femme dut faire un grand effort pour descendre à l'heure du dîner. Il lui en coûtait cruellement de se retrouver en face d'Harold, d'autant plus qu'elle redoutait encore quelque dure observation, car son miroir lui avait montré un visage altéré, un cerne de souffrance sous les yeux.

Le salon était désert quand elle y entra. Au moment où le dîner fut annoncé, Harold n'avait point paru.

À l'interrogation d'Yildiz, le maître d'hôtel répondit que Sa Grace passait la soirée à Palerme.

Réprimant son émotion, la jeune femme gagna la salle à manger. Son cœur se serrait, sa fierté se révoltait devant la désinvolture dédaigneuse qui la laissait ignorante de cette absence. Elle pensa :

« Peut-être sera-ce souvent ainsi ? Chaque fois, sans doute, que je ne plierai pas sans résistance devant lui. »

\*

Les distractions de Palerme n'avaient pas eu l'heur de plaire au duc, à en juger par son humeur, le lendemain matin. Bien que rentré fort tard, il partit à cheval avant sept heures et revint comme onze heures sonnaient. Sur le vestibule du premier étage, il rencontra Blown et lui demanda si la duchesse était en bas.

– Non, Votre Grace. My lady est souffrante ce matin : un peu de fièvre, un fort mal de tête. Elle fait prévenir Votre Grace qu'il lui sera tout à fait

impossible de paraître au lunch.

La voix brève interrogea :

– Rien de sérieux ?

– Je ne le pense pas, Votre Grace.

Harold parut hésiter... Puis il continua de se diriger vers son appartement.

Blown le suivit des yeux en songeant tristement :

« Ma pauvre petite duchesse ! Voilà que cela commence... et il n’y a pas un mois qu’ils sont mariés ! »

Elle alla retrouver la jeune femme qu’avait brisée une nuit d’insomnie, de pensées angoissantes.

– Je viens de rencontrer my lord duc qui rentrait de sa promenade, expliqua-t-elle, et je l’ai informé de l’indisposition de Votre Grace.

Yildiz murmura :

– C’est bien, Blown.

Et elle ferma ses paupières lasses en contenant un douloureux soupir.

Il n'était pas entré, la sachant cependant souffrante. Mais il fallait qu'elle s'habitue à cela, comme à bien d'autres épreuves, probablement.

Vers le milieu de l'après-midi, se sentant un peu moins abattue, elle voulut se lever pour voir si le grand air dissiperait la lourdeur qui pesait sur son front. Une fois habillée, elle sortit du palais, s'engagea au hasard dans une des allées ensoleillées. Parmi les palmiers, les cactus, les dracénes énormes, des roses innombrables jetaient la splendeur de leurs corolles couleur de pourpre, de neige ou de safran. Elles envahissaient tout, recouvrant de vieilles colonnes de marbre, les débris d'une fontaine, les arceaux d'une galerie mauresque, formant d'épais bosquets ou montant à l'assaut des statues anciennes. Yildiz aimait ce jardin immense et parfumé, fouillis de végétation méridionale. Mais, aujourd'hui, elle restait insensible à la beauté lumineuse qui l'entourait. D'un pas chancelant, elle longeait le petit bois d'orangers tout rutilant sous le soleil, passait indifférente sous les arceaux fleuris. Puis, fatiguée, elle s'arrêta bientôt près d'un petit kiosque de marbre

rose et se laissa tomber sur un des bancs placés près de l'entrée.

Elle était là depuis quelques minutes, quand un pas fit grincer le sable de l'allée. Dans la lumière se dessinait la haute silhouette d'Harold. Yildiz eut un violent battement de cœur. Elle aurait voulu qu'un peu de temps lui fût laissé pour se calmer, pour se remettre – autant que possible – de cette secousse. Mais non, il faudrait affronter déjà son dur regard, sa froideur railleuse.

Le duc approchait sans hâte, la cigarette aux lèvres. Ses yeux ne quittaient pas la jeune femme, dont le visage altéré avait rougi d'abord, puis pâlisait de nouveau. Dans le cadre formé par les roses jaunes et blanches qui couvraient le kiosque, la délicieuse figure aux yeux tristes, douloureux, donnait une impression de charme saisissant. Un reflet de soleil se jouait sur la chevelure aux tons d'or changeant, sur la robe de soie blanche qui entourait de ses plis souples les lignes harmonieuses de ce jeune corps, un peu ployé dans une attitude fatiguée.

Quand Harold fut près de sa femme, il dit avec une ironie qu'un observateur eût peut-être reconnue forcée :

– Vous voilà donc remise, Yildiz ? Cette indisposition était peu de chose, je le constate avec plaisir.

– J'espérais que l'air aurait un bon effet sur mon mal de tête ; mais il me semble qu'il l'augmente, au contraire.

D'un geste distrait, Harold jeta sa cigarette. Puis il s'assit près d'Yildiz et posa la main sur son épaule.

– Pourquoi avez-vous fait l'enfant déraisonnable ?

Elle se redressa en un mouvement de fière protestation.

– Je ne suis plus une enfant, Harold. Certes, je n'ai pas d'expérience, je suis très jeune, de toute façon ; mais je sais réfléchir beaucoup, sentir profondément... et souffrir.

Un sanglot lui monta à la gorge et, sous la main d'Harold, elle frissonna longuement.

Puis, sur la joue satinée, des larmes glissèrent d'entre les cils baissés.

Les bras d'Harold entourèrent la jeune femme, attirèrent contre lui la tête charmante.

– Vous ai-je donc fait tant de peine, ma petite étoile ?

Ses lèvres s'appuyèrent sur les paupières palpitantes. Yildiz frissonna encore et retint un nouveau sanglot.

– ... Allons, ne pleurez plus. Je ne veux pas vous voir souffrir, vous qui m'êtes si chère.

Certes, il fallait qu'elle le fût, pour que ces lèvres orgueilleuses prononçassent de telles paroles !

Yildiz murmura, la voix étouffée par les larmes :

– Je souffrirai toujours quand je vous verrai dur, impitoyable, comme... comme hier.

– Eh bien ! nous vous ménageons, ma sensitive. Voyons, calmez-vous...

Mais une réaction se produisait, après ces

heures de silencieuse angoisse. La jeune femme sanglotait tout bas, son visage appuyé contre l'épaule d'Harold qui le couvrait de baisers passionnés.

– ... Vous êtes ma bien-aimée... toute ma joie, Yildiz. Je veux que vous soyez heureuse. Demandez-moi tout, je ne vous refuserai plus rien.

Les beaux yeux brillants de larmes se levèrent sur lui, éclairés d'un bonheur timide encore, car Yildiz osait à peine croire qu'une telle victoire fût possible.

– Harold, faites alors soigner Faâdi ! Le pauvre petit a l'épaule fracturée ; mais Brahim ne veut pas faire venir le médecin sans en avoir reçu l'ordre.

– Je le lui donnerai en rentrant... Et je pense aussi qu'il faut vous permettre d'écrire à Mrs. Darley, puis encore laisser Mr. Carson à la cure de Leigham.

– Oh ! Harold !

Dans un élan de joyeuse reconnaissance,

Yildiz entourait de ses bras le cou de son mari.

– ... Pardonnez-moi d’avoir douté de vous... de n’avoir pas compris que... que...

– Que je vous aimais beaucoup plus qu’il n’était raisonnable de le faire ? Enfant que vous êtes !

Et, souriant avec une ironie amusée, il ajouta, en enveloppant de la chaude flamme de son regard la jeune femme qu’il tenait entre ses bras :

– Oui, enfant, vous l’êtes bien encore, quoi que vous en disiez. Mais je vous aime ainsi, ma Yıldiz... ma belle fleur blanche ignorante de son parfum qui grise... qui rend un peu fou...

## IV

Lady Treswyll et sir Hector avaient quitté Elsdone Castle après le mariage d'Harold, pour réintégrer Dorgan-House, leur résidence londonienne. Ils pensaient bien ne pas tarder à voir réapparaître les nouveaux mariés, car ils connaissaient l'opinion de leur fils et neveu sur les voyages de noces, à son avis la plus stupide invention du monde. Or, après deux mois passés en Sicile, le duc s'attardait en une croisière sur la Méditerranée, puis, au milieu de mars seulement, s'installait pour quelques semaines à Paris, dans le vieil hôtel acquis par lui d'une noble famille alliée aux Dorgan.

– Eh bien, voilà une lune de miel qui peut compter ! grommelait sir Hector. Il faut penser cette petite sainte nitouche lui plaît décidément beaucoup. Mais qu'elle prenne garde ! La roche Tarpéienne est toujours près du Capitole, avec

Harold.

Lady Treswyll se laissait envahir par un mécontentement jaloux, en trouvant dans les journaux mondains l'écho de l'admiration provoquée par la jeune duchesse, que son mari présentait à la haute société parisienne. Une de ses sœurs, M<sup>me</sup> de Vaucelles, mariée à un membre de l'aristocratie française, lui écrivait au sujet d'Yildiz des lettres enthousiastes.

« Nous sommes tous férus de votre charmante belle-fille, ma chère amie ! Ah ! si je trouvais une femme semblable pour mes fils ! Heureux Harold, qui a su découvrir un tel joyau !

« Il semble, d'ailleurs, l'apprécier à sa valeur. On s'accorde, ici, pour le juger fort épris. Il ne quitte guère sa femme et l'initie avec beaucoup de bonne grâce à la vie mondaine, sans négliger pour cela de lui faire connaître le Paris artistique et intellectuel. J'avoue que nous en sommes tous passablement stupéfaits, car, enfin, ma bonne Jane, votre fils ne semblait pas susceptible d'attachement et ses déclarations très franches, mais inquiétantes, laissaient supposer que la

femme sur laquelle s'arrêterait son choix aurait quelque sujet de verser bien des larmes. Pourtant, cette charmante Yildiz paraît sincèrement, délicieusement heureuse. Harold est très attentif à réaliser tous ses désirs, ainsi que je l'ai compris l'autre jour, au cours d'une conversation où il était question de son frère. Elle m'a dit avec émotion : « Harold est si bon pour moi ! Dès qu'il s'agit de me faire plaisir, aucun obstacle ne compte à ses yeux. »

« Je suis restée un moment quelque peu abasourdie. Franchement, Jane, je ne croyais pas mon superbe neveu capable d'aimer de cette manière-là, pas plus que d'avoir le souci d'éloigner de cette enfant tout ce qui – lectures, spectacles, relations – pourrait nuire à une âme toute jeune et d'une si admirable fraîcheur.

« Votre fils est décidément un être extraordinaire, ma chère amie ! On se sait sur quoi l'on peut compter, avec lui. Mais fasse le Ciel qu'il continue de cette manière, pour le plus grand bonheur d'Yildiz !

Sir Hector, quand sa nièce lui montra cette

lettre, fronça d'abord ses épais sourcils gris, puis leva les épaules en disant avec un ricanement :

– Oui, qu'elle y compte ! Harold se chargera de lui faire payer cher ce bonheur-là !

– Enfin, mon oncle, comprenez-vous cela ? Une enfant jolie, je n'en disconviens pas, mais, après tout, dépourvue des séductions qu'il a pu rencontrer chez d'autres femmes...

Sir Hector dit entre ses dents :

– C'est peut-être bien pour cela. Il lui en trouve d'inédites, à cette petite couventine... et ça le change.

Vers la fin d'avril seulement, Londres vit paraître le duc et la duchesse de Pengdale. Ils s'installèrent à Brasleigh-House, la vieille résidence ducale aménagée avec une aristocratique somptuosité. Hubert s'y trouvait déjà depuis quelques jours, sous la surveillance d'un précepteur. Il revenait d'Antibes où il avait été pendant trois mois l'hôte des Blasdone, qui passaient là l'hiver pour la santé d'une de leurs filles. Harold, désireux de voir tout nuage

s'écarter du front d'Yildiz, avait trouvé cette combinaison qui permettait de mettre le jeune homme dans un milieu très familial, très accueillant, fort sympathique en outre à la jeune duchesse. Hubert, physiquement et moralement, s'en était fort bien trouvé. Il revenait presque guéri, prêt à commencer les études de peinture qu'autorisait maintenant son beau-frère.

Quant à M<sup>lle</sup> Constance, elle restait à Deerden, comme elle le désirait dans sa terreur des déplacements. Mais il était convenu entre le duc et sa femme qu'elle viendrait occuper un appartement à Elsdone Castle dès qu'ils s'y installeraient eux-mêmes, c'est-à-dire vers la fin du printemps.

Le lendemain de leur retour, Yildiz et Harold dînèrent à Dorgan-House. Lady Treswyll et son oncle furent aussitôt frappés du changement qui s'était produit chez celle qu'ils avaient vue partir de Deerden quelques mois auparavant, toute jeune fille, timide, craintive, visiblement peu à l'aise sous le regard d'Harold. Ils avaient devant eux une femme douée de la plus charmante

aisance, dont la beauté s'épanouissait merveilleusement et qui, ainsi que le disait M<sup>me</sup> de Vaucelles, semblait, en toute simplicité, une femme très heureuse.

Les beaux yeux veloutés, où rayonnait toujours l'âme pure et profonde, s'attachaient sur la physionomie altière avec une tendresse confiante laissant supposer qu'Harold ne donnait à la jeune duchesse aucun sujet de crainte ou de souffrance. Sir Hector, en les observant tous deux, nota qu'Yildiz avait l'air d'une très douce, très discrète triomphatrice, et que son mari paraissait lui accorder une attention tout à fait singulière de sa part. Il crut aussi discerner que le duc tempérait, dans la conservation, la froide raillerie habituelle chez lui et se plaisait à mettre en valeur l'intelligence fine, délicatement cultivée de la jeune femme.

Après le départ des deux époux, le vieillard dit à sa nièce, d'un ton narquois voilant mal une violente contrariété :

– Harold me paraît assez bien pris, pour l'instant. Qu'en dites-vous, Jane ?

Lady Treswyll joignit les mains, dans un geste d'intense surprise.

– Oui, en vérité ! Il ne la quittait pas des yeux. Je voulais croire que Mary exagérait ; mais il faut bien me rendre à l'évidence. Vraiment, je n'aurais pu imaginer que cette petite fille...

Sir Hector leva les épaules.

– On doit se défier des ingénues plus que de toutes les autres, apprenez-le, ma chère, surtout quand elles ont le charme dangereux de celle-ci. Car elle est terriblement séduisante, cette Yildiz ! Je m'en suis bien rendu compte ce soir, beaucoup mieux que je n'avais pu le faire auparavant.

Lady Treswyll serra nerveusement les lèvres. La jalousie étreignait son âme au souvenir de la jeune femme si belle, heureuse, triomphante, parce qu'Harold l'aimait et abdiquait pour elle son orgueilleux dédain.

Sir Hector regardait sa nièce et devinait ses pensées, car il la connaissait bien. D'un ton moqueur, il fit observer :

– Je crois que vous n'êtes pas très enthousiaste

de votre admirable belle-fille, Jane ? Bah ! ne craignez rien. La constance n'est pas une des vertus d'Harold et la belle Yildiz s'en apercevra bientôt. Vous aurez ainsi votre revanche, en la voyant délaissée, humiliée, souffrant tout ce que peut endurer une femme qui aime Harold et en est dédaignée. Or, s'il faut en croire la chronique, cette souffrance-là est incurable, car on ne peut jamais arriver à l'oublier, non plus qu'à le haïr, mon terrible neveu.

Lady Treswyll rougit, en ripostant :

– Vous ne pensez pourtant pas, mon oncle, que je souhaite pareil sort à cette enfant ?

Sir Hector ricana doucement.

– Vous n'oseriez pas vous l'avouer à vous-même. Mais moi, je connais les âmes féminines... et je vous dis que ce serait un des beaux jours de votre vie, celui où l'on viendrait vous dire : « Votre belle-fille n'est plus aimée de son mari et elle souffre, comme les autres. »

– Mon oncle, vous êtes abominable !

Il ricana de nouveau. S'approchant de lady

Treswyll, il la prit par le bras, l'amena devant une glace et dit avec une ironie cinglante :

– Regardez, chère Jane. Vous avez quarante-huit ans ; votre teint, dont la fraîcheur était votre plus grand charme, se fane décidément, et tous les soins de votre habile femme de chambre ne peuvent faire disparaître complètement les rides qui se montrent çà et là. Yildiz a dix-neuf ans, et sa beauté peut être enviée par les plus jolies femmes de notre connaissance. Avez-vous remarqué son cou, ses épaules ? Ils sont incomparables. Et le voisinage de vos cheveux blonds faisait paraître plus chaud le magnifique brun doré des siens.

D'un mouvement presque violent, lady Treswyll échappa à la main qui la retenait.

– Vous êtes un démon ! dit-elle d'une voix un peu étouffée.

Il eut un mauvais rire, en ripostant :

– Peut-être.

\*

Oui, c'était bien une haine infernale qui germait en l'âme de cet homme. Car il redoutait maintenant que l'influence d'Yildiz sapât toute son œuvre de perversion, en changeant peu à peu les idées d'Harold. Il lui fallait déjà constater avec une amère déception, que son neveu n'avait pas profité complètement de ses leçons, puisqu'il était capable de se laisser prendre par l'amour. Encore, si celui-ci avait eu pour objet toute autre femme, il n'y aurait pas eu lieu de s'en inquiéter. Mais Yildiz était un être d'exception, à tous points de vue. Sir Hector en avait eu aussitôt conscience et il pressentait aussi que la beauté physique de la jeune femme n'était pas la seule ni peut-être la plus puissante raison de cet attachement si contraire aux principes professés par le duc de Pengdale. Or, que celui-ci fût encore susceptible d'être influencé par la valeur morale, par le charme et la pureté d'une âme féminine, voilà ce qui stupéfiait, irritait prodigieusement le vieillard qui voyait là une preuve que son disciple n'était pas complètement perversi, comme lui-même.

Certes, il ne doutait pas un seul instant qu'Harold ne se ferait aucun scrupule au sujet de la fidélité conjugale. Mais il craignait qu'Yildiz ne conservât néanmoins sur lui cette influence morale. Puis, enfin, il la haïssait instinctivement, de toute son âme mauvaise. Il la haïssait comme doivent haïr les esprits infernaux, parce qu'elle était pureté, lumière, ardente foi, et qu'il sentait en elle l'horreur du mal dont toute sa vie, à lui, était faite.

Dès ce moment, Yildiz eut un ennemi secret, qui s'occupa de lui en susciter d'autres dans l'obscur dessein de lui nuire dès que l'occasion s'en présenterait.

Non content d'attiser la jalousie de lady Treswyll contre sa trop charmante belle-fille, l'adroit vieillard sut habilement exciter celle des femmes que le choix du duc de Pengdale avait si profondément déçues, celle des dédaignées, comme la belle comtesse Doumine qui, après de vaines tentatives pendant le séjour d'Harold à Paris, venait encore essayer de ramener sur elle l'attention fantasque de celui à qui elle avait tout

sacrifié.

À vrai dire, la tâche de sir Hector était facile. Yildiz, présentée à la cour, y avait obtenu un succès qui n'était que le prélude de tous ceux qu'elle devait connaître ensuite dans le monde où la conduisait son mari. Cela, et l'amour d'Harold pour elle, suffisait amplement à exaspérer au plus haut point les jalousies féminines.

Les hommes, eux, disaient : « Il est trop heureux, ce duc de Pengdale ! », et ils faisaient à Yildiz une cour très discrète, car le plus audacieux d'entre eux n'aurait osé porter ombrage à un maître de cette envergure.

Au reste, Harold quittait peu sa femme. Les serviteurs de Brasleigh-House, qui avaient d'assez fréquents rapports avec ceux de Dorgan-House, déclaraient :

– On ne peut imaginer un ménage plus uni. La duchesse obtient ce qu'elle veut de my lord duc.

Cette parole fut répétée à sir Hector, qui retint une grimace de colère.

Il savait aussi qu'Yildiz pratiquait en toute

liberté sa religion, qu'elle donnait beaucoup aux œuvres charitables. Il venait également d'apprendre par son valet de chambre, qui avait de la famille à Norcester, que le curé de Leigham, dont le duc avait d'abord exigé le départ, demeurait en définitive dans sa paroisse. En outre, revenant sur une décision précédemment prise, le seigneur de Deerden faisait restaurer le couvent de Saint-Jude. Tout ceci, on ne l'ignorait pas dans le pays, était dû à l'intervention de la duchesse qui, de plus, envoyait à ses chères sœurs d'abondants secours pécuniaires.

Sir Hector avait supposé que, sur ce point, son neveu, ayant toujours avoué détester les femmes dévotes, serait irréductible. Il vit donc avec rage, dans une telle condescendance, un des plus dangereux symptômes du pouvoir que possédait Yildiz sur lui.

Mais que faire ? Il était impuissant à lutter contre cette influence, lui qui ne trouvait chez Harold – de plus en plus – qu'orgueilleuse froideur. Oui, de plus en plus, depuis son retour. Fallait-il donc supposer qu'Yildiz, dont il

soupçonnait la secrète antipathie, agissait contre lui sur l'esprit de son mari ?

À cette pensée, le vieillard tressaillait de colère haineuse. Ah ! oui, elle était bien pour lui l'ennemie, cette jeune femme ! et s'il lui était donné un jour de la voir écartée, malheureuse, tombée du piédestal sur lequel la mettait le caprice d'Harold, nul ne s'en réjouirait autant que lui.

Un après-midi, lady Treswyll vit apparaître son oncle dans le salon où elle attendait quelques amies pour le thé. Comme il devait aller demander à Harold un renseignement, elle l'avait chargé en même temps de s'informer près de son fils, à qui Dorgan-House appartenait, s'il lui déplairait qu'elle fit enlever, dans la pièce dont elle avait fait son boudoir, de fort beaux vitraux anciens dont l'inconvénient était d'assombrir beaucoup ce salon.

– Eh bien ! avez-vous obtenu cette autorisation, mon oncle ? demanda-t-elle aussitôt.

Sir Hector eut un petit sourire sarcastique, tout en s'asseyant dans un fauteuil profond.

– Mais oui, ma chère amie. Oh ! ne croyez pas que ce soit grâce à mon éloquence... ni qu'Harold ait eu l'intention de vous être agréable. Mais attendez, je vais vous raconter cela par le menu... Tout d'abord, John me répond que le duc est sorti depuis un moment, et, comme j'émets l'intention de l'attendre, il me dit que la duchesse est là, qu'il peut s'informer près d'elle au sujet de la durée de cette absence. Je réponds en lui donnant l'ordre de m'annoncer à ma belle nièce, à qui je demanderai moi-même ce renseignement. Et, au bout d'un instant, je suis introduit dans ce petit salon du dix-huitième siècle dont Harold a fait une des merveilles de Brasleigh-House. Yildiz était là, assise dans une bergère, occupée à broder. Elle avait une toilette exquise, Jane : une soie d'un mauve très pâle garnie d'étroites bandes de zibeline et d'un point d'Alençon que je vous recommande. Ainsi, elle était jolie à faire peur – à me faire peur pour la raison d'Harold, je vous l'avoue.

« M'ayant invité à m'asseoir, elle m'apprit que son mari serait là dans très peu de temps – pas plus de dix minutes, affirma-t-elle. J'admirai

en passant la condescendance inusitée de mon neveu, pourtant si orgueilleusement indépendant, qui daignait informer sa femme de la durée de son absence. Puis, tandis qu'elle parlait, j'avisai sur un coussin, près d'elle, un délicieux petit épagneul aux longues soies blanches. Remarquant la direction de mon regard, elle sourit et me dit :

« – Je l'avais remarqué entre tous, l'autre jour, à l'exposition, et Harold me l'a offert le lendemain.

« J'objectai :

« – Il me semblait qu'il avait en horreur ces petits animaux, qualifiés par lui de « bestioles stupides ».

« Elle se mit à rire, en prenant le chien qu'elle posa sur ses genoux et répliqua :

« – Mais, mon oncle, s'il les détestait autant, il ne m'en aurait pas donné un, sans même que je le lui demande.

Lady Treswyll, la bouche pincée, jeta un sombre coup d'œil vers le petit chien blotti dans

une élégante corbeille qui, plus d'une fois, avait été gratifié par son fils de ce qualificatif méprisant.

Sir Hector eut un mauvais sourire.

– Le point de vue change selon les cas, dites, Jane ? C'est qu'elle doit avoir une façon de regarder son mari, cette jeune Yildiz, quand elle le remercie, quand elle est heureuse... Je n'ai jamais vu des yeux doués d'un charme aussi expressif. Mais je continue. Profitant de l'occasion, je m'informai de Kiamil et de Léda, que je me souvenais de n'avoir pas vus depuis le retour d'Harold. Yildiz m'apprit qu'il les avait envoyés dans son domaine d'Afton-Court, parce qu'elle ne pouvait s'habituer à leur présence.

Lady Treswyll s'exclama :

– Comment, ces chiens dont il ne se séparait jamais ?

– Mais oui, mais oui, ma bonne Jane. Et j'ai idée que vous en verrez bien d'autres ! Car, lorsqu'un homme du caractère d'Harold se met dans la tête une idée – ou une passion – il ne fait

pas les choses à demi.

« Comme, là-dessus, je commençais à entretenir la belle duchesse de son frère, Harold est arrivé. Il a paru contrarié de me voir là et s'est enquis sans trop d'aménité du motif de ma visite. Craint-il que je ne tente – à rebours – la conversion de sa femme ?... ou bien que je ne lui donne des aperçus intéressants au sujet de l'émir Abd-el-Rhamon ? Il doit se douter pourtant que, si j'en ai le grand désir, je ne l'oserais... Enfin, que ce soit ceci ou cela, je le sentis mal disposé à mon égard et je pensai : « Gare ! Jane gardera ses vitraux ! »

« Pourtant, je présentai ma requête. Il s'était assis près de sa femme et, lui prenant la main, faisait glisser le long de ses doigts les bagues qui les ornaient. Elle a des mains ravissantes, Jane, avez-vous vu ? De toute ma vie, je n'ai connu qu'une femme qui pût, sur ce point, rivaliser avec elle. Allons, Jane, ne me regardez pas de cet air féroce. Je ne suis pas votre belle-fille, moi !

Il laissa échapper un éclat de rire sourd, puis poursuivit :

– Harold m’écoutait donc d’un air assez distrait, cette jolie main l’intéressant visiblement beaucoup plus que ce que je lui demandais. À peine me regarda-t-il pour me répondre froidement :

« – Quelle singulière idée ! Ces vitraux contribuent au cachet de la pièce et on devrait les y mettre, s’ils n’existaient pas.

« Je lui répondis que j’étais de son avis, mais que, très certainement, ladite pièce deviendrait beaucoup plus agréable pour s’y tenir dès qu’elle serait moins sombre.

« – Eh bien ! que ma mère en choisisse une autre. Il n’en manque pas, dans tout ce logis.

« – Évidemment... Puisque cela vous déplaît, je vais lui dire...

« Ici, Yildiz interrompit, en regardant son mari avec un air de reproche :

« – Mais, mon ami, ce serait pourtant une chose bien simple, me semble-t-il. Ces vitraux pourraient être remis en place facilement, dès que vous le jugeriez bon. Pour le moment, puisque

lady Treswyll le désire, vous devriez lui faire ce plaisir.

« Il se mit à rire et lui baisa la main. Puis il se tourna vers moi en disant :

« – Comment roulez-vous que je refuse, quand une pareille avocate prend la cause en main ? Dites à ma mère que j'autorise l'enlèvement des vitraux, pourvu que l'on y apporte les précautions nécessaires.

« Il avait, en parlant ainsi, un certain air de défi railleur qui, je l'avoue, m'a été fort désagréable...

Lady Treswyll, dont le visage se crispait de colère, dit vivement :

– Eh bien ! en ce cas, je ne ferai pas faire ce changement ! Puisque Harold ne juge pas devoir de lui-même accorder cette satisfaction à sa mère, il ne me convient pas de la devoir à l'intervention de cette jeune femme... une petite intrigante qui a réussi, je ne sais comment, à ensorceler mon fils.

– Que la colère ne vous égare pas, Jane ! L'intrigue n'a rien à voir là-dedans et Harold est

le dernier être au monde susceptible de se laisser prendre de cette façon. Non, elle a d'autres armes que celles-là... des armes plus puissantes.

Une lueur de méchanceté haineuse traversa le regard du vieillard, qui ajoutait en lui-même :

« Dès que j'en trouverai l'occasion, je lui ferai payer cher la manière dont Harold m'a regardé tout à l'heure, cet air de me dire, ironiquement : « Vous voyez le cas que je fais de vos leçons, de vos conseils, en donnant tout mon amour, en ne refusant rien à cette femme qui est pieuse et fervente et qui, naturellement, vous déteste, vieux diable que vous êtes ! ». Hé, je ne lui en veux pas, à mon beau neveu. Il est fou. Or, les responsables de la folie des hommes, ce sont les femmes... et, en l'occurrence, c'est la trop charmante Yildiz. Ainsi donc, attention à vous, ma jeune duchesse, car si je puis vous causer quelque désagrément, je n'y manquerai pas ! »

## V

Quelques jours plus tard, un tiède après-midi de mai, Yildiz se rendit au palais de Westminster avec lady Blasdone pour assister à une séance de la Chambre des lords. Le duc de Pengdale occupait assez rarement son siège de pair ; mais on traitait aujourd'hui une question de politique orientale et il venait apporter dans la discussion un avis basé sur une compétence particulière, en même temps que l'influence incontestée de sa puissante intelligence et de son prestige personnel.

Sir Hector arriva en retard et s'introduisit difficilement dans une des tribunes bondées. Une jeune femme, près de lui, s'étant détournée pour regarder l'arrivant, celui-ci dit à mi-voix :

– Tiens, lady Brasleigh ! Vous venez prendre un peu l'air de Londres ?

– Oui, cela m'est nécessaire de temps à autre.

Elsdone Castle manque un peu de distractions.

Ils se turent, pour écouter l'orateur qui était, à ce moment, lord Blasdone. Du coin de l'œil, sir Hector regardait Hulda. Il songeait :

« Elle est toujours bien, la belle Suédoise... un peu trop forte peut-être, un peu disposée à l'embonpoint, mais enfin très bien encore. Je suis sûr qu'elle est plus que jamais toquée d'Harold et qu'elle doit détester Yildiz, de toutes ses forces... »

Puis, remarquant la direction du regard de la jeune femme, il sourit narquoisement. Lady Brasleigh ne quittait pas des yeux le côté de la salle où se trouvait assis le duc de Pengdale.

En se penchant à son oreille, le vieillard demanda :

– Mon neveu a-t-il déjà parlé ?

Elle tressaillit, comme enlevée à un songe, et fit un signe affirmatif.

– Bien ou mal ?

– Oh ! comment voulez-vous ?...

Admirablement !

Il riposta :

– Ce n'est pas à une femme qu'il faut demander cela quand il s'agit de lui. Elle est nécessairement trop partielle.

Hulda rougit légèrement et détourna la tête avec une contrariété visible.

Deux orateurs succédèrent à lord Blasdone. Puis, sur une question posée par un membre de l'assemblée, le duc de Pengdale développa une opinion précédemment énoncée par lui, en termes clairs et sobres que mettait en relief la netteté de l'organe plein et vibrant.

Sir Hector marmotta :

– Oui, oui, c'est bien... très bien ! Étonnant, cet Harold ! Il ferait une extraordinaire carrière dans la politique, s'il lui plaisait de s'engager là-dedans.

Puis il jeta un coup d'œil sur lady Brasleigh et eut son plus méchant sourire à la vue de l'intérêt passionné dont témoignait la physionomie de la jeune femme.

« Cette pauvre Hulda ! La question traitée la

laisse bien indifférente... mais l'orateur, c'est autre chose ! Et nombre d'autres femmes sont dans le même cas, parmi celles qui se trouvent ici. »

Peu après, la séance terminée, Hulda quitta la tribune. Arrêtée un instant par une de ses connaissances, elle arriva près de la sortie au moment où y apparaissaient Yildiz et lady Blasdone. La jeune duchesse, très saluée, très regardée, répondait avec une grâce discrète à ces hommages. L'ombre du grand chapeau noir garni d'une longue plume aux tons bleus finement nuancés, le voisinage de la fourrure de zibeline qui couvrait ses épaules avivaient la frémissante et délicate blancheur de son visage, la lumière des yeux qui souriaient en se voilant parfois sous les cils légers. Tandis qu'elle descendait les degrés d'une allure souple, harmonieuse, Harold la rejoignit en compagnie de son oncle le marquis de Shetford et de lord Blasdone.

À ce moment, derrière Hulda, surgit sir Hector. Il chuchota :

– Eh bien, chère lady Brasleigh, que dites-

vous de notre duchesse ? Incomparable, hein ?

Hulda, les traits crispés, ne répondit pas. Elle considérait avec des yeux brûlants de haine la jeune femme souriante qui adressait quelques mots à lord Shetford incliné pour lui baiser la main. Dans la clarté légère du jour déclinant, le velours d'un bleu cendré dont était vêtue Yildiz prenait des tons plus fins encore, les perles qui entouraient son cou chatoyaient plus délicatement sur l'épiderme satiné. Harold l'enveloppa d'un regard d'orgueilleux bonheur que discernèrent les yeux hostiles qui les observaient tous deux.

Sir Hector ricana :

– Ils font un couple merveilleux, c'est incontestable. Et Harold est positivement fou de sa femme, le croiriez-vous ? Elle le mène comme elle veut, s'il faut en croire ce qu'on raconte. Vous ne le connaissiez pas sous ce jour-là, mon redoutable neveu ?

Une voix basse, un peu sifflante, répliqua :

– Non, vous le savez bien, sir Hector. Ni moi, ni d'autres. Il n'a été qu'un maître dur,

capricieux, plein de mépris pour celles dont il faisait son jouet... et il leur a brisé le cœur, sans pitié. Il y en a qui sont mortes de cela. Si les murs de Medjine-Park pouvaient parler...

Comme elle s'interrompait en serrant nerveusement les lèvres, sir Hector interrogea curieusement :

– Eh bien ! que s'est-il passé à Medjine-Park ?

Elle le regarda en face :

– Vous ne le savez pas ?

– Non. Harold ne m'a jamais parlé des mystérieux occupants de cette demeure. Renseignez-moi, puisque vous êtes au courant.

Elle secoua la tête.

– Je n'en ferai rien. Le duc ayant jugé bon de garder, même à votre égard, le secret là-dessus, je ne veux pas risquer de le mécontenter, moi dont l'existence pécuniaire est à sa discrétion. Au revoir, sir Hector.

Elle s'éloigna rapidement, juste à l'instant où Harold tournait la tête du côté où s'entretenaient ainsi la jeune femme et sir Hector.

Ce dernier se rapprocha du groupe formé par le duc, sa femme et leurs parents. Harold demanda, tandis que son oncle saluait lady Blasdone :

– Ma mère n’est pas venue ?

– Non, elle avait accepté l’invitation de Mrs. Dornswell, qui donne je ne sais quelle fête...

– Oui, nous en avons aussi reçu une... S’occupe-t-elle de faire enlever les vitraux ?

Sir Hector répondit avec une hésitation légère :

– Non, mon cher ami. Je crois qu’elle y a renoncé... Puisque cela, paraît vous contrarier, elle juge préférable de les laisser en place.

Harold eut un sourire moqueur et, se tournant vers sa femme :

– Vous voyez, Yildiz, qu’il était inutile de vous émouvoir à ce sujet ? Il ne s’agissait là que d’une fantaisie, qui n’a pas eu de lendemain. Cependant, pour un peu, vous m’auriez accusé d’être un mauvais fils, refusant à sa mère la clarté du jour dans le salon qui, paraît-il, lui était

indispensable... avant-hier. Voyez-vous, ma très chère, sauf exception, puisque vous existez, il faut toujours accueillir avec beaucoup de scepticisme les requêtes féminines, dans lesquelles le caprice entre souvent pour une bonne part.

Sir Hector rapporta soigneusement ces paroles à lady Treswyll, en notant l'accent de dédain railleur qui leur donnait toute leur portée. Il y ajouta cet avertissement :

– Je suis persuadé qu'Harold, avec ce sens de l'observation et de la déduction qui atteint chez lui un très haut degré, a fort bien compris que vous ne vouliez pas devoir cette petite satisfaction à l'intervention de votre belle-fille, après que lui vous l'avait refusée. Ne soyez donc pas étonnée, ma chère, si vous éprouvez les effets de son mécontentement... et ayez soin de refréner, à l'avenir, vos petites susceptibilités afin qu'il vous supporte dans l'ombre de sa femme. Car il n'y a pas à nous le dissimuler, Jane : tant qu'Yildiz sera de sa part l'objet de cette passion, Harold, avec le caractère que nous lui

connaissons, exigera que nous soyons tous en adoration devant elle.

Lady Treswell dit sourdement :

– Jamais !... Jamais !

– Oh ! vous savez bien que vous plierez sous sa volonté, comme toujours ! Moi aussi, d'ailleurs – en apparence. Mais on peut toujours espérer prendre une revanche. L'avenir est aux patients, ma chère Jane.

\*

À la fin de juin, le duc et la duchesse de Pengdale quittèrent Londres pour visiter les fjords de Norvège. Yildiz était fatiguée par cette existence mondaine qui lui plaisait peu. Au milieu des adulations, des plus enivrants succès, elle restait sans orgueil, sans griserie, n'appréciant rien au-dessus des heures qu'Harold et elle passaient dans leur solitude d'amoureux, quand le duc disait :

– Aujourd'hui, nous resterons chez nous,

n'est-ce pas, ma chère étoile ? Tous les deux seuls, comme à Triani.

Triani, c'était le palais sicilien qui gardait pour eux tant de souvenirs éblouissants.

Tandis que le yacht emmenait vers la Norvège les deux époux, Hubert et son précepteur gagnaient Elsdone Castle où un appartement était préparé pour M<sup>lle</sup> Constance et son neveu. La vieille demoiselle quitta sans regret Deerden, dont la magnificence un peu farouche l'impressionnait. Elsdone Castle, plus éclairé, d'aspect plus accueillant, lui plaisait beaucoup mieux. L'appartement était choisi parmi les plus agréables de la superbe résidence et ses occupants avaient à leur disposition une domesticité attentive. Harold témoignait ainsi de ses intentions bienveillantes à l'égard des parents de sa femme, traités par lui avec quelque hauteur, quelque désinvolture, au moment de son mariage.

Hulda n'habitait plus le château. Crowley, l'intendant principal, l'avait informée que le duc lui donnait désormais comme logis un cottage situé dans le parc. Aussitôt, elle avait pensé :

« Il ne veut pas que j’habite sous le même toit que sa femme et il me chasse de cette demeure, moi, la veuve de Charles... moi qui devrais être la duchesse de Pengdale. »

La rage au cœur, elle s’installait dans la petite demeure, agréable en somme, l’été suivant. M<sup>me</sup> Storven, qui ne se consolait pas de la chute de ses ambitions maternelles, gémissait tout bas, pour ne pas exaspérer le désespoir de sa fille, que celle-ci laissait voir dans des crises de sombre fureur. Elle continuait de s’occuper de la petite Maud, que sa mère délaissait de plus en plus. L’enfant, tout l’hiver, avait été malade. Le climat était trop rude pour elle, disait le médecin. Hulda projetait de s’en aller dans l’île de Wight dès le début de l’hiver suivant, la santé de l’enfant lui donnant ainsi un prétexte à présenter au duc pour ne pas demeurer dans la solitude d’Elsdone Castle.

Mais, jusque-là, il faudrait voir cette Yildiz régner ici, heureuse, aimée. Déjà, dans la contrée, on parlait des bienfaits dus à son influence et l’on en espérait d’autres, quand elle serait présente.

Pendant quelque temps, à son retour de Londres, Hulda s'enferma dans le cottage, refusant toute promenade. Puis elle fut prise d'une activité fiévreuse et entreprit de longues courses à travers la campagne. Mais, presque chaque fois, ses pas la ramenaient vers Medjine-Park. Elle s'asseyait en face des murs crénelés, sur lesquels retombait un lierre épais, et songeait, le visage frémissant, les yeux attachés sur les frondaisons séculaires derrière lesquelles se cachait le petit palais sarrasin où, jadis, Hulda Storven était venue sacrifier sans hésitation cet honneur, cette vertu qu'une autre jeune fille, presque un enfant, quelques années plus tard, se trouvait prête à défendre au prix de la mort même contre la séduction impérieuse de celui qui tenait entre ses mains le sort de sa famille.

## VI

Harold et Yildiz arrivèrent à Elsdone Castle vers la fin de juillet. Oubliant un moment la présence de son imposant petit-neveu, M<sup>lle</sup> Constance, riant et pleurant, serra dans ses bras grêles la jeune femme, en répétant :

– Comme tu es changée, ma petite Yildiz !  
Comme tu as bonne mine !

Harold dit avec une gaieté moqueuse :

– Vous voyez, ma tante, qu'elle n'a pas trop l'air d'une triste victime, ni d'un agneau que le loup a dévoré ?

M<sup>lle</sup> Constance tourna vers lui un regard craintif.

– Mais je n'ai jamais pensé...

– Si, si, vous l'avez pensé, tout le monde l'a pensé. Je ne vous en veux pas, d'ailleurs, car c'était bien naturel.

Et, riant encore, Harold prit la main ridée de la vieille demoiselle pour l'effleurer de ses lèvres.

– Tante Constance, je vous apprendrai à n'avoir plus peur de lui, déclara Yildiz avec une tranquille assurance qui stupéfia M<sup>lle</sup> Constance.

À Leigham, la surprise n'était pas moins grande, lorsqu'on constatait l'influence de la duchesse sur son mari. Mrs. Darley remerciait Dieu chaque jour, en voyant que ses craintes ne s'étaient pas réalisées, en retrouvant sa chère Yildiz toujours simple, affectueuse, et, de son propre aveu, épouse très heureuse. La vieille Mrs. Dorne célébrait la générosité du seigneur de Deerden qui, sur la demande de sa femme, avait concédé au maître d'école un vaste jardin potager d'un très bon rapport, tout proche de son logis. Et lui, Silas Dorne, réprimant courageusement sa peine d'amour, disait :

« Quelle joie de la savoir appréciée comme elle doit l'être, cette âme si rare ! Combien j'en suis heureux ! »

Quelques jours après son arrivée, Yildiz reçut la visite de lady Brasleigh. Harold la lui avait

déjà présentée, à Londres, un jour où elle se trouvait en même temps qu'eux à une soirée donnée par l'ambassadeur de France. Remarquant son extrême froideur à l'égard de cette parente par alliance, elle lui avait dit :

– Votre cousine ne paraît pas vous être sympathique ?

– Oh ! certes non ! Sa mère et elle sont des natures fausses, ambitieuses. Toutes deux ont manœuvré avec beaucoup de ruse pour amener mon grand-oncle à consentir au mariage qu'elles souhaitaient. Ce pauvre Charles, épousé uniquement pour son rang, commençait de regretter amèrement cette union qui lui apportait d'assez fortes déceptions. Son père me l'a dit et il n'a jamais pardonné à Hulda de l'avoir trompé en se faisant passer pour une femme de goûts sérieux, uniquement désireuse d'entourer de dévouement, de sollicitude, beau-père et mari. En un mot, lady Brasleigh est un cœur sec, une nature pétrie d'ambition et – cela va vous révolter particulièrement, ma chère Yildiz – une mauvaise mère pour son enfant toujours malade, dont elle

ne s'occupe guère, sinon pour lui adresser quelque gronderie plus ou moins justifiée.

Ce portrait véridique n'avait rien qui pût prévenir Yildiz en faveur de lady Brasleigh. Ainsi avertie, elle discerna mieux la note forcée dans l'amabilité de la jeune veuve et la singulière lueur du regard qui s'attachait sur elle. Ce lui fut presque un soulagement quand la visiteuse se leva pour prendre congé, au bout de très peu de temps.

À ce moment parut Harold, qui salua Hulda d'un air glacial et lui adressa tout juste les quelques mots de politesse indispensables. Elle quitta la demeure seigneuriale en emportant la vision du salon aux précieuses tentures où, dans un décor d'élégance raffinée, demeuraient celui qu'elle aimait d'une si violente passion et cette belle jeune femme – « si odieusement belle ! » songeait furieusement Hulda.

Lady Treswyll arriva au début d'août et, peu après, sir Hector, les Blasdone, le marquis de Shetford avec sa femme et ses plus jeunes enfants, les aînés, mariés, voyageant sur le

continent. On vit apparaître quelques jours plus tard la sœur de lady Treswyll, M<sup>me</sup> de Vaucelles, ainsi que son mari et son fils, plus André Charmois, le poète, et sa jeune femme, dont la duchesse avait fait la connaissance à Paris.

Une petite cour très fervente se forma ainsi autour d'Yildiz. Lady Treswyll put assister chaque jour à cet involontaire triomphe de sa belle-fille, que sir Hector se chargeait de souligner par des commentaires destinés à exaspérer la jalousie de la femme à son automne, de la mère qui ne trouvait que froideur chez le fils dont elle avait fait une idole, depuis sa naissance. Il n'était pas jusqu'aux serviteurs eux-mêmes, et en particulier les Orientaux, qui ne célébrent à l'envi cette jeune duchesse dont la discrète charité s'étendait à tous.

Harold, ainsi qu'il en avait coutume, laissait à ses hôtes une grande liberté, ce qui lui permettait de conserver la sienne. Comme jadis, mais maintenant avec Yildiz, il passait fréquemment une partie de la journée à Deerden et, parfois, on ne les revoyait à Elsdone Castle que le

lendemain. Mrs. Spread devait se tenir ainsi constamment sur le qui-vive – d’autant plus qu’elle savait le duc fort mal disposé à son égard.

– Ayez soin de ne pas nous mécontenter, la duchesse et moi, lui avait-il dit, car vous avez beaucoup à vous faire pardonner.

La femme de charge en avait conclu qu’Yildiz se vengeait de son ancienne persécution, en excitant son mari contre elle. Or, il n’en était rien, bien au contraire. Quand Harold, peu à peu, par des questions habiles, avait réussi à connaître la vérité sur les mauvais procédés de Mrs. Spread, il s’en était montré fort irrité, avait parlé de lui enlever l’emploi tenu depuis des siècles, à Deerden, par une personne de sa famille. À la prière d’Yildiz, il avait consenti à réserver ce châtiment, mais sa façon de traiter la coupable était à elle seule une menace qui la tenait dans une perpétuelle angoisse.

Yildiz, maintenant, aimait le vieux manoir aux dehors farouches ; elle aimait le hall superbe où se mêlaient les somptuosités de l’Orient et celles de l’Occident, et surtout ces terrasses fleuries

d'où l'on découvrait la mer. Appuyée contre la balustrade, elle contemplait longuement les flots agités, perpétuellement jetés à l'assaut des rocs dont tout ce point de la côte était parsemé. Harold lui racontait l'histoire de ses ancêtres, pirates, écumeurs de mers, conquérants impitoyables. Elle frissonnait parfois et disait :

– Vous descendez de bien terribles gens, mon cher Harold, et vraiment, Deerden méritait son nom, à ce moment-là.

Un après-midi, en remontant de la grève, ils s'arrêtèrent à la troisième terrasse, sous la charmille où Harold avait fait connaître à sa pupille son intention de l'épouser. Près de la baie cINTRÉE ouverte dans la verdure, ils évoquèrent ce souvenir, et Yildiz sourit gaiement en parlant de l'effroi qu'elle avait éprouvé.

– ... Mais aussi, vous parliez de m'emmener à Medjine-Park, de m'y enfermer même, je crois ?... À propos, quand me ferez-vous voir ce mystérieux petit palais ?

Une ombre couvrit le regard d'Harold.

– Il n’a rien de mystérieux, ma chérie, ni rien de bien remarquable. Il lui manque en outre la lumière, l’atmosphère pour lesquelles ce genre d’architecture fut créé. Ici, une telle demeure détonne et ne donne qu’une impression mélancolique. Néanmoins, je vous la montrerai volontiers, dès que j’aurai retrouvé la clef égarée par je ne sais qui, peut-être par Abdallah, autrefois chargé d’y aller donner un coup d’œil.

– Oui, quand vous y aviez logé des hôtes... des Orientaux, n’est-ce pas ?

– En effet.

Le visage d’Harold avait légèrement frémi.

Tandis qu’Yildiz, pensivement, considérait les murs crénelés, les arbres pressés qui dérobaient à la vue le palais de Medjine, un regard ardent, inquiet, s’attachait à elle. D’un geste tendrement impérieux, Harold entoura de son bras la taille souple de la jeune femme.

– Venez, ma chère Yildiz, venez. Nous allons faire de la musique là-haut.

Elle lui sourit, heureuse et confiante, si loin de

s'imaginer que la clé égarée n'était qu'un prétexte pour tenir close devant elle la porte de Medjine-Park, pas plus qu'elle n'aurait songé à s'étonner, naguère, quand, le petit Faâdi guéri, Harold l'avait renvoyé dans son pays en expliquant à sa femme qu'il était décidément trop paresseux pour qu'on pût en faire un bon serviteur.

À Elsdone Castle, Yildiz remplissait à merveille son rôle de maîtresse de maison. Mais, avec infiniment de tact, elle savait s'effacer parfois devant sa belle-mère, dont elle reconnaissait aimablement la compétence mondaine. Lady Treswyll, de son côté, se gardait de laisser voir son animosité, par crainte de son fils. Sir Hector affectait de rendre un discret hommage au charme, aux vertus de la jeune duchesse. Rien ne pouvait donc avertir Harold des haines qui couvaient contre sa femme, rien si ce n'était peut-être une sorte d'instinct, car, parfois, il considérait avec une attention aiguë, méfiante, son oncle ou sa mère.

Par contre, tous les Blasdone raffolaient

d'Yildiz et, à vrai dire, tous les hôtes actuels d'Elsdone Castle se trouvaient dans le même cas.

En descendant un après-midi, à l'heure du thé, sur la terrasse de l'Est, la duchesse se vit entourée par un groupe animé, formé de lady Gwendoline Breswell, l'une des filles de lord Shetford, de lady Mabel Blasdone, de la brune M<sup>me</sup> Charmois et de son mari. Gwendoline, une belle fille très vive qui donnait le branle aux distractions, s'écria :

– Nous venons d'avoir une idée superbe, Yildiz, au sujet de la grande soirée dont Harold parlait ces jours-ci. On en ferait une fête orientale et elle aurait lieu à Medjine-Park... Qu'en dites-vous, chère ?

– Je n'y verrais aucun inconvénient.

– Alors, vous en parlerez à Harold ?

– Très volontiers.

L'impulsive Gwendoline embrassa chaleureusement la jeune femme.

– En ce cas, nous avons cause gagnée.

M<sup>me</sup> Charmois dit gaiement :

– Je verrai donc ce fameux palais !... Et vous aussi, my ladies, qui ne le connaissez pas !

Elle s'adressait à Gwendoline et à Mabel. Celle-ci répondit :

– En effet, Harry a demandé l'autre jour à Harold de nous le faire visiter ; mais il paraît que la clé est égarée !... En somme, mon frère a eu plutôt l'impression que le duc n'était pas disposé à satisfaire notre curiosité.

Yildiz intervint :

– Ne croyez pas cela, Mabel. L'absence de cette clé est le seul motif du refus d'Harold. Moi-même, à cause de cela, je n'ai pu encore visiter le palais qui n'a rien de bien intéressant, m'a dit Harold. Mais si l'on ne parvient pas à la retrouver, il fera certainement ouvrir la porte un de ces jours.

À quelques pas de là, sir Hector fumait, accoudé à la balustrade. Il se détourna légèrement pour jeter vers la jeune femme un coup d'œil narquois.

– Voilà Harold ! dit Gwendoline. Demandez-

lui tout de suite, ma petite Yildiz ?... parce qu'il nous faudra le temps de combiner nos costumes.

Yildiz sourit, en se tournant vers Harold qui montait avec son cousin Harry les degrés de la terrasse.

– Arrivez vite, mon ami. Nous avons quelque chose d'important à vous demander.

Il sourit, lui aussi, en regardant tour à tour sa femme et le groupe qui l'entourait.

– Voyons, dites cette chose importante ?

– Il s'agirait de donner une fête orientale à Medjine-Park...

– Et vous y paraîtriez en émir, Harold ! Et Yildiz, en houri, serait un rêve ! s'écria l'enthousiaste Gwendoline.

Le sourire, subitement, disparaissait des lèvres d'Harold. Celui-ci, d'une voix brève, répondit :

– J'ai le regret de vous dire que c'est impossible.

– Oh ! pourquoi ?

– Parce que je ne le veux pas, tout simplement,

ma chère cousine. La soirée aura lieu ici, elle ne sera pas orientale... et l'on s'y amusera néanmoins fort bien.

M<sup>me</sup> Charmois dit en soupirant :

– J’aurais tant voulu connaître l’émir Abd-el-Rhamon !

Harold répliqua froidement :

– Vous ne le connaîtrez jamais, madame. Cet homme-là n’existe plus.

Comme lord Shetford s’approchait, il le rejoignait et commença de s’entretenir avec lui. Gwendoline dit à mi-voix, en regardant Yildiz avec un peu de reproche :

– Si vous aviez insisté, il n’aurait peut-être pas maintenu son refus.

– Ma chère Gwendoline, je n’insiste jamais près d’Harold quand le sujet n’a qu’une importance très relative, comme en l’occurrence.

– Sagesse et beauté vont décidément de pair chez vous, ma nièce.

Sir Hector, qui n’avait rien perdu de la scène

précédente, s'avavançait vers le groupe et s'inclinait galamment devant Yildiz.

– ... La discrétion dans le pouvoir est une qualité trop rare chez les femmes. Cependant, elle vaut à celles qui la possèdent plus d'influence encore, sur les cœurs très orgueilleux surtout. Je suis charmé de la trouver chez vous, ma chère Yildiz.

Il s'éloigna, avec un sourire ambigu sur ses lèvres minces.

Mabel eut une petite moue en murmurant :

– Quelle détestable physionomie il a, ce sir Hector ! Ne trouvez-vous pas, Yildiz ?

La jeune femme répondit affirmativement. De fait, à mesure qu'elle connaissait mieux le vieillard, son antipathie pour lui augmentait, devenait même une sorte de répulsion. Cet homme – elle le comprenait d'après quelques réflexions échappées à Harold – avait été pour son petit-neveu le plus néfaste éducateur. Sans soupçonner encore toutes les démoniaques ténèbres de cette âme, Yildiz éprouvait en sa

présence un malaise qu'elle ne parvenait pas toujours à dissimuler aux yeux attentifs de son mari, ni, du reste, à ceux du subtil observateur que devenait sir Hector, sous l'empire de sa haine secrète.

## VII

Chaque matin, les jours suivants, le vieillard quitta le château vers onze heures et dirigea sa promenade du côté où se trouvait, dans le parc, le cottage de lady Brasleigh. Derrière son étroit parterre fleuri, la petite demeure semblait fort avenante. Cependant, rien en elle ne justifiait l'intérêt que semblait tout à coup lui porter sir Hector, qui ne manquait jamais, chaque fois, de passer devant la barrière de bois verni et d'inspecter d'un rapide coup d'œil le parterre où, généralement, jouait la petite Maud, sous la surveillance de sa nurse.

Le cinquième jour, dans une des allées qui avoisinaient le cottage, il se trouva en face de Hulda qui flânait, un livre à la main.

– Enchanté de vous rencontrer, lady Brasleigh. On ne vous voit plus ? Je me demandais même si vous n'étiez pas absente.

Elle répondit avec une sourde amertume que perçut l'oreille attentive du vieillard :

– Je n'aurais pas l'indiscrétion de me présenter à Elsdone Castle sans y être invitée, sir Hector.

– Quoi donc ? Notre belle duchesse vous mettrait en quarantaine ? Serait-elle un peu... jalouse ? Pourtant, je ne crois pas que son mari lui en donne maintenant le motif... pas plus avec nous qu'avec d'autres, chère lady Brasleigh...

L'air narquois de sir Hector parut exaspérer Hulda. Elle dit avec une violence mal contenue :

– Eh ! non, vous le savez bien ! Mieux que moi, encore, vous n'ignorez pas que le duc n'accorde d'intérêt qu'à sa femme. Les autres... les autres, il les dédaigne si profondément !

Les lèvres de la jeune femme tremblèrent à ces derniers mots.

Sir Hector prit une mine de feinte commisération.

– Oui, c'est bien cela, ma pauvre lady Brasleigh ! Si incroyable que le fait nous paraisse, Harold est, pour le moment, un mari très

fidèle et, j'en suis persuadé, de plus en plus épris. Il vous faut donc renoncer à une conquête impossible...

Le sang monta au visage pâli, amaigri de Hulda.

– Je ne songeais à aucune conquête, sir Hector ! Vous devez savoir, j'en suis persuadée, qu'autrefois j'ai été assez folle pour... pour servir d'amusement à lord Treswyll ; mais je n'ai pas oublié sa conduite cruelle, quand il quitta l'Angleterre, et je... je ne l'aime plus depuis longtemps.

Sir Hector ricana doucement.

– Oui, oui, évidemment... Vous le détestez même, ce bel Harold. Vous voudriez bien vous venger de lui, hein ?... sur la délicieuse Yildiz, par exemple ?

Hulda tressaillit. Son regard eut une lueur haineuse, ses lèvres frémirent un peu en demandant :

– Pourquoi me dites-vous cela ?

– Parce que j'aime à m'instruire des

sentiments d'autrui, surtout quand ils ont trait à la duchesse de Pengdale. Tenez, il y a un banc près d'ici ; asseyons-nous et causons, car je crois que nous pourrons nous entendre.

– Nous entendre pour quoi ?

– Vous comprendrez bientôt.

Fort intriguée, elle le suivit jusqu'à une petite clairière voisine, où se trouvait un banc. Quand ils y eurent pris place, sir Hector jeta un coup d'œil autour de lui pour s'assurer de la solitude environnante, puis regarda en face la jeune femme qui attachait sur lui ses yeux couleur de turquoise, au-dessous desquels s'allongeait un cerne bleuâtre.

– Lady Brasleigh, racontez-moi ce que vous savez au sujet de Medjine-Park.

Elle eut un mouvement de surprise.

– Est-ce pour cela que vous m'avez amenée ici ? Mais je vous ai dit que je ne voulais point parler de ces choses, car le duc m'en voudrait trop, s'il savait...

– Il ne le saura pas. Je vous le promets, je vous

le jure, sur le nom de Dorgan. Mais il faut que je sois instruit sur ce point... Car j'ai appris, il y a quelques jours, une chose singulière : Harold, à qui sa femme demandait de lui faire connaître Medjine-Park, a répondu qu'il ne le pouvait pour le moment, la clé étant égarée. Or, pour lui qui apparaît toujours prêt à réaliser sur l'heure les moindres désirs de sa femme, voyez-vous la belle difficulté d'envoyer chercher un serrurier à Leigham et de faire ouvrir cette porte... ou bien encore d'entrer par l'autre, la principale ? Si rouillée qu'en soit la serrure, on en viendrait quand même à bout. Puis encore, le duc a écarté – avec quelque émotion désagréable – une requête que lui présentait sa femme au nom de leurs hôtes, pour qu'il autorisât, dans le palais sarrasin, une fête orientale où il aurait paru en émir...

Hulda eut un sursaut, en laissant échapper un rire sourd.

– Une fête à Medjine-Park ? Il n'a tout de même pas osé cela ! Sans doute a-t-il craint – tout esprit fort qu'il soit – de voir le spectre de la malheureuse qu'il a tuée !

– Que voulez-vous dire ?

La main sèche de sir Hector se posait sur celle de lady Brasleigh.

Pendant quelques instants, ils se regardèrent, les yeux du vieillard interrogeant avec autorité ceux de Hulda, hésitants, scrutateurs.

– Parlez, maintenant ! Vous en avez trop dit !

– Que voulez-vous faire de ce que je vous révélerai ?

– M’en servir pour instruire Yildiz sur la vie passée de son mari.

– Et si le duc l’apprend ?

– Je verrai à m’arranger pour que ni vous, ni moi ne soyons mis en cause. Mais il faut briser cette union, lady Brasleigh ! Il faut qu’Harold échappe à l’influence de cette femme !

– Vous paraît-elle donc si terrible ?

– Oui, parce, peu à peu, elle changera toutes les idées de mon neveu. J’ai pu déjà constater qu’Harold n’est plus tout à fait le même, à certains points de vue. Ainsi, croiriez-vous qu’un

jour il m'a prié – vous savez, prié à sa manière ! – de veiller sur mon langage en présence de sa femme, afin de ne laisser échapper aucun propos trop leste, aucune moquerie ou critique trop vive contre sa religion ? Pour qui le connaît, lui, avec son indifférence, et je puis même dire son mépris pour l'âme féminine, un tel souci est véritablement stupéfiant. Or, je ne veux pas qu'il tombe du piédestal où je l'ai mis, qu'il devienne un homme comme les autres, faible devant la femme aimée, imbu de préjugés, de scrupules que j'ai tout fait pour étouffer en lui.

Hulda eut un éclair de joie mauvaise dans le regard, en faisant observer :

– Je vois que, vous aussi, vous la détestez.

– Oui... autant et peut-être plus que vous ne la détestez vous-même. Depuis quelque temps, je cherche un moyen pour lui nuire près d'Harold, ou pour introduire entre eux un motif de désunion. Or, la petite scène dont j'ai été le témoin il y a quelques jours m'a fait soupçonner qu'il s'était passé à Medjine-Park des choses qu'Harold ne se souciait pas de voir connues de

sa chère Yildiz et qui même, peut-être, devaient lui inspirer quelque remords – un sentiment qu’il n’aurait jamais éprouvé autrefois, certes !

– Vous avez bien deviné. Cette demeure renferme un secret de douleur et de désespoir que par hasard j’ai appris l’année dernière, le jour du mariage de votre petit-neveu, sir Hector. Et je vais vous le faire connaître.

Elle passa lentement la main sur son front brûlant, jeta encore un coup d’œil autour d’elle et reprit, du même ton bas qu’elle avait employé jusqu’alors :

– Ce matin-là, j’avais dirigé ma promenade vers Medjine-Park, ainsi que j’en avais souvent coutume. Il devait être près de neuf heures, je crois. Fatiguée, je m’assis au bord d’un fossé, à une centaine de mètres du mur qui enclot le parc. De là, je distinguais fort bien la petite porte. Naturellement, comme tous dans le pays, j’étais fort intriguée au sujet des mystérieux occupants du palais sarrasin. Personne n’avait pu obtenir aucune précision à leur sujet, pas même vous, sir Hector, si j’en crois ce que vous m’avez dit ?

– Non, rien... je n’ai jamais rien su. Comme tous, j’ai supposé qu’il s’agissait d’une ou plusieurs des femmes de l’émir Abd-el-Rhamon, peut-être de Leïla, dont le fils doit hériter des prérogatives qu’Harold abandonne, en ce pays d’Orient.

Hulda secoua négativement la tête.

– Non, ce n’était pas Leïla. Celle-ci n’a jamais quitté le palais de Soumas où elle attend, où elle attendra toujours vainement, sans doute, le retour du maître redouté et idolâtré... Donc, je regardais cette porte et, persuadée comme vous que le duc renfermait là quelque caprice oriental, je me demandais s’il le conserverait encore maintenant et je songeais en même temps à la jeune fille qui, dans peu d’instant, allait devenir sa femme. Connaissant, ou croyant bien connaître celui qu’elle épousait, je n’imaginai pas alors qu’elle pût être autre chose qu’une victime et, tout en la détestant, j’éprouvais parfois une vague pitié à la pensée de ce qu’il lui ferait souffrir.

Hulda eut un rire sourd, en ajoutant avec ironie :

– Comme on se trompe, n'est-ce pas ? sir Hector ! Mais je continue. Tandis que je songeais ainsi, voilà qu'au-dessus du mur, entre deux créneaux, apparaît une tête d'homme au crâne couvert de cheveux noirs très ras. Dans la face blême brillèrent des yeux qui dénotaient l'horreur, le désespoir. D'un mouvement souple, l'inconnu se mit à cheval sur le mur et, en s'aidant de quelques anfractuosités, gagna assez facilement le sol.

« Je remarquai alors qu'il était vêtu comme Abdallah, à la mode arabe. Dès qu'il fut à terre, il se mit à courir comme un fou, précisément dans la direction où je me trouvais. Alors, sous une impulsion subite, je me levai, je me jetai au-devant de lui en étendant les mains et en demandant :

« – Qu'y a-t-il ? Pourquoi fuyez-vous ?

« Il s'arrêta brusquement. Un tremblement l'agitait des pieds à la tête et ses yeux hagards décelaient une épouvante portée à ses dernières limites.

« Je posai ma main sur son épaule :

« – N’ayez pas peur de moi. Je ne vous veux pas de mal. Que vous a-t-on fait là-bas ?

« Et je désignai Medjine-Park. Il se mit à trembler plus fort, essaya de parler, mais les sons ne parvenaient pas à sortir de sa gorge contractée.

« C’était un jeune homme de vingt à vingt-deux ans, de type arabe assez pur. Il jetait autour de lui des coups d’œil terrifiés, comme s’il craignait de voir apparaître quelqu’un dont il avait peur.

« Je lui pris la main et l’entraînai vers le fossé sur le rebord duquel je le fis asseoir. Puis je lui demandai :

« – Comprenez-vous l’anglais ?

« Il fit un signe affirmatif. Alors, je lui dis :  
« – Aussitôt que vous serez un peu calmé, vous me direz ce qui vous est arrivé. Si je puis vous être utile, je m’y emploierai volontiers.

« Quelques mots indistincts passèrent entre ses lèvres. Il tremblait toujours convulsivement et regardait vers Medjine-Park d’un air épouvanté.

« Tout à coup, en tournant la tête, il aperçut

une silhouette encore un peu lointaine qui arrivait par la lande. Avec terreur, il bégaya :

« – Abdallah !... Voilà Abdallah !

« D'un mouvement aussi prompt que la pensée, il se laissa glisser au fond du fossé, sous mes pieds. Ainsi, il demeurerait invisible pour l'Arabe qui avançait d'un pas alerte, en tenant la bride d'un cheval porteur de deux larges paniers.

« Abdallah passa à quinze mètres de moi, sans me saluer, selon sa coutume. Il se dirigea vers la petite porte qu'il ouvrit et referma derrière lui, après avoir fait passer le cheval. Alors, je dis au jeune Arabe.

« – Vous pouvez sortir de là ; Abdallah est entré à Medjine-Park.

« Il se redressa un peu, jeta autour de lui un regard investigateur, puis se décida à reprendre sa place sur le rebord du fossé, près de moi. Son épouvante ne semblait pas apaisée, l'horreur demeurerait toujours dans ses yeux noirs près desquels s'accentuait la pâleur presque cendreuse de l'épiderme.

« – Pourquoi avez-vous si peur d'Abdallah ? demandai-je.

« Il essaya de parler, ne put émettre d'abord que quelques sons inintelligibles et dit enfin :

« – Abdallah... me ferait rentrer là !

« – Et vous ne voulez pas y rentrer ?

« – Non... non !...

« Une atroce terreur bouleversait sa physionomie. Il cacha entre ses mains son visage livide en répétant avec de grands frissons :

« – Non... non !...

« Ma curiosité augmentait. À force de paroles douces, d'encouragements, je parvins à calmer un peu le pauvre garçon. Puis je lui adressai quelques questions, au sujet des habitants de Medjine-Park. Tout d'abord, il ne voulut pas me répondre – je sus par la suite que l'émir avait coutume de punir de mort les serviteurs indiscrets. Enfin, je réussis à lui inspirer confiance et, après que je lui eus fait une solennelle promesse de silence, il me raconta ce qui suit, en un anglais dont, parfois, j'avais peine

à saisir la signification.

« L'année précédente, au retour d'un voyage en Perse, Abd-el-Rhamon amena dans son harem de Soumas une jeune fille d'une grande beauté, nommée Sitarak.

– Tiens, la coïncidence est curieuse ! interrompit sir Hector. Sitarak, en persan, veut dire « étoile brillante ».

– Vraiment ? Eh bien ! il paraît, d'après Mohammed – ainsi se nommait le jeune Arabe qui me contait cela – que cette étoile éclipsait en effet les autres épouses de l'émir, aussitôt fort jalouses d'elle, naturellement. Mais le maître inspirait à toutes une telle crainte qu'aucune n'aurait rien osé tenter contre la préférée du moment.

« Ce fut bien autre chose quand, au départ définitif d'Abd-el-Rhamon pour l'Angleterre, un de ses yachts emmena Sitarak, qu'accompagnait une suite de serviteurs. Mohammed se trouvait au nombre de ceux-ci. Tous furent débarqués au petit port de Bermouth et une voiture les emmena jusqu'à Medjine-Park. Depuis lors, aucun d'eux

n'en sortit. Abdallah et un autre serviteur de toute confiance leur apportaient le nécessaire. Sitarak errait dans le parc, dans le palais dont les salles avaient été somptueusement décorées à l'orientale. Elle vivait dans l'attente des visites de l'émir, du seigneur et maître qu'elle aimait jusqu'à l'adoration la plus humble, la plus fanatique. Jamais elle n'élevait une protestation, même légère, contre ses plus capricieuses volontés, comme, par exemple, lorsqu'il avait décidé qu'elle ne verrait plus son frère, le petit Faâdi...

Sir Hector dit vivement :

– Ah ! Faâdi était son frère ! Bien, bien. Je m'explique maintenant pourquoi Harold l'a rayé de sa domesticité. Continuez, chère lady Brasleigh. C'est terriblement intéressant, ce que vous me racontez là !

– Sitarak vivait donc enfermée à Medjine-Park et pendant les deux premiers mois de son séjour, elle vit fréquemment Abd-el-Rhamon. Puis, subitement, les visites s'espacèrent. L'émir, en outre, semblait distrait et plus hautain, plus

dédaigneux que la jeune femme ne l'avait jamais vu. Elle commença de s'affoler à l'idée qu'elle pourrait être abandonnée, comme elle savait que le maître le faisait avec tant de cruelle indifférence, ainsi qu'avaient pris soin de le lui apprendre les autres femmes, à Soumas. Toutefois, elle n'osait risquer la moindre question et, en tremblant, guettait sur la physionomie altière un retour de cet intérêt qu'elle avait inspiré à Abd-el-Rhamon.

« Puis, bientôt, elle l'attendit en vain. C'était l'époque où le duc de Pengdale s'occupait d'Yildiz de Versigny pour, ensuite, se fiancer à elle.

« Quand elle vit les jours s'écouler sans ramener celui qui était toute sa vie, Sitarak, dévorée par l'angoisse, osa enfin tenter près de lui une humble démarche, par l'intermédiaire d'Abdallah. Elle reçut une de ces dures, de ces méprisantes réponses que sait trop bien faire le duc...

Sir Hector eut un sourire de raillerie mauvaise.

– Oui, oui, ce cher Harold n'est pas tendre

pour les femmes qui l'aiment et dédaigne de prendre des ménagements à leur égard, sauf pour sa chère Yildiz, naturellement. Il a bien raison, puisqu'elles n'en sont que plus folles de lui... Et après, que se passa-t-il ?

– À la suite de cette réponse, Sitarak, déjà éprouvée par le climat, tomba malade. Le duc était à ce moment en Arabie où, après ses fiançailles, il s'était rendu, probablement pour régler toutes ses affaires orientales. À son retour, il fit savoir à Sitarak qu'il la renvoyait à Soumas, où elle vivrait désormais avec les autres femmes de l'ex-émir.

« Au reçu d'une telle nouvelle, l'état de la malheureuse empira. Sur le rapport d'Abdallah, le duc consentit à accorder un délai pour le départ. Mais il ne daigna même pas répondre à une supplique de la jeune femme qui demandait à le voir une fois encore.

« Elle ignorait à ce moment son mariage et ne l'apprit que la veille de la cérémonie, par une de ses femmes qui avait entendu quelques mots échangés à ce sujet entre Abdallah et son

compagnon. Ce fut le coup final pour la pauvre créature. Qui a passé par quelque chose d'analogue imagine facilement ce que dut être son désespoir... Bref, sa suivante préférée, en entrant le lendemain dans sa chambre, la trouva pendue par un cordon de soie à l'une des fenêtres.

– Pendue ? Ah ! c'est extrêmement dramatique, cette affaire-là !

– Mohammed, accourant aux cris de la suivante, vit la malheureuse femme et s'enfuit, d'autant plus bouleversé qu'il aimait secrètement la belle Persane, comme je le compris bien vite. Il était à demi fou et ainsi ne craignit pas d'escalader le mur, chose qu'en l'état normal il n'aurait jamais osée, car il savait quel châtement l'attendait s'il était surpris. Quand il m'eut appris ce que je désirais savoir et que je le vis un peu calmé, je l'engageai à réintégrer Medjine-Park par le même chemin, avant qu'Abdallah pût s'étonner d'une trop longue absence.

« – S'il vous demande où vous étiez, vous lui répondrez que, sur le coup de votre première terreur, vous vous êtes réfugié au fond du parc.

Allez, Mohammed, ne tardez pas. Et soyez sans crainte, je garderai le silence sur ce que vous m'avez dit.

« Il se laissa convaincre et je le vis, un instant après, refaire l'escalade du mur en sens inverse. Après m'avoir adressé un signe d'adieu, il disparut de l'autre côté.

« Moi, je demeurai là encore. Je voulais voir sortir Abdallah. Une demi-heure plus tard, il reparut, tenant son cheval qui portait les paniers vides. Sa physionomie paraissait la même qu'à l'ordinaire, comme si rien d'anormal ne s'était passé dans le petit palais. Sans doute allait-il apprendre à son maître la fin tragique de Sitarak. Faut-il supposer que la conscience du duc de Pengdale en a éprouvé quelque trouble ?

– Oh ! certainement non ! La conscience d'Harold était beaucoup plus large que cela, ma chère lady Brasleigh, à cette époque du moins, car, maintenant, je ne répondrais point qu'il n'y eût en elle quelque chose de changé. Mais, dites-moi, ne pensez-vous pas que cette petite histoire-là, si elle était connue de la pieuse, de la délicate

Yildiz, lui ferait un certain effet ?... Surtout quand elle saurait que la jolie prisonnière de Medjine-Park a choisi, pour se donner la mort, le moment où la future duchesse se préparait pour la cérémonie nuptiale ?

Les yeux de la jeune veuve étincelèrent :

– Oui, je voudrais qu’elle connût cela ! Mais comment ?

– Nous y réfléchirons. Rien ne presse. Pensons-y chacun de notre côté. Je viendrai parfois me promener par ici, vers cette même heure, et nous échangerons quelques mots à ce sujet.

Il se leva, prit congé de Hulda et s’en alla dans la direction du château.

Comme il y arrivait, des cavaliers et des amazones, venant eux aussi du parc, passèrent près de lui. Harold et Yildiz étaient parmi eux. En suivant des yeux la jeune femme qui portait avec une grâce souveraine sa tenue de cheval, sir Hector songea avec une joie diabolique :

« Oui, oui, ça lui fera un drôle de petit effet, cette histoire-là... bien qu'au fond il n'y ait dans tout cela qu'un fait sans grande importance, car s'il fallait se soucier de ce que deviennent les femmes qui nous ont plu ! Mais Yildiz ne verra pas les choses sous un tel jour et je crois qu'à partir de ce moment-là, elle ne regardera plus son cher Harold avec cet air de confiance et de bonheur qui m'exaspère ! »

## VIII

Au début de septembre, quelques hôtes nouveaux arrivèrent à Elsdone Castle, que quittaient les Charmois, ainsi que lord et lady Blasdone. Ceux-ci se rendaient à leur domaine du Lancashire, mais ils n'emmenaient pas leurs enfants qu'Yildiz souhaitait garder quelques temps encore.

Aucune ombre n'existait sur l'amour des deux époux. Le règne bienfaisant de la jeune duchesse continuait et se faisait sentir sur tous ceux qui dépendaient du duc de Pengdale. Harold, comme il le lui avait promis dans le jardin de Triani, réalisait tous ses désirs, accueillait par un acquiescement toutes ses requêtes.

Un matin, tandis que dans le cabinet de travail de son mari, elle lisait un des journaux qui venaient d'arriver, une exclamation fit lever la tête d'Harold occupé à écrire.

– Oh ! la malheureuse comtesse !

– Qu’y a-t-il ?

– La comtesse Doumine a été trouvée morte hier matin et les médecins ont constaté qu’elle avait succombé à l’injection d’une dose massive de morphine.

– Ah ! vraiment !

La voix d’Harold ne dénotait aucune émotion ; mais son visage s’était légèrement contracté.

– C’est un accident dû sans doute à une erreur ?... Quoique, ici, on émette l’hypothèse du suicide.

– Il sera peut-être assez difficile d’être fixé sur ce point.

Là-dessus, Harold se remit à écrire. Yildiz continua un moment sa lecture, puis elle se mit à penser à cette comtesse Doumine dont la beauté, la mine orgueilleuse, l’avaient frappée. Plus d’une fois, elle l’avait rencontrée dans le monde, à Paris d’abord, à Londres ensuite. Harold avait procédé à une rapide et très froide présentation ; après quoi, il n’avait jamais témoigné à sa femme

le désir de lui voir nouer des relations avec la noble Russe. Yildiz n'en avait pas éprouvé de regrets. Cette étrangère ne lui était pas sympathique et, dans son regard, elle avait cru saisir une animosité dont elle s'était trouvée péniblement impressionnée.

« Mais quelle triste fin ! songea-t-elle en frémissant. Si elle s'est donné la mort, quel motif a bien pu l'y pousser, elle qui était jeune, riche et qui semblait pleine de vie, de santé ? »

Harold continuait d'écrire. Un pli barrait son front et n'avait pas disparu quand il descendit avec sa femme pour rejoindre leurs hôtes à l'heure du lunch.

Au cours du repas, comme il était question de nouvelles contenues dans les journaux du matin, Yildiz demanda, en s'adressant à sa belle-mère :

– Avez-vous vu aussi, ma mère, la mort de la comtesse Doumine ?

Lady Treswyll répondit avec quelque embarras :

– Oui, j'ai vu... C'est évidemment un accident,

dû à une erreur...

Une gêne subite semblait tomber sur les convives. Le pli s'accroissait au front d'Harold. Seul, sir Hector sourit en disant avec une intonation quelque peu sardonique :

– Oh ! une erreur ! J'en doute ! La belle Tatiana en avait assez de la vie, probablement, et elle a choisi ce moyen pour s'en évader.

– Croyez-vous, mon oncle ? Je cherche en vain quelle raison aurait pu l'amener à cet acte...

– Il y a des secrets en bien des existences, ma chère enfant, et nous serions probablement bien étonnés s'il nous était donné de pénétrer dans le cœur, dans la conscience de ceux qui nous sont le plus chers. Mais, enfin, il est très possible que la mort de cette pauvre comtesse n'ait rien de volontaire. Je me rappelle précisément, à ce propos, un fait dont je fus témoin il y a une trentaine d'années...

Prudemment, sir Hector aiguillait l'entretien sur un autre sujet, car il venait de rencontrer le regard de son neveu, impérieux et chargé

d'orage.

Personne, dès lors, ne prononça plus devant le duc et sa femme le nom de la comtesse Doumine, car tous comprenaient que la belle Russe s'était donné la mort en se voyant irrémédiablement abandonnée de celui qu'elle aimait avec toute la fougue d'une nature entière et passionnée.

Vers le milieu d'octobre, les derniers hôtes d'Elsdone Castle s'éloignèrent et lady Treswyll annonça son prochain départ. Harold et Yildiz s'installaient à Deerden pour trois semaines. Ils devaient y revenir au printemps, le duc voulant que l'enfant qu'ils attendaient naquît dans la vieille demeure des ancêtres.

Ils s'y trouvaient depuis deux jours quand Harold apprit la mort d'un parent de sa mère, qui faisait de lui son héritier. Il devait se rendre aux obsèques et s'entretenir avec les hommes de loi, avant de remettre le règlement de la succession entre les mains de son intendant. C'était l'affaire de quelques jours. Mais, à Yildiz et à lui, cette première séparation parut pénible, comme s'il s'agissait d'une longue absence.

Un peu fatiguée en ce moment, la jeune femme demeura au logis le jour qui suivit le départ de son mari. M<sup>lle</sup> Constance et Hubert vinrent passer l'après-midi avec elle, lady Treswyll lui fit une assez longue visite. Dans la matinée du lendemain, elle se rendit en voiture à l'église de Leigham, puis alla passer un moment près de Mrs. Darley. Après quoi, elle gagna Elsdone Castle où elle devait déjeuner avec sa tante et son frère.

Comme elle descendait de voiture devant le château, un domestique vint l'informer que lady Brasleigh était là depuis un moment et demandait à lui parler. Elle gagna aussitôt le salon où l'attendait la visiteuse. Celle-ci, après avoir répondu à la duchesse qui s'informait de la petite Maud, exposa le but de sa visite. En se promenant la veille aux alentours de Medjine-Park, elle avait trouvé dans un fossé une clef fort rouillée qui pouvait bien être celle de la petite porte du parc.

– J'ai entendu dire qu'elle était égarée, ajouta-t-elle, voilà pourquoi j'ai aussitôt pensé à cela.

– C’est chose fort probable, en effet. Je vous remercie, lady Brasleigh.

Tout en parlant, Yildiz prenait l’objet enveloppé d’un léger papier que lui présentait Hulda.

– ... Et je regrette que vous vous soyez dérangée pour cela, car rien ne pressait. J’ai attendu jusqu’ici pour visiter Medjine-Park, j’aurais attendu un peu plus sans inconvénient.

– Est-ce possible ? Votre Grace ne connaît pas encore Medjine-Park... cette demeure délicieuse, ce rêve d’Orient transporté sous notre climat brumeux ? Oh ! c’est vraiment incroyable !

– La faute en est à cette clef que mon mari a fait chercher en vain.

– Mais il était facile d’en faire une autre... Et il y en avait certainement deux, autrefois. Il est étrange qu’elles se soient trouvées perdues, d’autant plus qu’il n’y a pas si longtemps que le palais est inhabité.

– En effet. Le duc y avait logé des Orientaux l’année dernière.

Hulda eut un coup d'œil aigu vers le calme visage d'Yildiz.

– Oui... de mystérieux Orientaux qui ont bien excité la curiosité. Ils sont partis vers l'époque du mariage du duc... Enfin, la voici, cette clef, et Votre Grace pourra maintenant visiter ce mystérieux palais, qui en vaut la peine.

– Mon mari m'a dit qu'il n'offrait rien de bien intéressant, hors le souvenir qu'y a laissé Medjine. Vous le connaissez, vous, lady Brasleigh ?

Les paupières de la jeune veuve battirent légèrement.

– Je le connais très bien. Lord Treswyll me l'a fait visiter, autrefois.

– Et vous le trouvez réellement intéressant ?

– Très intéressant. Mais il est possible qu'il paraisse peu de chose aux yeux du duc, qui a tant voyagé, dans tous les pays du monde, et contemplé tant de merveilles. À moi, cette demeure est apparue comme un précieux joyau de l'art sarrasin. Quand Votre Grace l'aura vue,

elle me dira si elle est de mon avis.

Sur ces mots, Hulda prit congé de la duchesse et s'en alla vers sa demeure.

Yildiz glissa la clef dans le petit sac de soie blanche où elle avait mis son ouvrage et n'y pensa plus pendant le repas. Mais ensuite, se trouvant seule avec M<sup>lle</sup> Constance, car Hubert se rendait à une petite réception chez un châtelain du voisinage, elle dit tout à coup :

– J'ai envie d'aller visiter Medjine-Park cet après-midi, tante Constance. Lady Brasleigh m'a rapporté tout à l'heure la clef qu'elle avait trouvée aux alentours. Le docteur m'a recommandé de prendre chaque jour de l'exercice. Puis cela m'occupera, car le temps me semble un peu long, sans Harold.

M<sup>lle</sup> Constance n'avait rien à objecter. Les bruits qui avaient couru sur les hôtes orientaux du petit palais sarrasin n'étaient jamais venus à ses oreilles. Elle laissa donc paisiblement partir sa petite-nièce, qui donna au cocher l'ordre de se diriger vers Medjine-Park.

À quelque distance du palais, Yildiz descendit et renvoya la voiture, car elle avait l'intention de revenir à pied. Elle se dirigea vers le parc et allait atteindre la petite porte, quand elle vit venir à elle lady Brasleigh qui dit, avec un accent de surprise :

– Votre Grace est en promenade, malgré ce temps si désagréable ?

Le ciel, en effet, se couvrait de nuées sombres et le vent s'élevait, très vif, très pénétrant.

– Oui, j'ai eu l'idée de venir, pour me distraire, visiter Medjine-Park.

Après quelques secondes de réflexion, la jeune duchesse ajouta :

– Quoique vous connaissiez déjà cette demeure, peut-être auriez-vous plaisir à la revoir ?

– J'accepterais bien volontiers, si je savais ne pas gêner Votre Grace.

– Mais vous ne me gênez aucunement. Au contraire, vous me servirez de guide, bien que je ne suppose pas que ce palais de la pauvre

Medjine soit vaste au point de s'y égarer ?

– Non, certes ! Il a été fait pour une seule femme, avec sa suite de serviteurs. Le maître venait l'y visiter, quelquefois.

– Oh ! souvent, je pense ! dit Yildiz en souriant. Richard Dorgan a laissé la réputation d'un mari jaloux et tyrannique, mais qui aimait très sincèrement sa femme et a beaucoup souffert de sa mort.

Hulda eut un sourire sceptique.

– On le raconte, en effet... On dit aussi qu'il eut assez vite fait de l'oublier et de la remplacer. Il ne faut pas demander aux hommes beaucoup de constance dans le souvenir. Nous vivantes, jeunes et belles encore, ils nous trahissent déjà avec tant de facilité ! Combien, alors, doivent peu durer leurs regrets quand nous avons quitté cette terre !

Yildiz, qui introduisait la clef dans la serrure, ne releva pas ces paroles désenchantées de la jeune veuve. Celle-ci poursuivit, tandis que toutes deux entraient dans le parc :

– Cette belle Medjine est toujours restée bien

mystérieuse. La légende en fait une malheureuse prisonnière, martyrisée par un époux féroce et jaloux. Peut-être, au contraire, était-elle fort heureuse près de lui et ne lui manquait-il, pour vivre longtemps, que le soleil, l'atmosphère, les beaux jardins de son pays.

Yildiz approuva de la tête, en ajoutant :

– C'est l'opinion de mon mari.

Les lèvres de Hulda se crispèrent légèrement, dans une sorte de petit rictus.

– Oh ! le duc doit nécessairement défendre son ancêtre, accusé par la tradition d'avoir fait mourir sa femme de chagrin et d'ennui. C'est tout naturel.

Les deux jeunes femmes avançaient dans une allée envahie par l'herbe épaisse. Au-dessus de leurs têtes se mêlaient, s'entrecroisaient les frondaisons puissantes des vieux arbres qui répandaient une ombre triste, un peu sépulcrale. Yildiz eut un frisson, en ramenant sur ses épaules l'écharpe de fourrure dont elle s'était munie.

– Il fait humide, sous ce couvert, dit lady

Brasleigh.

– Oui... et c'est plutôt lugubre. On sent ici l'abandon...

– La mort.

Hulda laissa tomber ces mots d'un ton singulier, qui fit tressaillir Yildiz.

La jeune femme leva les yeux sur sa compagne. Le teint frais lui parut tout à coup pâli, la bouche contractée douloureusement. Hulda serrait, d'un geste nerveux, le manche de son parapluie et son regard, avide, chargé de souvenirs, semblait s'enfoncer dans la pénombre verte de cette allée, comme si elle y cherchait... quoi donc ?

Pouvait-elle s'imaginer, la jeune duchesse de Pengdale, que la veuve de lord Brasleigh revivait en cet instant, avec intensité, une heure inoubliable pour elle où, par cette même allée, elle était venue abdiquer son honneur, sa dignité de femme ?

En frissonnant, Hulda avançait. Voici que l'allée finissait, aboutissant à un parterre délaissé

qui précédait le petit palais. Celui-ci, jadis blanc, se couvrait depuis longtemps d'une patine grisâtre. Les murs, tout unis, étaient percés de fenêtres en ogive et une arche sarrasine donnait accès à l'intérieur. Suivant Hulda, subitement devenue silencieuse, Yildiz se trouva dans une cour charmante, dallée de marbre blanc, entourée de colonnes qui soutenaient des arcades au dessin élégant. Au centre, une vasque s'élevait, autrefois sans doute constamment alimentée par les deux serpents de marbre qui se dressaient sur les bords, chargés de déverser l'eau d'une source tarie depuis longtemps.

– Cela est délicieux, déclara Yildiz. Je ne comprends pas que mon mari en fasse fi et soit si peu pressé de me le faire connaître.

Lady Brasleigh dit, avec un accent troublé :

– Peut-être craint-il que... les souvenirs...

Yildiz se tourna vers la jeune veuve, en la considérant avec surprise :

– Quels souvenirs ?

Hulda baissa un peu les yeux, sous ce regard

pur et profond.

– Mais... on raconte tant de choses sur Medjine-Park ! Des choses ridicules, parfois... La réalité, déjà, est suffisante.

La physionomie singulière de lady Brasleigh et ces paroles énigmatiques provoquèrent tout à coup chez Yildiz un vague malaise. Puis cette ravissante cour mauresque était infiniment mélancolique, sous le jour sombre. Oui, en ce moment, la jeune femme comprenait combien Medjine, la belle Sarrasine, avait dû souffrir ici.

D'un mouvement machinal, elle se dirigea vers une porte de cèdre entrouverte, sous les arcades. L'ayant poussée, elle se trouva au seuil d'une salle dont le sol était couvert de tapis précieux et les parois, à mi-hauteur, ornées de mosaïques mauresques d'une grande beauté. Le regard d'Yildiz erra un instant du divan somptueux, garni de coussins lamés d'or, aux légers meubles d'Orient épars çà et là, aux grands vases de faïence persane, aux peaux de lions jetées sur le sol. Une singulière émotion la prenait à la gorge et elle sentait son cœur serré,

comme à l'approche d'un danger.

Derrière elle, la voix de Hulda murmura :

– Le décor n'a pas changé. Il a été renouvelé seulement.

Yildiz se détourna en demandant :

– Cette salle était meublée ainsi, quand vous avez visité le palais ?

– À peu près. Les vases persans n'existaient pas, ni les peaux de lions. Le duc les a sans doute fait porter ici à l'intention... des hôtes qu'il y a hébergés l'année dernière.

Yildiz fit quelques pas vers le milieu de la salle. Dans l'atmosphère renfermée de cette pièce flottait comme un vague parfum, qui l'oppressait. Le malaise devenait plus fort. Pour essayer d'y échapper, la jeune femme s'approcha d'un des vases afin de mieux l'examiner.

– C'est une pièce superbe, dit Hulda, qui l'avait suivie. Le duc en a d'ailleurs, m'a-t-on dit, rapporté toute une collection de son voyage en Perse.

– En effet.

– Sans doute en a-t-il fait apporter quelques-uns ici, l'année dernière, quand il a donné l'hospitalité à ces Orientaux, parmi lesquels, prétend-on, se trouvaient des Persans.

Comme Yildiz demeurait silencieuse, Hulda poursuivit, d'une voix un peu basse :

– Sa Grace aime le mystère. Vainement les curiosités ont tenté de savoir qui étaient ces hôtes... Et vous-même, my lady, l'ignorez probablement ?

Yildiz inclina affirmativement la tête. Pendant un instant, elle considéra le vase décoré d'entrelacs et de fleurs aux nuances brillantes, puis elle se dirigea vers une pièce voisine, séparée de l'autre par une arcade en ogive devant laquelle retombait une portière de soie brochée d'argent.

Hulda fit observer :

– Votre Grace ferait mieux, je crois, de voir tout de suite le parc, à cause de la pluie qui menace. Elle finirait ensuite de visiter le palais, dont elle a vu, d'ailleurs, le plus intéressant.

– Vous avez raison.

De la cour intérieure, un couloir étroit conduisait dans le parterre entourant le palais. Cultivé l'année précédente, en l'honneur des hôtes qu'abritait l'ancienne demeure de Medjine, il retournait maintenant à l'abandon. La mousse, de nouveau, commençait d'envahir les vasques de marbre et les socles portant des urnes élégantes dont les anses représentaient des têtes de lion. Sous le ciel sombre – de plus en plus sombre – ce lieu délaissé apparaissait profondément mélancolique.

Les deux jeunes femmes avançaient en silence. Machinalement, Yildiz suivait sa compagne, dont elle ne remarquait point le pas plus nerveux, le visage agité de frémissements. Elles atteignirent ainsi, à la limite du parterre, un bosquet devant lequel, comme pour en garder l'entrée, se dressaient deux cyprès.

– Ici, dit-on, se trouve la tombe de Medjine.

La voix de lady Brasleigh avait un accent un peu étouffé, en donnant cette indication.

Yildiz pénétra dans le bosquet. Une large dalle de granit dégradée, rongée par la mousse, en occupait le centre. Tout près, un renflement de terrain couvert d'herbe semblait indiquer la présence d'une autre sépulture. Là s'élevait une stèle de pierre, toute blanche. Une plaque de marbre, portant une assez longue inscription, s'y trouvait attachée. Yildiz s'approcha et lut :

ICI REPOSE LA BELLE SITARAK  
QUI FUT AIMÉE DU PUISSANT ÉMIR  
ABD-EL-RHAMON ET,  
ABANDONNÉE PAR LUI, SE PENDIT DE DÉSESPOIR,  
LE 18 NOVEMBRE 1891.

Pendant quelques secondes, Yildiz resta immobile, ne comprenant pas bien.

Abd-el-Rhamon... C'était le nom que portait Harold, en Orient.

Mais que signifiait ceci ?

Derrière elle, la voix de lady Brasleigh

murmura, légèrement étranglée par la stupéfaction, semblait-il :

– Ah ! Seigneur !... Voilà donc l’explication !

Yildiz se détourna, un peu raidie par l’angoisse qui se saisissait d’elle, soudainement.

– L’explication de quoi ?

– Mais de... de... Venez, my lady ! Venez !... Combien je regrette... Mais je ne pouvais supposer...

Elle prenait la main de la jeune femme et essayait de l’entraîner, tout en jetant un coup d’œil investigateur sur le visage qui pâissait.

Mais Yildiz retira cette main et se pencha de nouveau pour lire l’inscription.

18 novembre 1891... C’était la date de son mariage.

Et ce nom de Sitarak, où donc l’avait-elle entendu ?

Hulda, comme se parlant à elle-même, chuchota :

– C’était donc vrai ! Je ne voulais pas croire

tous ces racontars...

– Quels racontars ?

De nouveau, Yildiz la regardait. Dans les yeux noirs si beaux, l'angoisse montait, et le visage maintenant très pâle commençait de frémir.

– Mais que... que l'émir avait amené d'Orient une jeune femme très belle et qu'il l'avait installée ici, où il venait la visiter.

La duchesse dit simplement :

– Ah !

Et elle détourna un peu la tête, en ajoutant avec effort :

– Il fait très frais, ici. Mieux vaut retourner.

Elles revinrent sur leurs pas. Yildiz avait maintenant la démarche un peu vacillante et, sous ses yeux, que cachait à demi les paupières abaissées, un cerne profond s'était formé tout à coup.

Dans la cour intérieure, Hulda s'informa, d'une voix qui semblait hésiter, comme si elle craignait de troubler la méditation pénible de sa

compagne :

– Votre Grace continue-t-elle de visiter le palais ?

Yildiz répondit sourdement :

– Non... non !...

À ce moment, elle chancela et se retint au bras de lady Brasleigh.

– Ce n'est rien... un peu de vertige, murmura-t-elle.

Mais elle semblait prête à perdre connaissance. Hulda la soutint et l'entraîna vers la salle déjà visitée tout à l'heure. Elle voulut l'étendre sur le divan, mais Yildiz reprenant conscience à cet instant, se redressa en disant avec un accent d'horreur :

– Non... pas là !

Et elle recula, loin de ces coussins magnifiques sur lesquels, sans doute, s'était étendue la belle Persane... sur lesquels, peut-être, ses serviteurs avaient déposé son corps, après l'horrible chose...

Un frisson parcourait la jeune femme. Près d'elle, une voix douce et murmurante dit :

– Il ne faut pas tant vous affecter, my lady. C'est une chose bien pénible, je le comprends... mais, avec les hommes, il faut s'attendre aux pires surprises... surtout avec un homme comme... comme l'émir Abd-el-Rhamon. La femme a toujours compté si peu, à ses yeux ! Et, cependant, comme on l'a aimé !

La voix de lady Brasleigh se fit un peu rauque, à ces derniers mots.

– ... Aimé à en mourir, on peut le dire dans le sens littéral du mot. Car la pauvre Khadidjah, sa cousine et une de ses épouses, s'est éteinte, minée par le chagrin de son abandon... et sans parler d'autres que nous ignorons, il y a cette superbe comtesse Doumine qui s'est donnée la mort par désespoir...

Yildiz eut un long tressaillement et dit avec un accent de révolte :

– Ce n'est pas vrai, cela !... ce n'est pas vrai ! Sa mort est due à un accident... à une erreur...

Hulda hocha doucement la tête. Mais elle n'insista pas, sachant bien que le mal qu'elle avait voulu faire était accompli – ou presque...

Car elle ajouta encore, cette fois comme si elle se parlait à elle-même :

– Là-bas, dans le palais de Soumas, vit Leïla, qui connut des jours de faveur et dont le fils a été choisi par l'émir pour lui succéder. Pauvre créature, qui attend vainement le retour de son seigneur ! Pauvre enfant dont le père, sans doute, ne daignera jamais s'occuper !

– Pourquoi dites-vous cela ?

Yildiz, raidie par un effort de volonté, attachait sur l'astucieuse veuve un regard de fierté mêlée d'irritation.

– ... Celui qui a été l'émir Abd-el-Rhamon accomplira son devoir, n'en doutez pas.

– Je n'en veux pas douter, du moment où Votre Grace l'affirme. Mais il ne pourra pas réparer bien des choses... comme la mort de cette malheureuse Sitarak... et celle de la belle Russe... comme l'atroce souffrance infligée à de pauvres

femmes qui avaient cru en lui et se sont vues délaissées, méprisées...

La voix, à ce moment, parut manquer à Hulda. Elle couvrit son visage de ses mains en balbutiant :

– Ah ! je n’aurais pas dû venir ici ! Je me croyais plus forte... Mais on ne peut l’oublier... on ne peut le chasser de son cœur, même lorsqu’il a torturé, brisé celui-ci... Pourtant, je devrais le haïr, lui qui m’a pris mon honneur et, ensuite, m’a rejetée... ignorée à jamais.

Yildiz se détourna brusquement de lady Brasleigh et quitta la salle. Elle chancelait encore et son visage tendu, altéré, témoignait d’une profonde, d’une poignante émotion.

Hulda la rejoignit à la sortie de la cour intérieure et dit avec un accent suppliant :

– Oh ! my lady, ne parlez pas au duc de ce que vous avez vu ! S’il le savait... pour vous... et pour moi, pauvre malheureuse, ce serait terrible !

Yildiz fit de la tête un signe affirmatif et s’engagea dans l’ombre sépulcrale qui s’étendait

sous le dôme de feuillages épais. Bientôt, elle fut hors de Medjine-Park. Après une courte hésitation, elle se dirigea vers le sentier qui s'en allait dans la direction de la mer.

Presque aussitôt après, Hulda apparut au seuil de la petite porte. Elle aussi était pâle, mais ses yeux brillaient de satisfaction mauvaise. Après avoir refermé la porte, elle glissa la clef dans sa poche et reprit le chemin d'Elsdone Castle.

Alors, au-dessus du talus qui bordait un fossé à sec, surgit une tête d'homme – celle d'Abdallah, le fidèle serviteur d'Harold. Après un coup d'œil hésitant jeté alternativement vers la jeune duchesse et vers lady Brasleigh, il se souleva doucement, franchit le talus et, de loin, se mit à suivre Hulda.

## IX

Le sentier, après avoir longé un moment la lande, s'engageait dans un bois de pins. Il descendait alors, jusqu'aux rochers qui bordaient la mer. Sur le sol rocailleux, Yildiz avançait lentement, insouciant du froid humide, des nuages qui s'amoncelaient de façon menaçante. La révélation du passé d'Harold venait de meurtrir jusqu'aux fibres les plus profondes de cette âme toute palpitante du plus délicat, du plus noble amour. Avec une douloureuse révolte, elle songeait :

« Ainsi, il a été marié là-bas... marié selon la loi de Mahomet. Puis, d'autres encore... Et certaines sont mortes, tuées par son abandon. »

Elle frissonna d'horreur, au souvenir des mots lus tout à l'heure. Pendue... elle s'était pendue, cette Sitarak...

Ah ! ce nom ! Voici qu'elle se souvenait.

C'était celui par lequel le petit Faâdi avait désigné sa sœur.

Et, subitement, tout ce qui avait suivi – cette colère d'Harold contre l'enfant – s'éclairait pour la jeune femme. De même, cette clef, prétendue égarée... Il ne pouvait amener à Medjine-Park, où demeurait ce souvenir affreux, celle qu'il aimait – pour le moment.

Pour le moment... Est-ce que vraiment, elle aussi, elle qu'il entourait d'une telle sollicitude, aurait un jour le sort de ces malheureuses ?

Une protestation s'élevait dans l'âme déchirée. Non, une certitude plus forte que tous les doutes lui affirmait la force, la profondeur de cet amour que lui témoignait Harold. Cet homme, orgueilleux mais sincère, n'était pas de ceux qui cherchent à tromper une femme sur la valeur de leurs sentiments.

Il n'en restait pas moins qu'il était un grand coupable, qu'une écrasante responsabilité reposait sur lui. Éprouvait-il au moins quelque remords ? Rien n'autorisait à le supposer. Mais qui, en dehors de Dieu, pouvait connaître le

secret des âmes – surtout d’une âme telle que celle-là ?

Yildiz continuait de descendre machinalement le sentier. La pluie commençait. La jeune femme pensa :

« Je ferais mieux de longer la grève et de remonter par les terrasses. »

Elle essaya de marcher plus vite. Mais une grande lassitude l’alourdissait, un malaise la pénétrait, à la fois moral et physique. Bientôt, sous la pluie devenue torrentielle, elle n’avança plus qu’avec beaucoup de peine. Ce fut très péniblement, le corps secoué de tremblements et les dents claquantes, qu’elle monta les terrasses fleuries de Deerden. Dans le hall, elle s’affaissa, à bout de forces, grelottante, les vêtements ruisselants.

.....

Dans la soirée du surlendemain, une voiture ramenait de la gare à Deerden le duc rappelé par dépêche. Yildiz était atteinte d’une foudroyante

congestion pulmonaire que, dès les premiers instants, les médecins avaient jugée sans remède.

Elle vivait encore. Elle avait reçu les sacrements avec une ferveur de jeune sainte et, maintenant, elle attendait, pour mourir, l'arrivée de son mari.

Il entra, le visage tendu, les yeux étincelants d'ardente douleur. Il s'élança vers le lit, enserra de ses bras le buste de la jeune femme et baisa passionnément la figure altérée où seul vivait encore l'admirable regard.

– Yildiz !... mon amour ! Ah ! comment vous ont-ils soignée, tous ces misérables ? Mais me voici ! Me voici, ma petite étoile.

Les lèvres de la jeune mourante s'entrouvrirent pour murmurer, entre les suffocations :

– Mon Harold, Dieu me rappelle à Lui... Je Lui demanderai pour vous le repentir, l'expiation... J'ai été bien heureuse près de vous... Je vous aime... je vous aime...

Ses yeux, où se reflétait toute sa pure et

miséricordieuse tendresse, ne quittaient pas le visage contracté par une tragique détresse.

Harold dit avec violence :

– Taisez-vous !... Ne parlez pas de nous séparer ! Comment vivrais-je ? Vous ne savez donc pas encore ce que vous êtes pour moi ?

– Nous nous retrouverons dans l'éternité. J'attirerai votre chère âme... Harold... mon Harold...

Il la serra contre sa poitrine, en un geste farouche.

– Oui, votre Harold, qui veut vous garder, vous préserver de la mort elle-même ! Yildiz, je ne vous ai pas dit encore assez combien je vous aime. Écoutez, ma chère étoile... écoutez...

Elle appuya sa tête contre la poitrine palpitante et, tandis qu'à ses oreilles Harold murmurait des mots passionnés, elle expira doucement, un peu après, entre ces bras qui semblaient ne pouvoir jamais se détacher d'elle.

.....

Trois jours plus tard, quittant ses hôtes réunis dans le hall de Deerden, après la cérémonie funèbre, le duc de Pengdale sortit sur la première terrasse, puis, insouciant de l'atmosphère humide, il descendit les degrés conduisant aux jardins.

Sa physionomie paraissait impassible. Personne, pendant la cérémonie pas plus qu'auparavant, n'y avait pu surprendre un reflet de la douleur qui broyait cette âme d'homme. Mais il avait atteint la limite de son apparent stoïcisme et, maintenant, il s'en allait avidement vers la solitude où il pourrait, loin de tous les yeux, se renfermer dans son désespoir.

Il s'arrêta sur la troisième terrasse et entra sous la charmille. Là, devant le cintre de verdure, les bras croisés, il demeura immobile, les yeux vaguement attachés sur Medjine-Park.

En ce même endroit, l'année précédente, il avait demandé – ou plutôt imposé – à Yildiz de devenir sa femme. Déjà, il l'aimait singulièrement, cette enfant toute pure et charmante qu'il sentait prête à lui résister jusqu'à la mort s'il avait prétendu exiger d'elle quelque

acte contraire à sa conscience. Mais qu'était cet amour, égoïste, dominateur, près de celui que bientôt elle avait su lui inspirer ?

Un amour qui commençait de le transformer, de pourchasser en lui tout ce qui avait été précédemment sa vie, sa coupable vie.

Mais, maintenant, elle n'était plus, la bien-aimée, la bienfaisante étoile. Pour toujours, elle l'avait quitté, celui dont sa délicate tendresse avait fait un autre homme.

Avec un âpre désespoir, il revivait les heures inoubliables passées près d'elle. Ses mains, appuyées à la balustrade de pierre, tremblaient sous la violence de sa souffrance.

Tout à coup, il se détourna brusquement. Abdallah, entré sous la charmille, s'avavançait d'une allure craintive. Le duc, foudroyant du regard l'audacieux, dit impérativement :

– Que viens-tu faire ici ? Va-t'en, et qu'on se garde de me déranger.

– Seigneur, permets que je te parle. Il faut que tu saches...

Harold eut un geste de menace.

– Va-t'en !

Abdallah se laissa tomber à genoux, en joignant les mains.

– Seigneur, laisse ton esclave te dire... t'apprendre... Peut-être voudras-tu punir ceux qui ont fait souffrir la bonne duchesse.

Harold tressaillit.

– Que dis-tu ?

– La duchesse est allée à Medjine-Park avec lady Brasleigh. Quand elle en est sortie, elle était toute pâle et semblait avoir peine à se soutenir. C'était le jour où elle est rentrée à Deerden toute mouillée, toute glacée...

Harold, aux premiers mots de l'Arabe, avait de nouveau tressailli. Il interrogea d'une voix frémissante :

– Comment sais-tu cela ?

– Parce que, de loin, j'avais suivi lady Brasleigh, comme je le fais souvent depuis quelque temps... depuis qu'un jour j'ai surpris le

coup d'œil terrible que, ne se croyant pas observée, elle jetait vers la duchesse. Un matin, je l'ai aperçue qui causait avec sir Hector dans le parc. Ils avaient l'air de s'être donné rendez-vous là et parlaient tout bas. Le lendemain, ils se sont rencontrés encore au même endroit, et j'ai vu que sir Hector mettait un petit paquet dans la main de lady Brasleigh. Une heure plus tard, celle-ci arrivait à Elsdone Castle où la duchesse venait déjeuner avec M<sup>lle</sup> de Versigny et demandait à lui parler. Dans l'après-midi, Sa Grace se faisait conduire en voiture à Medjine-Park et rencontrait près de la petite porte lady Brasleigh, qui allait et venait par là depuis un moment. Toutes deux entraient dans le parc. Comme elles avaient refermé la porte, je ne pus les y suivre et je dus attendre leur sortie, caché dans le fossé. La duchesse était toute pâle, toute changée. Elle s'en alla dans la direction de la mer. Alors, je me mis à suivre lady Brasleigh. Elle rentra à Elsdone Castle et se dirigea vers sa demeure. Mais, à mi-chemin, elle se rencontra encore avec sir Hector. Ils s'entretinrent un moment et je vis sir Hector se frotter les mains, comme un homme bien

satisfait. Après quoi, lady Brasleigh lui remit quelque chose qui me parut être une clef.

Sous leurs paupières mi-baissées, les yeux d'Harold avaient de terribles lueurs. Abdallah se taisait maintenant, courbant la tête, attendant avec anxiété de savoir s'il avait l'approbation du maître.

– Tu as bien fait, dit une voix brève que l'émotion violente changeait un peu. Je n'oublierai pas ton dévouement pour celle qui n'est plus. Va, maintenant, mon bon serviteur.

Abdallah se redressa et s'éloigna. Une joie farouche pénétrait cette âme demeurée à demi sauvage, fanatiquement dévouée au duc et à la jeune femme aimée de lui. Ah ! elle allait donc recevoir son châtiment, cette Hulda qu'il avait toujours détestée, depuis le jour où il avait appris qu'elle épousait lord Brasleigh, cherchant ainsi à se venger des dédains de lord Treswyll ! La misérable femme, qui venait de causer la mort de la belle jeune duchesse et de briser le cœur du dernier descendant des Dorgan !

Tandis que l'Arabe s'éloignait, Harold s'était

détourné de nouveau et, maintenant, il attachait sur Medjine-Park un regard de sombre haine. Connaissant l'âme d'Yildiz, il s'imaginait sans peine ce qu'elle avait dû souffrir, devant la révélation de ce qui s'était passé là. Car, pas un instant, il ne doutait qu'une préméditation de deux êtres associés contre elle n'eût amené, dans ce logis mystérieux, la jeune femme ignorante du passé qu'il détestait depuis qu'elle exerçait sur lui sa douce, discrète influence. Sans doute cette maudite Hulda lui avait-elle tout appris... tout ce qui pouvait la faire souffrir davantage, meurtrir son cœur jusqu'alors si confiant, dont la rare délicatesse était pour lui une perpétuelle source de surprise et de ravissement.

Ses doigts se crispèrent sur le granit du petit mur, avec une telle violence qu'ils s'y ensanglantèrent. Pendant un long moment, Harold demeura là, immobile, la mâchoire serrée, les traits contractés. Puis, se détournant, il remonta lentement les terrasses.

Le chien d'Yildiz, ce petit épagneul que lui avait donné son mari, errait comme une âme en

peine parmi les caisses d'orangers et de lauriers-roses. Il s'approcha d'Harold et le regarda en gémissant doucement. Le duc se pencha, le prit entre ses mains, caressa les longues oreilles soyeuses. Puis il le remit à terre en étouffant une sorte de rauque sanglot.

Les invités à la cérémonie funèbre avaient commencé de quitter le hall quand Harold y rentra. Il ne resta bientôt plus autour de lui que ses plus proches parents, parmi lesquels se trouvaient les Blasdone, sincèrement désolés, car Yildiz leur était fort chère.

Mais eux non plus ne s'attardèrent pas à Deerden. Le visage rigide, l'air absent d'Harold jetaient un froid de glace dans l'atmosphère. Sir Hector dissimulait avec peine la grande gêne que lui causaient les singuliers regards dirigés vers lui par son neveu. Mais, quand il voulut prendre congé de celui-ci, un mot bref l'arrêta :

– Non, pas vous. J'ai à vous parler.

– Je puis revenir demain ? objecta le vieillard. Aujourd'hui, la fatigue, l'émotion...

– Ne craignez rien, j’aurai la force d’aller jusqu’au bout de ma tâche.

L’accent de terrible ironie fit tressaillir sir Hector. Mais, déjà, Harold se détournait pour dire à M<sup>lle</sup> de Versigny, sur un ton adouci :

– Retournez à Elsdone Castle avec Hubert, ma tante. J’irai vous voir demain.

Il accompagna jusqu’au bas de l’escalier la pauvre vieille demoiselle suffoquée de sanglots et la fit monter en voiture. Hubert, le visage défait par le chagrin, prit place près d’elle, Harold lui serra la main en répétant encore :

– À demain.

Puis il remonta vers le hall.

Sir Hector et lady Treswyll s’y trouvaient seuls maintenant. Harold alla droit à son oncle et lui dit brusquement :

– Comment vous êtes-vous procuré une clef de Medjine-Park ?

Sir Hector ne put maîtriser un vif mouvement. Mais, se reprenant aussitôt, il dit avec un accent de surprise fort bien jouée :

– Une clef de Medjine-Park ? À quel propos me parlez-vous de cela, mon cher Harold ?

Le duc eut un ricanement sarcastique.

– Oui, votre cher Harold dont vous vouliez avant tout le bonheur, n'est-ce pas ? Voilà pourquoi vous vous êtes acharné, avec une autre misérable, à le séparer de celle qui était pour lui plus que la vie.

– Harold ! Mais vous êtes fou !

Un peu blêmi, sir Hector levait la main en signe de protestation.

– Inutile de nier. Voici longtemps que j'ai deviné votre animosité contre ma femme. Une machination infâme, avec votre complice, vous a permis d'initier Yildiz au secret de souffrance et de désespoir que cachait les murs de Medjine-Park. Elle a su alors que son mari, aimé par elle avec tant de confiance candide, avait été pour d'autres femmes un maître dur, sans pitié... Elle a su que certaines d'entre elles étaient mortes de se voir délaissées. Or, vous n'ignoriez pas ce que produiraient ces révélations sur une nature telle

que celle-là. C'est pourquoi vous avez voulu qu'elles lui fussent faites...

– Harold, je vous jure...

Le duc l'interrompit durement :

– Ne faites pas de faux serments ! Je sais, vous dis-je. Il vous était odieux de voir l'influence que possédait sur moi cette jeune femme qui n'était que vertu et pureté. Maintenant, vous devez être satisfait ? Nous voilà séparés... Mais votre crime ne doit pas demeurer impuni. Comme il me serait désormais impossible de revoir celui qui a détesté Yildiz, qui l'a fait souffrir et a causé sa mort, vous quitterez Elsdone Castle demain matin et, désormais, il n'existera plus rien de commun entre nous.

Sir Hector tressaillit de terreur. Son petit-neveu, par ces paroles, le jetait à la pauvreté, à la privation de tout ce qui avait été sa vie jusqu'ici.

– Vous faites erreur ! bégaya-t-il. Je suis innocent de ce dont vous m'accusez... Harold, une telle dureté envers votre grand-oncle, un vieillard...

Le duc l'interrompit, d'un ton sarcastique :

– Vous êtes vraiment bien venu de me reprocher cette dureté ! Qui donc, je vous prie, l'a introduite et entretenue en moi ? Que reprochiez-vous à Yildiz, sinon de contribuer à l'atténuer, à me faire une âme plus indulgente ? Ma femme vivrait encore qu'elle intercéderait pour vous et, sans doute, comme toujours, je me laisserais fléchir. Mais vous me l'avez tuée. Pour qui, alors, pourquoi voudriez-vous que je renonce à ma vengeance ?

Se tournant vers sa mère, qui écoutait avec une stupéfaction mélangée d'effroi, Harold ajouta, sans adoucir le moins du monde son accent :

– Je veux espérer que vous n'avez été pour rien dans cet odieux complot, quelle que fût votre jalousie à l'égard d'Yildiz.

Lady Treswyll protesta en tremblant :

– Oh ! certes non ! Je puis vous faire le serment que j'ignorais tout !

– Soit. S'il en était autrement, d'ailleurs, je le saurais.

Il la salua froidement et, tournant les talons, se dirigea vers son cabinet de travail ou, presque aussitôt, fut appelé Abdallah. Sir Hector, complètement effondré, prit congé de sa nièce dont l'attitude devenait subitement glaciale et regagna Elsdone Castle où il allait faire ses préparatifs.

## X

Lady Brasleigh n'avait pas l'esprit tranquille, depuis la visite à Medjine-Park. Non qu'elle éprouvât du remords, à proprement parler, mais plutôt une sorte de malaise, où entrait à forte dose la crainte qu'Harold connût le rôle joué par elle près de sa femme. Tout d'abord, elle avait adopté avec enthousiasme le plan élaboré par sir Hector. L'habile vieillard avait su exaspérer sa haine jalouse et lui persuader qu'en agissant avec prudence elle ne courrait aucun risque. C'était lui, d'ailleurs, qui avait fait faire, un mois auparavant, la clef que Hulda avait mise ensuite en un lieu humide pour qu'elle rouillât rapidement, lui qui avait fait graver à Londres, vers le même temps, l'inscription révélatrice sur la plaque de marbre qu'il avait été ensuite poser sur la tombe de Sitarak, dès le départ d'Harold pour son court voyage, occasion inespérée de jouer tout de suite la sinistre comédie. Il s'était

également chargé de l'enlever, une fois le mal accompli. Pour le reste, lady Brasleigh avait agi, poussée par le démon de la vengeance et par cet autre esprit de ténèbres qu'était le vieillard dont la voix persuasive lui répétait :

– Allez, allez sans crainte ! Yildiz gardera pour elle ce que vous lui révélez, car ce genre de femme souffre en silence. Mais il y aura une fêlure entre eux, une fameuse fêlure et des craintes pour elle-même, après qu'elle saura de quelle manière charmante son cher Harold a traité d'autres femmes avant elle.

En apprenant la mort d'Yildiz, Hulda avait eu un moment d'âpre joie. Enfin, elle n'existait plus, la rivale triomphante ! Et lui, cet Harold sans pitié, souffrait à son tour ! Pour toujours, ils étaient séparés. Jamais elle n'aurait osé espérer un résultat pareil !

Mais, bientôt, les inquiétudes étaient revenues. La jeune duchesse, dans les derniers instants de sa vie, n'avait-elle pu confier à son mari le grand déchirement que lui avait causé la révélation de Medjine-Park ? N'y avait-elle pas, tout au moins,

fait quelque allusion suffisante pour que l'esprit subtil d'Harold fût en éveil ?

Ce fut donc avec appréhension qu'elle se rendit à la cérémonie funèbre. Mais rien, dans la physionomie du duc, quand elle le salua au passage, ne lui donna à penser qu'il fût instruit de ce qui avait précédé la mort de sa femme.

Elle se rassurait donc au retour, en conservant toutefois une sorte de malaise moral. Devant le cercueil couvert de fleurs, elle n'avait pu s'empêcher de penser :

« Sans moi, elle vivrait peut-être encore, cette belle Yildiz que j'ai vue partir de Medjine-Park toute frissonnante et qui a dû s'en aller devant elle au hasard, inconsciente du froid, de la pluie, de tout, dans l'émoi douloureux où je l'avais jetée. »

Ses appréhensions étant presque calmées, elle put, au retour, décrire à sa mère, en toute liberté d'esprit, la cérémonie des funérailles qui s'était déroulée dans la sombre chapelle de Deerden. Un repas avait ensuite réuni la famille et les principaux invités dans la salle à manger du

manoir. Le duc ne laissait paraître aucune émotion, mais il ne prononçait que de rares paroles et les domestiques, sans doute avertis d'avance, ne lui présentaient aucun plat.

– Oh ! il se consolera vite ! dit ironiquement M<sup>me</sup> Storven. Ce n'est pas cet homme-là qui demeurera fidèle au souvenir d'une femme.

Hulda songea :

« Qui sait ? Il est un Dorgan, c'est-à-dire un homme chez lequel toutes les passions, bonnes ou mauvaises, dépassent la mesure ordinaire. »

Comme la jeune veuve, une demi-heure plus tard, descendait de sa chambre où elle venait de revêtir une robe d'intérieur, la servante lui présenta une lettre apportée à la minute même par un domestique d'Elsdone Castle. Quand elle l'eut ouverte, Hulda lut ces mots :

« Le duc sait tout et il me chasse. Tremblez pour vous, lady Brasleigh ! »

Hulda chancela, en laissant échapper la feuille d'entre ses mains frissonnantes.

M<sup>me</sup> Storven, qui se trouvait là, s'élança vers

elle, inquiète de lui voir subitement une mine défaite, un regard plein d'égarement.

– Qu'y a-t-il, mon enfant ?

Elle ignorait tout du complot ourdi entre sir Hector et sa fille. Sa nature prudente l'aurait portée à contrecarrer de si dangereuses manœuvres et Hulda, qui s'en doutait, s'était bien gardée de lui laisser soupçonner où l'entraînait sa haine.

D'une voix entrecoupée, la jeune femme lui apprit ce qui s'était passé, lui montra le court billet de sir Hector. En le lisant, M<sup>me</sup> Storven parut près de défaillir.

– Ah ! le misérable qui t'a conduite là ! Toi aussi, tu vas être chassée d'Elsdone Castle, réduite à la misère. Seigneur ! Seigneur ! Comment n'as-tu pas songé, malheureuse enfant, aux conséquences de ton acte ?

Hulda passa une main tremblante sur son front moite.

– Je ne voyais que ma vengeance... et il me poussait, m'excitait...

Déjà, la femme de tête qui prédominait en M<sup>me</sup> Storven se ressaisissait. Après un moment de réflexion, la Suédoise déclara :

– Il n’y a qu’une chose à tenter, pour nous réserver au moins de quoi vivre à peu près. Pars, exile-toi, avant que le duc te chasse. Je resterai ici avec Maud, je l’implorerai en faveur de l’enfant et peut-être acceptera-t-il de continuer son aide pécuniaire à la fille de son cousin. Toi, tu chercheras une situation et je t’enverrai ce que je pourrai.

Hulda convint que c’était le seul parti à prendre. D’ailleurs, elle ne se souciait pas le moins du monde de comparaître devant le duc. À cette seule pensée, elle sentait le sang qui se glaçait dans ses veines.

Tandis qu’elle faisait précipitamment ses préparatifs de départ, on frappa à la porte du cottage. M<sup>me</sup> Storven, qui alla ouvrir, se trouva en présence d’Abdallah. Celui-ci venait informer lady Brasleigh que le duc, ayant à lui parler, l’attendait au château vers la fin de l’après-midi.

– Informez Sa Grace que lady Brasleigh ne

manquera pas de se rendre à cet appel, répondit M<sup>me</sup> Storven.

Puis elle alla rejoindre sa fille pour hâter le départ.

Il était impossible de demander une voiture au château. À Leigham, peut-être trouverait-on une carriole de paysan. Mais le trajet était long pour s'y rendre et, pendant ce temps, le dernier train aurait quitté la petite gare desservant à la fois Elsdone Castle et Deerden. M<sup>me</sup> Storven, qui conservait à peu près sa présence d'esprit, décida que sa fille se rendrait à pied jusqu'au petit port de pêche situé à une courte distance de Leigham et, là, demanderait à quelque pêcheur de la conduire en barque à Bermouth, le port le plus proche, qui appartenait au duc de Pengdale. Celui-ci n'aurait probablement pas l'idée de la faire rechercher en cet endroit, du moins au premier moment. Elle pourrait, de là, gagner à pied une gare, à moins qu'elle ne trouvât un bateau dont le capitaine, pour une bonne somme, accepterait de la transporter dans un autre port où elle aurait peut-être une occasion pour gagner la

France. Car c'était là que s'exilerait Hulda, pour y chercher une situation.

Lady Brasleigh approuvait tout, machinalement. Elle avait la tête perdue. Sans une larme, elle embrassa la petite Maud et prit congé de sa mère. Enveloppée dans un large manteau noir, tenant à la main un sac où M<sup>me</sup> Storven avait réuni l'indispensable, elle quitta cet Elsdone Castle dont elle avait été la châtelaine ; elle le quitta furtivement, comme une criminelle, fuyant la colère et la vengeance de celui qui avait perdu par sa faute une épouse bien-aimée.

.....

Abdallah, sa mission accomplie, avait repris allègrement le chemin de Deerden. Un farouche contentement luisait dans son regard. L'Arabe se réjouissait à la pensée que l'odieuse étrangère allait recevoir le châtiment de son crime. Car c'était bien un crime qu'elle avait commis là. Abdallah, qui connaissait tout des secrets de Medjine-Park, devinait le but que poursuivait la Suédoise en conduisant la duchesse au palais

sarrasin. Or, en s'attaquant à Yildiz, lady Brasleigh avait atteint les deux seuls êtres qui existassent pour lui : son maître et cette jeune femme belle et bonne entre toutes, pour lesquels il eût donné joyeusement sa vie. L'aversion que lui inspirait depuis longtemps Hulda était, de ce fait, devenue une haine forcenée qui brûlait cette âme aux instincts sauvages, en balayant les quelques bons principes qu'Yildiz avait commencé d'y introduire.

Au lieu de rentrer à Deerden, Abdallah s'en alla errer sur les landes et le long des grèves. Il marchait au hasard, ruminant son chagrin, se demandant avec terreur comment celui qu'il avait vu tout absorbé en son amour allait maintenant supporter la vie. Il atteignit ainsi un petit promontoire rocheux sur lequel se dressait une tour en ruine, sans doute quelque vigie d'où les seigneurs de Deerden faisaient autrefois surveiller la mer. L'Arabe jeta autour de lui un coup d'œil machinal, qui tout à coup se fit intéressé.

Une barque se détachait d'une des nombreuses

petites criques de la côte, au bas du village de Leigham. Abdallah, dont la vue était très perçante, eut vite fait de reconnaître la femme assise en face du marin qui tenait le gouvernail.

– Lady Brasleigh ! Elle fuit, certainement !...  
Oh ! mais non, non !

Avec une adresse de chèvre, l'Arabe s'élança dans un sentier rocheux et gagna en quelques minutes le lieu d'attache du petit cote sur lequel il aimait se promener en mer, quand son service ne le retenait pas près de son maître. Il embarqua, mit à la voile et dirigea son bateau vers celui qui portait Hulda.

Il avait aussi reconnu le pêcheur à qui s'était confiée la veuve de lord Brasleigh. C'était un vieillard du nom de Peter Lone. Yildiz, quand elle n'était encore que M<sup>lle</sup> de Versigny, pauvre et dépendante, avait charitablement soigné un de ses petits-enfants. Le vieux Peter lui en gardait une reconnaissance profonde et on l'avait vu, aux funérailles de la jeune duchesse, contenir à grand-peine les sanglots qui lui gonflaient la poitrine.

Lui aussi, de loin, avait identifié celui qui

dirigeait le cotre. Il dit à lady Brasleigh :

– Voilà Abdallah, l’Arabe de Sa Grace, qui va faire une promenade en mer.

Hulda sursauta et se détourna à demi, en ramenant sur son visage le voile qui entourait sa toque. Oui, c’était bien Abdallah... et il avait l’air de venir droit sur la barque.

Était-ce donc elle qu’il poursuivait ?

Mais, après tout, elle était libre de se rendre où elle voulait. Cet homme, fût-il même envoyé par le duc, n’avait aucun droit sur elle.

Le cotre, plus léger, mieux garni de toile que la barque de pêche, gagnait rapidement sur celle-ci. Bientôt, il fut tout contre elle. Hulda restait immobile, absolument désintéressée en apparence de ce qui se passait. Le vieux marin dit avec son accent de déférence :

– Bonjour, Mr. Abdallah. Vous désirez me parler, à ce que je vois ?

– Oui, Peter Lone. Où conduisez-vous cette femme ?

Le doigt d’Abdallah se tendait vers lady

Brasleigh.

– À Bermouth, comme elle l’a demandé.

– Fort bien. Mais vous doutez-vous qu’en agissant ainsi, vous aidez celle qui a fait mourir notre duchesse à fuir le châtement que lui destine le maître ?

Le vieillard eut un haut-le-corps.

– Quoi ? Que dites-vous là ?

– Rien que la vérité.

– Un mensonge !... un odieux mensonge !  
bégaya lady Brasleigh.

– La vérité, je vous l’affirme. Peter Lone. Elle fuit, par peur de Sa Grace qui a connu son crime... Et vous l’aidez, vous qui devez tant à la duchesse !

– Mais je ne savais pas !... Moi, complice de cette misérable ? Jamais, jamais ! Je vais la ramener là-bas, je la conduirai à Deerden pour la remettre entre les mains de Sa Grace.

Hulda se redressa, blême et frissonnante.

– Vous n’en avez, pas le droit ! Je suis libre de

me rendre où je veux. Cet homme ment, Peter Lone, je vous en donne ma parole !

Mais Peter secoua sa tête grise.

– Non pas. Maintenant que j’y pense, c’était bien singulier que vous vous fassiez conduire comme cela à Bermouth. Mr. Abdallah dit la vérité, j’en suis sûr.

– Vous avez raison de me croire, Peter. Il y a peu de temps, j’ai été prévenir lady Brasleigh que Sa Grace avait à lui parler et l’attendait ce soir. Aussitôt, elle s’est enfuie. N’est-ce pas s’avouer coupable ?

– Oui, certes ! Ramenons-la à Deerden, Mr. Abdallah !

– Non, pas à Deerden.

Les deux bateaux avaient continué d’avancer de conserve, poussés par une forte brise qui gonflait la mer autour d’eux. À une courte distance se montrait l’île de Creilagh, sombre et rude sous le ciel chargé de nuages noirs. L’Arabe étendit le bras dans cette direction.

– Voilà où nous la conduirons. Je l’enfermerai

dans la maison où elle expiera son crime par un emprisonnement qui durera ce que voudra Sa Grace.

– Misérable ! s'écria la jeune femme dont la voix s'étranglait d'effroi et de colère.

Abdallah eut un sourire cruel. Quant à Peter, il n'objecta rien à la décision de l'Arabe. Celui-ci, tous le savaient aux environs de Deerden, était l'homme de confiance du duc de Pengdale et le vieux pêcheur n'avait aucune raison de douter qu'il n'agît en conformité des ordres de son maître.

Quelques instants plus tard, les deux bateaux, passant entre les récifs qui entouraient Creilagh, abordaient à la petite anse qui seule permettait l'accès de l'île rocheuse. Abdallah sauta sur l'étroit appontement, amarra son cotre, puis fit de même pour la barque de Peter. Les deux hommes mirent à terre Hulda qui protestait et essayait de résister. Puis, sur quelques mots dits à son oreille par l'Arabe, Peter prit dans le fond de son bateau un paquet de cordelettes destinées à la réparation de ses filets et s'en servit pour lier les mains de la

prisonnière.

– Maintenant, je n'ai plus besoin de vous, Peter Lone, dit Abdallah. Retournez... et ayez soin de ne parler de tout cela à personne, même chez vous. C'est la volonté de Sa Grace.

– N'ayez crainte, Mr. Abdallah. Le vieux Peter sait être muet comme les poissons qu'il pêche.

Se tournant vers Hulda, le pêcheur ajouta en tendant le poing :

– Allez, maudite, expiez votre crime, vous qui nous avez enlevé notre bonne duchesse, notre Providence, à nous, pauvres malheureux.

Il tourna les talons et sauta dans sa barque, sans écouter les supplications bégayées par lady Brasleigh, terrifiée à l'idée de rester seule avec l'Arabe, dont le regard avait d'inquiétantes lueurs en s'attachant sur elle.

– Allons, en route, my lady, ordonna Abdallah.

Il la fit marcher devant lui, dans l'étroit sentier rocheux qui montait vers le centre de l'île. Ainsi,

ils atteignirent la maison fermée qui, jadis, avait servi d'asile à un Dorgan anachorète. Mais Abdallah n'y fit pas arrêter la prisonnière. Il la conduisit jusqu'à l'autre versant de l'île, au bord d'un escarpement rocheux dont la mer, toujours houleuse et difficile en ces parages, battait la base avec colère.

– Regardez, my lady, c'est ici que se trouvait lord Charles Brasleigh, paisiblement occupé à pêcher, quand un homme, rampant sans bruit sur le sol, surgit derrière lui et le précipita dans la mer avant qu'il pût essayer de résister.

Hulda eut un cri étouffé, en regardant l'Arabe avec des yeux dilatés par l'effroi.

– Ce... ce n'était pas un accident ?

– Non... et je puis vous l'affirmer, parce que cet homme, c'était moi.

– Vous ! Vous !

– Ainsi, j'empêchais la vengeance que vous aviez méditée contre mon maître, en épousant lord Brasleigh. Vous ne seriez jamais duchesse de Pengdale... pas plus que, maintenant, vous ne

pouvez vous enfuir, échapper au châtime<sup>n</sup>t.

Il rapprocha son visage de la figure blêmie et dit sourdement :

– Vous allez mourir, vous qui avez causé la mort de notre duchesse et brisé le cœur de mon maître !

Ses yeux luisaient d'implacable férocité. Il saisit Hulda qui tentait de se débattre, la traîna jusqu'au bord de l'escarpement et la jeta dans l'eau sombre, qui se referma sur elle.

## XI

Un mois plus tard, le duc de Pengdale quittait ses domaines d'Elsdone Castle et de Deerden. Il allait voyager, disait-il. Toutes ses affaires avaient été réglées comme pour une longue absence. Une partie de son personnel fut mise en disponibilité et les Orientaux envoyés dans leur pays, sauf Abdallah qui accompagnait son maître. Harold n'avait plus à s'occuper de M<sup>lle</sup> Constance, celle-ci s'était éteinte quinze jours après la mort de sa nièce. Mais il témoigna une grande sollicitude à l'égard d'Hubert qu'il confia à la surveillance de lord Blasdone. Tous ceux qu'avait aimés ou secourus Yildiz, d'ailleurs, toutes les œuvres de charité qui lui avaient été chères reçurent des témoignages fort importants de sa générosité. Puis il partit, après une longue station dans la crypte de Deerden où reposait le corps de la jeune femme. Seules, des rides apparues soudainement sur le visage altier, la

meurtrissure bleuâtre autour des yeux qui connaissaient tant de nuits sans sommeil révélaiient quelle souffrance tourmentait cette âme d'homme.

Trois ans passèrent. Elsdone Castle et le vieux logis des Dorgan demeuraient toujours clos. Puis, un matin de printemps, le duc apparut à Deerden en compagnie d'un religieux bénédictin et d'un architecte de Londres. Tous trois visitèrent le manoir, et l'architecte prit des notes, établit quelques rapides croquis. Harold fit ensuite reconduire ses hôtes à Norcester et passa huit jours à Deerden. Il avait maigri, son visage s'était creusé, mais quelque chose dans sa physionomie s'était adouci, presque spiritualisé. Chaque jour, il descendait à la crypte, mais, quand il la quittait, son regard n'avait plus l'éclat douloureux qui décelait son désespoir, dans les premiers temps de son veuvage.

Peu après son départ, des ouvriers apparurent à Deerden et l'on apprit avec stupéfaction que le duc fondait en son vieux manoir un prieuré de bénédictins. Mais, où cette stupéfaction devint de

l'ahurissement, ce fut quand on sut que lui-même entraît comme novice chez les fils de Saint-Benoît, dans un de leurs monastères en France.

Tout d'abord, on n'y voulut point croire. Mais il fallut bientôt se rendre à l'évidence. En véritable Dorgan, pour qui tout, vice et vertu, amour et haine, dépassait la mesure commune, l'ex-émir Abd-el-Rhamon, le beau duc tant aimé, allait demander au cloître, non seulement d'apaiser son inguérissable douleur, mais encore de lui enseigner l'expiation, le moyen de rejoindre, dans le bienheureux séjour d'amour sans fin, l'épouse dont l'âme pure et ardente réaliserait la promesse faite à son lit de mort : « J'attirerai votre âme ! »

Deux années plus tard, le Père Éric, ancien duc de Pengdale, fut envoyé par ses supérieurs en résidence à Deerden. Sous la coule noire des religieux de Saint-Benoît, il gardait son allure ferme et altière ; mais, dans son visage creusé par les veilles et les macérations, les yeux de fauve conservaient à demeure une flamme ardente et une paix inaltérable.

Dans les jardins du manoir, on voyait aussi travailler Abdallah. Les bénédictins l'avaient conservé comme jardinier, sur la demande d'Harold. L'âme sauvage se transformait peu à peu sous l'influence monacale ; mais Abdallah ne parvenait pas encore à regretter son double meurtre.

Il l'avoua enfin à son maître, un matin d'automne où le Père Éric, arrêté sur la première terrasse du manoir, contemplait pensivement la mer houleuse et l'île de Creilagh allongée parmi les flots écumants. À cette révélation, l'ancien Harold reparut un instant. Avec un geste de colère et de menace, le moine s'écria :

– Misérable ! C'est donc à ton crime que j'ai dû le duché de Pengdale ?... Et elle, cette Hulda si mystérieusement disparue, tu l'as tuée aussi ?

Prosterné sur le sol, Abdallah murmura :

– Seigneur, elle avait causé la mort de la bonne duchesse.

Mais déjà l'âme habituée maintenant à la discipline intérieure s'apaisait, reprenait sa

maîtrise sur elle-même. Harold étendit la main pour relever son serviteur, en disant :

– Je ne t’en veux pas, mon ami, car tu ne savais ce que tu faisais. Va, laisse-moi, mon bon Abdallah.

L’Arabe obéit, après lui avoir baisé la main avec vénération. Harold s’absorba pendant un moment dans la contemplation de cette île où s’étaient trouvées détruites les espérances de Hulda, où celle-ci, plus tard, avait trouvé la même mort que son paisible époux. Il se tourna un moment vers Medjine-Park, devenu maintenant un monastère où des religieuses bénédictines priaient pour les malheureuses que leur amour dédaigné avait poussées au désespoir. Puis il quitta la terrasse, traversa le hall transformé en salle conventuelle et descendit à la chapelle, où priaient quelques-uns de ses frères. Par l’escalier de granit, il gagna la crypte dans laquelle reposaient ses ancêtres et s’agenouilla près du sarcophage de pierre qui renfermait le cercueil d’Yildiz. Là, il s’absorba en une longue méditation. Quand il remonta les degrés de

granit, une ardente joie semblait éclairer sa physionomie, comme si quelque inexprimable bonheur venait de lui être promis.

Cette nuit-là, une tempête d'une violence rare s'éleva, battant les murs indestructibles de Deerden. Au matin, du haut des terrasses où ils se maintenaient avec peine, les moines virent la mer démontée, effrayante en sa fureur. Le prier descendit en compagnie du Père Éric pour s'informer si des barques ne se trouvaient pas en perdition. Comme ils atteignaient la grève, des femmes réunies en groupe se montraient avec terreur un bateau de pêcheur qui venait d'apparaître. L'une d'elles criait :

– C'est Willy !... C'est mon mari !...

Une autre gémissait :

– Mon petit Tom est avec lui ! Ah ! Seigneur Dieu, ayez pitié !

Le Père Éric se tourna vers son supérieur :

– Il faut essayer de sauver ces hommes. Je vais chercher une barque.

Une voix, près de lui, implora :

– Mon Père, vous m’emmènerez ?

C’était Abdallah, qui avait suivi les deux religieux.

– Oui, car tu es un bon marin. Vite, au bateau !

Aucun de ceux qui étaient là, spectateurs haletants d’angoisse, ne devait oublier ce que fut cette lutte des deux hommes contre la tempête. Entre les vagues énormes, bavant l’écume, leur barque apparaissait de temps à autre, petite chose misérable parmi cette force déchaînée. Tout à coup, une femme cria :

– Elle a touché la Pierre Noire !

On désignait sous ce nom l’un des plus dangereux, des plus traîtres récifs de toute la côte.

En un instant, le drame fut consommé. La barque sombra, entraînant le maître et le serviteur qu’une vague monstrueuse emporta.

On retrouva le lendemain leurs corps sur la grève. Harold, la physionomie paisible, presque souriante, avait les mains croisées, dans l’attitude d’un homme qui s’est tranquillement endormi. Près du tombeau de sa femme, la veille, avait-il

eu quelque révélation de cette fin toute proche, qui allait enfin le réunir à l'épouse inoubliée ? Cette opinion, qui était celle de ses frères bénédictins, se répandit dans le pays et ne contribua pas peu à rendre vénérable la mémoire de l'ancien seigneur de Deerden.

Le dernier des Dorgan fut enfermé dans une des tombes de granit, près de celle d'Yildiz. Au pied du sarcophage, les moines déposèrent la bière qui renfermait le corps du fidèle Abdallah. D'une race illustre et superbe, il ne restait plus sur terre que ce que contenaient ces sépulcres de pierre où la mort avait enfoui tant d'ambitions, tant d'orgueil et de vices, que compensaient les vertus héroïques, les puretés d'ange, les ardues expiations d'autres Dorgan, parmi lesquels prenait rang lord Harold Treswyll, duc de Pengdale.



Cet ouvrage est le 317<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.